LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er DÉCEMBRE 1949

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE
LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
— — — un an (24 numéros)... **3.000** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)............ **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)............... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue,** chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).

Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **La Revue.**

Pour tout changement d'adresse, prière d'envoyer la somme de 20 francs en timbres-poste, ainsi qu'une ancienne étiquette. Pour toute demande de renseignements, prière de joindre un timbre pour la réponse.

Conformément aux usages actuels, seuls les textes dactylographiés, avec interlignes, seront examinés. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

LES LIVRES

ROME, par Gabriel Faure ; 1 vol. in-4°, illustré. Horizons de France.

Ce nouveau livre de M. Gabriel Faure, qui se presente dans une belle édition à l'élégante typographie, enrichie de quarante héliogravures d'une remarquable exécution, est écrit à la gloire de Rome dont l'auteur connaît toutes les beautés y compris les plus secrètes, comme d'ailleurs toutes celles d'Italie. M. Gabriel Faure a voulu y faire connaître la Ville Eternelle dans son état de 1949 ; Rome en effet est en perpétuelle évolution : fouilles nouvelles, dégagements imposés par les nécessités de l'urbanisme modifient d'année en année sa physionomie. Ce qui constitue le prestige impérieux de Rome, c'est que chacune des grandes époques de l'histoire y a laissé sa marque. « Le charme incomparable de Rome, écrit M. Gabriel Faure dans l'Avant-propos, a toujours été cette superposition de siècles qui permet au visiteur d'admirer, presque sans se déplacer, une ruine du temps de la République, un forum impérial, les vestiges d'un sanctuaire chrétien, une tour romane, un édifice de la Renaissance, des fresques de Michel Ange, une église baroque ou un palais moderne. » L'auteur a divisé son livre en quatre parties : la première consacrée à la Cité antique, à ses vestiges, y compris ceux révéiés par les fouilles les plus récentes. La deuxième concerne l'Etat du Vatican, avec ses Musées ; la troisième la Rome du Moyen âge, de la Renaissance et des siècles ultérieurs. La dernière indique les excursions que les touristes peuvent faire autour de Rome pour avoir une idée de sa campagne. M. Gabriel Faure, avec son talent habituel, associe dans son récit la précision d'un guide — sans en avoir la sécheresse — aux vues d'un historien, pour le plus grand plaisir de ses lecteurs.

LE DÉBAT FRANCE-ALLEMAGNE

Le thème est immense. Notre propos, au cours des très rapides développements qui suivent, ne sera nullement d'ordre politique. Il sera résolument et strictement psychologique. Ainsi limité, il risque d'être encore trop vaste. Nous voudrions le réduire encore en tentant d'éclairer brièvement la réaction en face du problème France-Allemagne, non pas de l'Allemand cultivé, de l'Allemand distingué, mais de l'Allemand moyen, de l'Allemand de la rue, de celui que l'on appelle là-bas d'un mot qui dit assez bien ce qu'il veut dire : *der kleine Mann.* Un écrivain allemand co-directeur d'une des meilleures revues d'outre-Rhin, Walter Dirks, nous y aidera. Il s'est très complaisamment prêté à être le porte-parole de l'Allemand de la rue au cours d'un dialogue à la radio qui s'est déroulé à Francfort entre lui et moi-même.

J'avais, dès le début de l'entretien, précisé mes propres positions : je ne parlerais qu'en mon nom personnel ; je ne traiterais que l'aspect *psychologique* du problème ; j'essaierais de mettre en lumière l'attitude du Français moyen sur la question ; cette attitude je l'exposerais sans voiles et brutalement, les ménagements diplomatiques et oratoires ôtant d'avance tout intérêt à un dialogue de ce genre ; enfin je ferais de mon exposé deux parts : l'une négative dans laquelle j'indiquerais les obstacles à déblayer d'abord sur la route, l'autre positive dans laquelle je tenterais, après avoir montré ce qui devait être *défait*, de montrer ce qui pouvait être *fait* pour amener nos deux peuples à se comprendre. Mon interlocuteur s'était de son côté engagé à se conformer, sur son propre terrain, c'est-à-dire sur le terrain allemand, aux mêmes directives.

POSITIONS DU FRANÇAIS MOYEN DEVANT L'ALLEMAGNE

En ma qualité d'invité, c'était à moi que revenait l'honneur d'ouvrir le feu. Mon rôle était aisé. Je n'avais pas beaucoup de peine à faire comprendre à mon partenaire un état d'esprit qui, au reste, lui était connu, mais qu'il y avait peut-être intérêt à faire mieux saisir par le très nombreux public allemand de l'écoute, cet état d'esprit du Français moyen, beaucoup moins fait de haine et de férocité à l'encontre de ce que croient beaucoup d'Allemands (« cruauté française » ; « ils veulent nous exterminer » ; les « 20 millions d'Allemands de trop », le fameux mot prêté à Clemenceau et qui a fait tant de mal !) que de méfiance, d'une méfiance à la vérité profonde, beaucoup plus profonde qu'on ne le croit outre-Rhin, d'une méfiance essentielle, fondamentale, nourrie par trois invasions en soixante-dix ans. Ce besoin de sécurité qui apparaît à beaucoup d'Allemands à la fois comme l'expression d'une politique négative éternellement axée sur le Passé et comme la traduction d'une attitude de pusillanimité « pathologique » en face d'un pays dévasté, exsangue, privé des plus élémentaires moyens de faire une guerre, ce besoin de sécurité que tant d'Allemands aiment appeler la « psychose de la sécurité » *(Sicherheitspsychose)*, je n'avais pas beaucoup de peine à montrer ce qu'il avait de légitime vu dans l'éclairage de l'Histoire.

« Ce n'est pas *aujourd'hui*, disais-je en propres termes, qui inquiète chez nous l'homme de la rue, c'est *demain*. Quelle garantie possédons-nous, quelle garantie vous offrez-nous que nous ne reverrons pas, dans quelques années, un second Hitler ? Nous savons où nous ont menés les illusions pacifistes après l'autre guerre, le rêve de la « Bonne Allemagne » toujours et régulièrement étranglée par la mauvaise Allemagne. Nous savons quel a été le résultat final de l'idylle de Locarno, le charnier auquel ont abouti les généreuses apostrophes de Briand : « Arrière les canons ! arrière les mitrailleuses ». Les anathèmes d'estrade sur les canons ne suffisent pas. Ce qu'il faut, c'est ôter aux peuples qui aiment les canons le moyen d'en fondre, leur retirer leur forge, et c'est là le principal intérêt que le peuple, chez nous, porte aux solutions de la Ruhr. Nous nous rappelons le jeu de Hitler après la première guerre mondiale, ses professions de foi, d'attachement à la paix, le glissement

de l'Allemagne vaincue à l'Allemagne menaçante. Nous ne voulons pas revoir cela. Nous en avons assez. »

Voilà, disais-je, voilà à peu près et en gros chez nous, en France, la mentalité de l'homme de la rue. J'ajoutais qu'une des principales raisons chez cet homme de la rue de la défiance (pouvant aller et allant souvent jusqu'à l'aversion) à l'égard de l'Allemagne, avait été les abominations des camps de concentration, et presque autant l'absence de contrition de beaucoup d'Allemands à l'endroit de ces horreurs. Ils ne regrettent pas d'avoir déclenché la guerre, se dit notre Français moyen, cette guerre « que le Prussien a dans le sang » ; ils ne regrettent qu'une chose : de l'avoir perdue. Ils disent maintenant qu'ils ont toujours détesté Hitler. On aurait bien vu si Hitler avait gagné la partie, si les Alliés lui avaient laissé le temps de mettre au point ses armes secrètes ! Tout son peuple aurait été à genoux devant lui ! Assez de chimères ! Nous ne voulons pas que les horreurs que nous avons connues recommencent pour nos enfants ! Qu'on « leur » retire d'abord (nous en avons aujourd'hui le moyen !) toute possibilité de jamais refaire une guerre. Après, on pourra peut-être causer.

POSITIONS DE L'ALLEMAND MOYEN : SES GRIEFS

Voilà en propres termes ce que je disais en allemand à la radio de Francfort à des auditeurs allemands. On m'accordera que je ne mettais guère d'ombres à mon tableau du Français moyen et que j'usais assez libéralement du droit d'intégrale franchise que j'avais, dès l'ouverture de l'entretien, posé comme la condition de l'intérêt du dialogue.

Mais ce n'est pas ce que pense le Français moyen qui nous intéresse (sa mentalité nous est à tous assez familière et je ne l'ai laissé parler aussi longtemps que pour éclairer la réaction d'en face), mais bien ce que pense l'*Allemand moyen*.

Cet Allemand de la rue, Walter Dirks commence par me dire qu'il « n'est pas tendre aujourd'hui pour les Français » et qu'il ne serait pas embarrassé pour « présenter à son tour sa facture de contre-griefs opposés aux griefs de son collègue de France ».

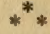
Ces griefs quels sont-ils ? Walter Dirks nous les fait entendre.

Mon partenaire à la radio se défend, comme de juste, pour sa part, de « mettre en balance » les bombardements au phosphore et les démantèlements d'usines avec les horreurs du four crématoire d'Auschwitz, les « pillages de bois » dans la Forêt Noire avec les atrocités d'Oradour. Il n'y a pas de commune mesure, ajoute-t-il, entre ceci et cela, entre des fautes et des crimes.

Mais ce que pense Dirks, l'Allemand « oublieux » de la rue le pense-t-il ? Dirks lui-même n'ose l'affirmer. Nous voyons bien que ces mises en parallèle que s'interdit notre interlocuteur, l'Allemand de la rue, lui, les trouve fort naturelles. Dirks ne va-t-il pas jusqu'à nous avouer qu'aux yeux de nombre de ses compatriotes le plateau de la balance des torts est beaucoup plus lourdement chargé du côté du vainqueur que du côté de l'Allemagne.

C'est là une optique que nous connaissons, et notre partenaire de la radio ne nous apprend rien. Combien de fois avons-nous entendu sur les lèvres des Allemands d'abord la phrase : « Les autres ne valent pas mieux que nous » *(die andern sind auch nicht besser)*. Et puis, très vite : « Ils en ont fait bien plus que nous » *(sie haben weit Schlimmeres verbrochen!)* Ce compatriote, notre interlocuteur tente de l'excuser. D'abord en invoquant une loi psychologique banale et commune à tous les peuples : que le tort subi est plus vivement, plus *physiquement* ressenti que le tort infligé. Ensuite en faisant valoir une autre raison : des années ont coulé; la force et avec elle le « pouvoir du mal » a changé de camp ; l'Allemand aujourd'hui n'est plus en mesure de commettre l'injustice, la noirceur retombe sur le vainqueur.

Autre chose encore, nous dit Walter Dirks, explique l'amertume allemande à l'égard des démocraties de l'Ouest : la solidarité initiale avec les Soviets (Potsdam). Par son consentement, ou à tout le moins par sa faiblesse, l'Occident a sa part du crime de l'Est. Quelque chose de l'horreur bestiale de l'invasion soviétique retombe sur l'Occident. Ce poids d'incidence diminue, il est vrai, à mesure que s'ouvre plus béant le fossé ouvert entre Moscou et les démocraties occidentales.



Restons à la France et au fossé d'incompréhension mutuelle entre elle et sa voisine. Que nous reproche l'Allemand ? Dirks

va nous le dire : en dehors des démantèlements d'usine qui dans la liste des griefs reste le poste majeur, des erreurs de tactique dans l'occupation, des « petitesses » (toujours ce mot de *klein-lich!*), des tracasseries et chose plus grave, des humiliations inutiles. On s'était représenté autrement la France. Il y avait pour beaucoup d'Allemands autour du visage de la France, malgré toutes les campagnes de déformation hostile, un nimbe de légende. La légende se dissipait pour laisser apparaître une réalité sans grâce : la France dont on avait rêvé se révélait une France « mesquine et haineuse », continuant après la guerre des armes la « guerre des coups d'épingles ». « Vous ne mesurez pas le mal qu'a pu moralement vous faire tel petit fonctionnaire, tel agent subalterne du gouvernement militaire jouant au tyranneau local et présentant une caricature de la France. »

Tandis que mon partenaire parlait ainsi à mes côtés à la Radio, je reconnaissais au passage des arguments que j'avais bien souvent entendus sur les lèvres des Allemands. Je reconnaissais ce grief de la politique sans grandeur, irritante et inefficace. Telle figure surgissait devant mon souvenir : cette vieille femme aux cheveux blancs de Tübingen me racontant qu'elle avait tous les matins à ramasser sur le parquet de son « salon », les épluchures dont « délibérément » le jonchait la veille au soir la jeune femme d'un occupant. Elle avait timidement tenté de représenter à la Française le surcroît de fatigue que représentait pour elle cette besogne, ajoutant que ces épluchures « pourraient peut-être être déposées dans un récipient ». La réponse avait été celle de la hauteur et du mépris : « Nous sommes les vainqueurs. » Coups d'épingles... mais qui multipliés finissent par faire une plaie.

Mon partenaire de la Radio est conscient pour sa part de la disproportion du grief avec les responsabilités de son peuple. Nous avons vu qu'il se refusait à un impossible parallèle.

Saluons le courage avec lequel cet Allemand essaye de faire comprendre à ses compatriotes qu'ils ne sont pas qualifiés pour exiger une générosité d'attitude constante de la part d'une nation qui a « indiciblement souffert ». « N'oublions, prononce-t-il formellement, ni l'invasion de 1940, ni les quotidiennes contributions en argent et en nature que la France a dû fournir de 1940 à 1944 et qui laissaient chez nous l'Allemand de la rue bien indifférent (il trouvait fort bon goût au cognac

de France !), ni surtout le travail forcé imposé aux populations et le cauchemar de la Gestapo. »

Seulement il y a un facteur qui ne doit pas être oublié : le temps. Les souffrances de la France *appartiennent au Passé*, celles de l'Allemand *se situent dans le Présent*, dans un Présent concret, « tangible », « palpable » dont la quotidienne morsure est pour certaines partialités d'optique une explication et une excuse.

Ce qui a « choqué » l'Allemand moyen, nous dit-on, c'est « l'absurdité *(Unsinn)* d'une dénazification incohérente » paradoxalement conduite par l'occupant, frappant l'innocent, épargnant le vrai coupable. C'est aussi « l'accusation globale » *(Pauschalanklage)*, indifférenciée, stigmatisant le crime allemand et apparaissant comme une révoltante injustice à l'Allemand de la rue inconscient d'une responsabilité personnelle et qui pouvait se dire en toute sincérité que « vraiment il n'avait pas voulu le crématoire d'Auschwitz ».

La part d'erreur ou d'illusion volontaire, au demeurant, qui pouvait s'abriter sous cette protestation d'innocence absolue de la part de l'homme de la masse en Allemagne, W. Dirks la dénonce avec le souci de constante objectivité qui le caractérise quand il dit que cet homme de la masse a tout de même sa responsabilité, qu'il a été « la petite pierre dans la mosaïque de l'édifice du IIIe Reich ».



Ce que l'Allemand « intelligent » reproche le plus à la France, c'est le péché d'omission, « la chance que l'on n'a pas su saisir » et qui ne reviendra pas. L'Allemand (Dirks revient sur ce point) n'a pas reconnu dans l'occupant le visage de la France qu'il attendait, de la France « sage, chevaleresque et humaine » *(das weise, ritterliche, humane Frankreich)*. Dans sa désillusion il y a un fond d'admiration blessée. Ne vous offensez pas, ajoute mon interlocuteur, d'une déception qui est un hommage. La France de la victoire matérielle aurait pu être celle des « victoires morales » qu'elle n'a pas remportées. Elle n'a pas su satisfaire ce qu'on attendait d'elle. Les masses allemandes attendaient un « libérateur et un médecin », elles rencontraient « un juge et un accusateur ».

Ces mots à peine prononcés, notre interlocuteur, avec ce sens de l'objectivité déjà marqué, ce besoin du correctif aussitôt après une assertion trop aventurée ou trop absolue, qui ne l'abandonnent à aucun moment, prend conscience de l'immensité de la prétention, de l'énormité de cette exigence de « bonté et de sagesse » imposée à un vainqueur dont n'est que trop compréhensible « l'irritation après tant d'atrocités et l'absurde résistance allemande de la dernière heure ». La responsabilité de la France, poursuit-il, demeure grande, car c'est à elle qu'appartient aujourd'hui l'*initiative* dans le débat France-Allemagne. L'Allemand par son refus, par sa mauvaise volonté, par de « secrètes et mauvaises espérances » placées dans un nouvel avenir de violence à la faveur duquel il pourrait retrouver l'hégémonie, est en mesure d'*empêcher* beaucoup de choses de naître. Son rôle peut être un rôle d'inhibition, point d'action. L'*action* appartient à la France. C'est elle qui tient entre ses mains la clé, non seulement de la collaboration franco-allemande, mais de la collaboration européenne.

LE BESOIN DE SÉCURITÉ FRANÇAIS JUGÉ PAR L'ALLEMAND

Cependant la partie la plus intéressante pour nous des développements de Dirks est celle dans laquelle il répond aux passages de notre propre exposé où nous avions cru pouvoir marquer comme les deux sentiments de base du Français moyen : la défiance, le besoin de sécurité.

Disons tout de suite que cet Allemand reconnaît la légitimité de l'exigence française avec une netteté, une plénitude que nous n'eussions jamais espérées et qui pour nous les premiers, nous l'avouons bien simplement, a été une surprise. Il commence par une tranchante rectification de vocabulaire : le mot méprisant de « psychose de sécurité » est rejeté pour être remplacé par le seul terme « objectif » . « besoin de sécurité ».

Besoin de sécurité « justifié » — voilà d'emblée la position fixée. Justifié par l'événement, par l'énorme démenti infligé par l'Histoire aux espérances des optimistes. Dirks me rappelle un passé récent et décevant pour lui comme pour moi. « Vous n'avez certainement pas oublié, M. d'Harcourt, avec quelle foi nous avons tous les deux et avec nous beaucoup de Français

et d'Allemands de bonne volonté, marché dans la route du rapprochement entre 1924 et 1929 et cependant c'est le contraire de ce que nous voulions qui est arrivé : 1933 d'abord, avec Hitler, et 1940 avec l'invasion. Aujourd'hui la situation est différente. Nous sommes plus faibles, certes, que nous ne l'étions de 1918 à 1923 ; un contrôle plus strict pèse sur nous. Cependant si vous tenez absolument à posséder une garantie (c'était le mot que nous avions nous-même employé) et à obtenir de moi l'assurance que cette fois les choses tourneront bien, je vous dirai tout net que cette garantie je ne puis pas vous la donner. »

Les raisons de cette incertitude ? Mon interlocuteur me les indique. Il les voit d'abord dans l'instabilité des positions internationales liée au glissement du temps et qui n'a jamais été aussi grande qu'actuellement. Le rythme de l'Histoire est aujourd'hui vertigineux. Rien n'est acquis. « Pouvez-vous me dire vous-même, M. d'Harcourt, où en sera votre propre peuple dans cinq ans, dans dix ans ? » Mais il y a pour l'Allemagne à l'obscurité de demain des raisons plus précises. Mon interlocuteur en indique une particulièrement troublante : « L'éventualité, qui ne doit pas être écartée, de l'exploitation par l'une des puissances victorieuses du nationalisme allemand dirigé contre la France ». La puissance visée n'est pas nommée, mais nous n'avons aucune peine à l'identifier. « Contre ce danger (collusion avec la Russie) je puis vous assurer que nous sommes décidés à faire tout ce qui sera en notre pouvoir, mais nous ne pouvons l'écarter entièrement ; nous ne pouvons pas ici donner à votre Français de la rue la sécurité absolue qu'il réclame. »

***

C'est le tort d'ailleurs, ajoute mon partenaire, de votre Français moyen de trop demander. Il n'existe pas dans la vie et surtout dans notre monde actuel, de sécurité absolue. « Vous ne pouvez tout de même pas placer un contrôleur à côté de chaque machine allemande, et un surveillant à côté de chaque habitant de l'Allemagne. »

Le moment vient où il faut faire le saut dans l'inconnu qu'est tout acte de confiance. « Il y a un risque de la paix comme il y a un risque de la guerre ».

Cette confiance doit-elle être la confiance aveugle ? Mon

partenaire est « le dernier à me la conseiller ». « Votre rôle, voyez-vous, le rôle de la France aujourd'hui est terriblement malaisé : il tient dans deux mots difficiles à concilier : confiance et vigilance *(Vertrauen u. Wachsamkeit).* »

On demande à la France d'être à la fois « généreuse et prudente ». Personne dans le jeu des forces de demain ne « doit être dupe. Pas plus le Français que l'Allemand ». Le monde est plein de dangers, l'Allemagne, elle aussi, recèle ses périls. Il y a sur son sol actuellement des hommes qui guettent leur heure, qui dans l'ombre « se frottent les mains à la pensée de la conjoncture économique, politique, et peut-être militaire ».

De quel côté de l'horizon convient-il de les chercher ? Du côté des Allemands que n'a pas assagis la « leçon de choses » et qui continuent de placer leur confiance dans les solutions de la violence et de l'audace, du côté de ceux de ses compatriotes que Dirks appelle *die forschen Deutschen :* militaires qui n'ont pas renoncé, mais surtout puissants de l'industrie et du commerce qui voient la chance de l'heure, leur chance dans « l'alliance entre le capital yankee et le travail allemand ».

W. Dirks revient sur ses recommandations de vigilance. On sent que le thème l'obsède. En prenant *notre* intérêt, c'est l'intérêt de *son* peuple qu'il défend. Les mêmes spectres menacent la France et l'Allemagne (renaissance de l'esprit de violence associé à l'esprit de lucre). « *Oui, oui, les Français doivent être sur leurs gardes. Ce conseil que certains, chez nous, jugeront antipatriotique, c'est comme patriote allemand que je le formule. Tous les deux et ensemble (gemeinsam) nous avons le devoir de la vigilance.* »

« Ensemble », voila le vrai mot, le seul mot important prononcé. « Les fronts ont changé ». Il ne s'agit plus aujourd'hui « d'opposer une nation à une autre nation », mais « la bonne volonté à la paresse, à la jalousie et à la haine, les grandes solutions constructives aux égoïsmes myopes... La seule sécurité vraie est celle qui repose sur la collaboration des bons éléments des deux côtés ».

Sans doute aurait-il fallu marcher plus tôt dans cette voie qui est celle de la sagesse en même temps que de la générosité. Je sens mon interlocuteur partagé entre l'optimisme et le pessimisme. Bien des fautes ont été commises, bien des occasions manquées. « L'heure du grand examen de conscience qui se serait

fait dans l'enthousiasme, du départ sur des bases nouvelles et dans la confiance est passée. » L'heure féconde était celle qui succéda immédiatement à l'effondrement. C'est vers l'Allemagne « lasse, épuisée et malade » de 1945 et 1946 que le monde des Alliés aurait dû aller en « libérateur et en médecin » (nous avons déjà cité ces mots) plus qu'en vainqueur. Que de choses eussent alors changé !

La voix de W. Dirks rejoint ici celle des nombreux Allemands que nous avons, au cours de nos rencontres d'Outre-Rhin, entendu déplorer que n'ait pas été exploité le terrain psychologique et moral de l'immédiate après-guerre, tout différent de celui qui s'offrit dans la suite, que n'ait pas été utilisée l'heure des vraies disponibilités où le mot de solidarité occidentale n'avait pas encore la crudité d'*utilitarisme* qu'il devait avoir plus tard. W. Dirks nous avoue ne pouvoir, devant le spectacle d'un monde déchiré, se défendre d'un sentiment de mélancolie à la pensée de ce qui aurait pu être. Après les possibilités gâchées, que reste-t-il pratiquement à faire ? Reprendre les choses à la base et certes dans de moins bonnes conditions que quelques années plus tôt. Tâcher de refaire « individuellement » ce qui a été manqué collectivement. Travailler dans l'ombre, « dans le silence ». « Cultiver chaque germe de bonne volonté, de clairvoyance, de repentir » rencontré sur le chemin. Ne pas désespérer de la tâche quotidienne, du « pénible effort de détail » *(mühsame Kleinarbeit)*. Reconnaissons la mélancolie qui s'avoue dans l'étroitesse des ambitions.

EFFORT CONSTRUCTIF COMMUN. RAISONS D'ESPÉRER

Un dialogue comme celui dont nous essayons de rendre la figure décevrait ses auditeurs — et d'ailleurs manquerait son but — en s'achevant sur la note du découragement.

Dans la seconde partie de l'entretien, la partie *constructive* succédant à l'analyse des *obstacles* psychologiques sur la voie du rapprochement, j'essayais pour ma part de fixer quelques-uns des moyens propres à rapprocher nos deux peuples. Un effort d'objectivité d'abord. Ne pas toujours souligner ce qui est sous le signe « moins ». Ne pas toujours éclairer l'Allemagne de Frédéric II, de Bismarck, de Hitler (elle a réussi en vérité

par ses propres moyens à être assez apparente), éclairer aussi l'Allemagne de Leibnitz, de Beethoven, de Rilke et de Thomas Mann Faire appel loyalement au témoignage à décharge, au témoignage direct et concret, (Français ayant pendant cette guerre été traités humainement en Allemagne). Ne pas voir chaque Allemand sous l'uniforme S. S. ; savoir, et dire, qu'il y a eu en Allemagne une opposition à Hitler.

Après avoir été vrai, être courageux. Ne pas se cramponner au passé. Ne pas recommencer indéfiniment le décompte des torts et des griefs mutuels, les additions du doit et de l'avoir sur le grand livre. Renoncer à tenir une espèce de privilège de la supériorité en ordre de grandeur du tort subi. Vivre en avant.

W. Dirks, de son côté, se souvient du grand passé occidental des siècles de chrétienté où le mot nationalisme n'avait pas de sens. Il évoque rapidement, avec une fugitive mélancolie, « l'Europe aujourd'hui ensevelie » où « étudiants et maîtres avaient les mêmes pensées et parlaient la même langue à Paris, Bologne et Cologne ». Ses espoirs d'avenir, il les met dans le sentiment brutal, simpliste et qu'il a la joie de voir grandissant dans son peuple, que « personne aujourd'hui ne peut se tirer du gâchis tout seul », que « tout le monde est dans le même bateau ». Il voit croissant le sentiment d'une solidarité vitale « allant de l'économique, du charbon, de l'acier, à la théologie » et, déjà pointant, le jour où il n'y aura plus de problèmes isolés où « la question des réfugiés d'Allemagne et des colonies françaises seront problèmes européens ». Comme alors paraîtront vains les regrets de la grandeur passée et lointaines les discussions sur la responsabilité ! Le seul fossé est celui qui sépare « les hommes voulant servir, aider et ceux qui ne pensent qu'à exploiter la conjoncture aux fins de leur propre appétit de pouvoir ». Le débat reste ouvert entre les « hommes de bonne volonté » et « les carnassiers » *(Raubtiere)*.

Cette « bonne volonté », elle éclate dans les développements de notre partenaire allemand au cours du dialogue que nous venons de résumer rapidement. Nous rassure-t-elle tout à fait ? Pour rassurer les autres, il faut être rassuré soi-même...

Nous reprenons des passages qui nous laissent pensifs. Walter Dirks voit des ombres grandissantes sur son peuple, les hommes qui se frottent les mains dans la supputation des « chances » de demain. Toujours les mêmes : les magnats de

l'industrie lourde, les militaires impénitents. L'insistance avec laquelle il nous recommande la vigilance est troublante. Nous nous rappelons un passage de Heine adjurant les Français de rester « l'arme au pied ». Nous le sentons (car la sincérité de son pacifisme est éclatante) aussi alarmé pour son peuple dont il connaît la pente, que pour les riverains. Les arguments rassurants qu'il invoque (le sentiment prenant lentement force en Allemagne de la solidarité internationale), il a un peu l'air de s'y *réfugier*... Avouerons-nous même (il y a là, nous le reconnaissons, un certain illogisme de notre part !) que cet effacement des responsabilités du passé, pourtant recommandé par nous-même, nous n'aimons pas beaucoup le voir adopté avec cette allégresse par un Allemand. Nous voyons le danger. Point certes du côté d'Allemands comme notre partenaire de la radio mais du côté d'autres Allemands qu'il connaît bien, et que nous connaissons aussi. Nous voyons trop l'exploitation de l'argument entre certaines mains...

Soyez « généreux et prudents », nous dit un Allemand sincère, en ajoutant que la conciliation est « difficile ». De cette difficulté nous sommes aussi convaincus que lui.

Doit-elle nous rendre pessimistes sur l'avenir ? Nous ne le pensons pas. On ne crée rien dans le pessimisme. L'heure qui sonne aujourd'hui est décisive dans la longue histoire de nos rapports avec l'Allemagne. Ne pas l'utiliser serait une faute qui pèserait lourdement non seulement sur nous-mêmes et l'Allemagne, mais sur le monde. Le débat France-Allemagne doit devenir le dialogue France-Allemagne. Nous devons par la vitalité de notre effort en avant faire perdre à l'Allemand l'idée fausse, mais trop souvent ancrée en lui, d'une France à ce point obsédée par le passé qu'elle est incapable de faire crédit à l'avenir, d'une France sans élan, contractée et peureuse, réduisant toute sa politique à l'abri cherché derrière une ligne Maginot. Le meilleur de nos espoirs repose sur cette vérité qui, tous les jours à travers toutes les frontières, gagne à sa lumière plus de disciples, qu'il n'y a plus de place sur l'échiquier international pour le jeu unilatéral et, pour emprunter à notre interlocuteur allemand sa propre expression, que « le monde entier est aujourd'hui dans le même bateau » !

ROBERT D'HARCOURT

HENRI POINCARÉ

ET LA

CRITIQUE DES SCIENCES (1)

Je suis très sensible à l'honneur qui m'a été fait par les organisateurs de nos réunions, lorsqu'ils m'ont demandé de prendre la parole au cours d'une séance d'hommage à Henri Poincaré. Non seulement je salue en lui l'un des plus grands maîtres de la pensée scientifique, l'un des principaux initiateurs du mouvement de rénovation créatrice auquel nous assistons aujourd'hui dans l'ordre des connaissances positives et de leurs applications. Mais, à ce sentiment d'admiration fervente pour l'œuvre de Henri Poincaré, s'ajoute en moi celui d'une vive reconnaissance personnelle. Car je lui dois beaucoup, à tous égards. J'étais encore bien jeune quand il m'est apparu comme révélateur de la recherche géniale. J'ai suivi ses cours en Sorbonne, où la magie du professeur donnait à chacun de ceux qui l'écoutaient l'impression de participer lui-même aux découvertes et ainsi l'illusion d'être élevé soudain à une puissance d'invention qu'il ne se connaissait pas. Puis, à la même époque, j'ai lu et médité, outre plusieurs des grands mémoires mathématiques du maître, la série de ses célèbres articles consacrés à la philosophie des sciences, qui ouvrirent tant de voies nouvelles, où j'ai puisé l'inspiration première pour mes propres travaux. Et ce n'est pas tout. En diverses circonstances de ma carrière, Poincaré

(1) Le Congrès International de Philosophie des Sciences, qui s'est tenu à Paris au mois d'octobre, avait demandé à M. Edouard Le Roy, de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie française, de rendre hommage dans la séance de clôture à l'œuvre d'Henri Poincaré. M. Edouard Le Roy a bien voulu nous remettre cette étude dont les lecteurs de *La Revue* apprécieront tout l'intérêt.

a spontanément accompli, pour aider le débutant que j'étais, certaines démarches dont je n'ai su que plus tard la discrète et précieuse influence. D'autre part, le souvenir me reste toujours vivant d'entretiens amicaux, que sa haute et large culture, épanouie en tous sens, rendait particulièrement suggestifs. Et je ne regrette qu'une chose : devoir me restreindre ici à des remarques trop brèves de pure spéculation intellectuelle. Que l'on me permette d'ajouter que, même sur ce terrain tout abstrait, la mission que j'ai acceptée m'épouvante un peu devant une œuvre si vaste, si forte, si riche. Je dois parler seulement des vues émises par Poincaré dans le domaine de la critique des Sciences. Ne fût-ce que là-dessus, je me trouve déjà devant des questions et des réponses d'une complexité qui dépasse — et de combien ! — les dimensions de cette étude. Pour en faire dûment valoir la portée originale et féconde, il faudrait, semble-t-il, entrer dans un détail technique étendu. Pareille longueur de développement m'est interdite ; et j'en resterais vraiment découragé, si je ne comptais sur une indulgence bienveillante.

La pensée de Poincaré a pris essor à un moment où tendaient à se rapprocher Science et Philosophie après une séparation trop longtemps maintenue et qui fut désastreuse d'une part et de l'autre, à un moment où le philosophe comprenait de mieux en mieux qu'il ne pourrait plus rien dire qui compte sur quelques-uns de ces problèmes traditionnels comme ceux de l'espace et du temps ou du déterminisme et de la liberté s'il persistait à y négliger l'apport du savant, où le savant de son côté était irrésistiblement entraîné maintes fois par le progrès même de sa science et pour ses besoins à intervenir en des discussions proprement philosophiques portant sur la théorie de la connaissance ou même sur la cosmologie. Dans ces débats, Poincaré a tenu un rôle majeur, assumé délibérément. De là ces petits livres si connus : *La Science et l'Hypothèse*, *La Valeur de la Science*, *Science et Méthode*. Nous en ferons naturellement la base et le thème de nos méditations, en y joignant à l'occasion certains passages d'écrits tout positifs et l'ouvrage posthume qu'on a intitulé *Dernières pensées*. L'analyse des thèses que Poincaré y soutient sera d'ailleurs poursuivie dans une perspective de libre examen plutôt que de propagande et d'apologie, ainsi que Poincaré lui-même l'eût souhaité.

Nous ne craindrons pas dès lors de conclure parfois un peu autrement que lui peut-être, sans croire par là nous soustraire à son impulsion, car il ne faudra pas oublier que Poincaré a vécu à une heure de transition où n'étaient pas réalisées encore certaines découvertes capitales qu'on ne peut plus omettre aujourd'hui quand on examine quelques-unes de ses conclusions, mais qu'il n'a pas lui-même connues de façon décisive, tout en les préparant : je pense notamment à la Théorie de la Relativité, à la Microphysique et, dans ces perspectives, à la résistance qu'il m'a opposée un jour où je parlais — un peu prématurément, je l'avoue — du « fait » de l'atome. Dans cet esprit de respectueuse indépendance, nous envisagerons tour à tour à sa suite et à son exemple trois groupes de sciences : les Mathématiques, puis la Physique, enfin les disciplines intermédiaires que sont la Géométrie et la Mécanique. Notre plan se trouve ainsi tracé.

Soit d'abord la Mathématique pure, c'est-à-dire une science qui écarte de ses vues la perception de toute existence appartenant au monde sensible, de toute réalité antérieure à sa genèse et qui serait tenue pour préalablement donnée, une science qui prend donc pour unique objet l'activité opératoire de l'esprit considérée en elle-même, indépendamment de ce à quoi elle pourra s'appliquer plus tard. Essayons de préciser cette formule un peu énigmatique et, pour cela, distinguons provisoirement entre l'élaboration pratique d'une telle science et le résultat final de la construction qu'elle opère. Le point de départ empirique a été l'art de compter le combien des collections. Après coup, dans une reconstruction réfléchie, on néglige la nature des éléments qui composent les collections observables pour ne retenir que les opérations du compte lui-même. Disons qu'alors on part des données suivantes : puissances que possède l'esprit de poser devant soi une présence logique non qualifiée, puis capacité qu'il possède aussi de réitérer sans fin un tel acte et d'assembler des positions successives en un tout de simultanéités. On a ainsi de quoi définir les opérations arithmétiques fondamentales comme des jeux de symboles dont chacun ne représente qu'une position simple ou complexe et d'effectuer un classement des complexes opératoires qui viennent d'être créés.

C'est alors que se pose le problème de la rigueur parfaite reconnue sans conteste aux conclusions de la Mathématique pure et sans doute à elles seules. A quoi tient-elle ? Poincaré aborde

la question dès le début de son enquête et lui donne la réponse classique : à ce qu'on ne fait usage partout que d'un raisonnement purement logique. Est-ce à dire, se demande-t-il, que tant de théorèmes ne soient jamais que des manières détournées innombrables de répéter *A est A* dans une série de vérifications toutes logiques ? Cette conséquence ruineuse, devant laquelle cependant n'avait pas reculé jadis un Duhamel, Poincaré parvient à y échapper en soumettant à une minutieuse analyse le raisonnement par récurrence employé à tous les étages de la science et dont on doit reconnaître que la vertu transcende l'identification stérile parce qu'il est un principe de création opératoire. Tout est prêt ainsi pour permettre de comprendre en fin de compte comment une rigueur absolue peut être atteinte sans exclusion d'un progrès véritable, par la procédure d'arithmétisation généralisée familière aux mathématiciens modernes.

Je voudrais qu'il me fût possible d'insister davantage, de ne point m'en tenir à dresser en quelques mots une sorte de table des matières. Poincaré, sur la plupart des points auxquels je viens de faire allusion, a multiplié les remarques pénétrantes, souvent profondes, toujours utiles et profitables. Mais, pour les relever, il serait nécessaire d'entrer dans le détail de certains exemples, dont le moindre exigerait un développement d'analyse auquel je ne puis songer.

Combien plus vivement encore devrais-je m'exprimer en ce sens, à propos de l'étape suivante, c'est-à-dire des efforts de recherche orientés de nos jours vers une réforme de la logique si longtemps laissée — ou à bien peu près — telle qu'Aristote l'avait codifiée. Elle comporte cependant, sans rupture de rigueur, l'admission d'autres démarches que celles du syllogisme. De cela aussi Poincaré, en des pages nombreuses, a parlé maintes fois. On peut estimer, il est vrai, que là-dessus son attitude est restée un peu trop pessimiste, exagérément sensible dans les tentatives initiales à des excès et imperfections de première heure, à des lacunes, voire à des échecs qui peuvent n'être que transitoires comme il est ordinaire d'en observer aux origines d'une invention tout à fait renouvelante. Des progrès manifestes ont été récemment accomplis ; et il s'en produira d'autres, sans nul doute. Les objections mêmes de Poincaré y ont été hier déjà pour quelque chose. Que l'on continue demain à les méditer, rien donc de plus normal et de plus juste. Mais

il faut éviter tout ce qui ressemblerait à l'attitude négative de certains critiques trop férus de l'habituel comme il y en eut au début du calcul infinitésimal. On s'en est affranchi alors en observant les conquêtes indéniables réalisées par le nouveau calcul. Eh bien ! nous avons aujourd'hui l'analogue avec la Théorie des Ensembles. Impossible de ne pas s'ouvrir à la logique renouvelée que réclame une pleine solution de ce qu'on a nommé les paradoxes de l'infini. Mais nous arrêter là-dessus exigerait, je le répète, une longueur de développements pratiquement interdite. Les dimensions d'un long article, voire d'un volume, ne seraient pas superflues. Force est bien d'y renoncer. Citons néanmoins un exemple, parce qu'il est amusant et assez court, que Poincaré l'a soigneusement étudié après Russel son inventeur, qu'enfin il permettra peut-être d'entrevoir le genre des étranges problèmes soulevés, dans la perspective opératoire, par le fait qu'on est bien obligé, dès le début de la construction, de laisser intervenir le langage commun. Soit la phrase : *Plus petit entier non définissable en moins de vingt syllabes*. Définit-elle un nombre entier ? Il semble que oui. En effet, le nombre des syllabes françaises est limité. Formons-en les arrangements complets 1 à 1, 2 à 2, 3 à 3, jusqu'à 19 à 19. Ce sont les éléments d'un ensemble fini E. Parmi les phrases qui le composent, la plupart ne signifient rien : biffons-les. Biffons aussi celles qui, signifiant quelque chose, ne définissent pas un nombre entier. Cela fait, il reste une partie, elle-même finie, de l'ensemble E. Il y a évidemment une infinité de nombres entiers dont la définition n'y figure pas et, parmi ces derniers, l'un est le plus petit. C'est celui-là que semble définir sans ambiguïté la phrase dont nous sommes partis. Or elle n'a que 18 syllabes. On voit le paradoxe, la contradiction. Comment la résoudre ? La phrase en cause est l'un des arrangements formés. On l'a donc rencontrée pendant l'opération de biffage. Mais, à ce moment, elle n'avait encore aucun sens, puisqu'elle n'en prend un qu'après achèvement du tri et il a donc fallu la biffer. Seulement, une fois le tri achevé, elle a pris un sens de définition qui nous force à recommencer aussitôt le tri ; après quoi se trouve défini un entier différent de celui que l'on avait envisagé d'abord ; et ainsi de suite sans fin. En définitive, la phrase en question définit un objet de pensée, de nature opératoire, qui comporte essentiellement une date, à cause du mot « définissable », qu'elle contient

et qui n'exprime qu'une éventualité, c'est-à-dire en somme un infini. D'où introduction nécessaire d'une logique à un paramètre variable : le temps ; ou bien, si on veut l'éviter, l'obligation d'introduire dans la logique ordinaire un principe nouveau prescrivant l'exclusion de ce que Poincaré après Russel dénomme le *non-prédicatif.*

Je n'en dirai pas davantage sur ces subtilités et reviendrai maintenant à l'étage moyen de la Mathématique, à ce qui en forme le corps central et doit être scruté au moins autant que les premières fondations ou les sommets ultimes. L'analyse vérifiante y assure à chaque stade la solidité de l'édifice et joue par là un rôle essentiel. Toutefois ce n'est pas la seule démarche autorisée. Loin de là : car il faut d'abord que soient définis les objets de pensée qu'on analysera. Chacun d'eux est un complexe opératoire obtenu par *construction*. Le résultat de celle-ci peut logiquement être quelconque, sous la seule réserve de ne pas impliquer contradiction. Suffit-il de s'en tenir là ? Non, évidemment ; car la construction ainsi conduite risquerait fort d'être arbitraire, de ne procurer que des objets de pensée dont l'analyse n'aurait rien d'intéressant. Il faut que la construction soit guidée vers des choix dignes d'étude ultérieure et de plus généralisables. Nous voici devant les deux principales procédures de l'invention mathématique : la construction, la généralisation. Comment se font-elles ? Très souvent, dans la pratique, par recours aux projets d'application, aux suggestions des images sensibles. Exemple : les nombres fractionnaires ou irrationnels construits pour correspondre aux gestes relatifs à la mesure des longueurs et les représenter. Mais alors, si nous nous contentions de cela, nous sortirions du monde purement opératoire. Dans notre perspective de stricte logique, deux manières de procéder sont préférables, que j'explique de nouveau sur le modèle de la généralisation arithmétique à partir des nombres entiers : 1° la fraction considérée comme assemblage de deux entiers, dont on fait l'élément d'un calcul nouveau ; 2° l'irrationnelle, définie après mise de chaque nombre antérieur sous une forme qui en exprime la fonction logique à l'état pur, laquelle est d'être élément d'un ensemble ordonné, à une place précise, après les uns, avant les autres, cette mise en forme faisant apparaître le classement définiteur comme cas particulier d'un classement analogue plus général (les coupures de

Dedekind). Dans les deux cas, intervient une intuition. Mais il y a deux sortes d'intuition, qu'il convient de ne pas confondre, parce qu'elles n'ont pas même valeur. La première est lecture et interprétation d'une image sensible. Elle peut être dangereuse. Pour le mettre brièvement en évidence, que l'on me permette de rappeler une amusette bien connue, qui ne laisse pas d'être suggestive. Soit ABC un triangle ; prenons les milieux A' de BC, B' de CA, C' de AB ; puis joignons C'B' et B'A'. La ligne en zigzag AC'B'A'C a évidemment même longueur que la somme AB + BC. Recommençons maintenant l'opération sur les triangles partiels AC'B' et B'A'C ; nous obtiendrons une ligne brisée à huit côtés qui a toujours la même longueur. Poursuivons indéfiniment ; à chaque étape, le résultat de la construction sera une ligne en dents de scie donnant lieu à une conclusion identique ; mais les pointes deviendront de plus en plus petites et nombreuses. A la limite, on aura une ligne infiniment dentelée qui viendra se confondre avec le côté AC du triangle primitif, si on se place au point de vue « image », et qui pourtant conservera la longueur AB + BC ses deux autres côtés. Va-t-on en conclure que, dans un triangle, un côté est égal à la somme des deux autres ? Voilà ce que, sous une forme plus dissimulée, risque de suggérer une intuition du premier genre. Celle du second genre, qui consiste en saisie synthétique d'un mouvement opératoire pris d'ensemble, est donc seule finalement admissible. Ce qu'elle est au juste, Poincaré l'explique avec détail. Elle donne le type de ce qu'il faut appeler une *expérience* véritable, bien que toute mathématique. Je voudrais pouvoir décrire une telle expérience et montrer comment elle conduit à la notion de *faits mathématiques* méritant à tous égards ce nom ; d'où résulte qu'on caractérise très incomplètement la Mathématique pure quand on l'appelle une science de raisonnement. En vérité, la démonstration n'en est qu'une partie, nécessaire sans doute, mais seconde et tout à fait insuffisante. On le mettrait en lumière explicite par l'examen d'exemples dont je choisirais volontiers deux sortes : l'une relative à un cas où l'expérience est aujourd'hui terminée (celui des nombres dits imaginaires), l'autre relative au contraire à un cas où l'expérience n'est pas encore achevée (là où on se sent obligé d'attribuer dans certaines conditions une valeur définie à une expression conçue d'abord comme oscillante). Mais, bien entendu, de pareils exemples

sont au premier chef de ceux qu'il m'est impossible d'exposer dans la place dont je dispose et sur lesquels je dois me borner à une simple allusion.

Passons maintenant au second groupe de questions prévues, à celles qui concernent la science expérimentale proprement dite, particulièrement la Physique. Vous attendez peut-être que je m'y appesantisse d'autant plus que c'est un point sur lequel Poincaré m'a un peu cherché querelle, une querelle d'ailleurs très amicale et, pour moi, très flatteuse. Je pourrai cependant être ici plus bref, parce que je crois à un accord de fond aisé à mettre au clair, si l'on écarte certains malentendus provenant d'expressions parfois maladroites, dont je me reconnais d'ailleurs le principal responsable en raison de l'inexpérience qui était encore la mienne à l'époque du débat.

Divers éléments du savoir expérimental doivent être distingués et considérés tour à tour : les théories, les faits, les lois, les principes. Des premières, peu de chose à dire : tous les savants sont d'accord sur la manière de les apprécier ; leurs thèses constituent ce qui s'est depuis longtemps le mieux vulgarisé de la Critique, sans soulever aucune résistance, même dans le public profane ; et les philosophes n'y ajoutent que l'assimilation indiscutable qui en rapproche les formes de représentation du sens commun. Elles commencent toujours par le choix d'un type de symbolisme figuratif et d'un principe de méthode opératoire, choix qui suppose évidemment quelque initiative d'invention créatrice. En Optique, par exemple, substituer au boulet minuscule de Newton le frisson d'éther de Fresnel, sans doute il est possible de produire diverses considérations qui l'autorisent ou même le suggèrent : elles montreront surtout les défauts de l'ancienne image, mais jamais ne donneront parfaitement déterminée d'avance l'image nouvelle et meilleure. En tout cas, l'exacte formule d'une théorie sera toujours : « tels phénomènes se déroulent *comme si*... », et la justification suprême en résultera toujours de son aptitude plus ou moins grande à promouvoir, dans cette perspective, la prospection de faits nouveaux.

Quant aux faits eux-mêmes, qui servent à la fois de supports et de critères aux théories, on n'aurait pas moindre tort d'y voir du donné brut, passivement reçu dans un constat qui ressemblerait à un coup de poing du réel. Nul fait n'est définissable

indépendamment de toute forme théorique, ni un fait de sens commun déjà, ni moins encore un fait de science. Pour en obtenir le discernement au sein de la nuée sensible, est requise une véritable opération de morcelage électif, de morcelage intelligent auquel préside une idée. Au début, ce sont les besoins de l'action pratique, de la manufacture, qui déterminent ce morcelage. Puis, presque aussitôt, interviennent les soucis de discours facile. On ne saurait d'ailleurs s'en tenir là. Bien vite, en effet, il n'y a plus de perception qu'au moyen d'appareils, c'est-à-dire à travers un faisceau préalable de conceptions théoriques matérialisées ; et au surplus les organes sensoriels sont eux-même déjà de tels instruments. D'autre part, le fait scientifique n'est pas le pur et simple événement sensible : c'est l'événement devenu signal, porteur d'une signification. En Physique, notamment, on le constitue par des mesures ; mais la multiplicité des mesures possibles est infinie : parmi tous ces nombres, il faut pêcher ceux qui valent, qui comptent, les nombres significatifs, intéressants ; et c'est une théorie qui les pêche. Aussi bien, ce qui intéresse le savant, n'est-ce pas que tel choc sensible se produise, mais qu'il surgisse dans telles conditions, répondant à une question posée, venant par exemple au rendez-vous d'un calcul qui l'appelle. De quoi l'histoire témoigne abondamment, non sans montrer aussi plus d'un cas où — faute d'une idée qui l'interprète et, ou l'interprétant, le détache — tel fait capital, rencontré par hasard à l'état d'événement sensible brut, n'a pas été reconnu, demeurant ainsi étranger à la science. Bref, un choix des faits est nécessaire et il y a un art de les bien choisir. De là une conséquence. Les faits authentiques sont les clous auxquels on accrochera les théories. Eh bien ! ces clous, il faut d'abord qu'ils soient façonnés et plantés ; et, si l'on ne peut certes pas reconnaître légitime de les planter n'importe où, de les façonner n'importe comment, pas davantage on ne saurait prétendre que la facture n'en exige pas travail de pensée active et déterminante. Partout donc apparaît, dans l'expérience, un facteur d'invention : la découverte elle-même est déjà invention pour une large part. Et c'est pourquoi, en définitive, les faits sont bien nommés : ils sont faits par l'esprit, bien loin de se présenter comme des morceaux de nature détachés à l'emporte-pièce.

Venons maintenant aux lois et principes, expressions de rap-

ports entre les faits acquis, outils de factures ultérieures. A propos de leurs énoncés, Poincaré mentionne à maintes reprises la part de conventions qu'ils comportent toujours, avec les moyens de mesure qu'ils supposent, les arrêts d'approximation qu'ils exigent, les élections de points de vue et les marges de flottement qu'ils sous-entendent. Pour lever l'incertitude inhérente à ce jeu de conventions, Poincaré invoque le plus souvent certaines préoccupations de commodité inclinant à certaines préférences. Il reconnaît même que la seule manière d'échapper tout à fait à cette incertitude multiforme est de transformer l'énoncé de la loi en définition. Ici quelques précisions complémentaires doivent être données. On peut dire sans doute que la loi de Galilée ne deviendrait parfaitement rigoureuse et affranchie de tout risque d'insuffisance qu'à partir du moment où elle serait prise comme définition de la chute libre ; de même le principe d'inertie, quand il se tournerait en définition des cas où un mobile est soustrait à l'action de toute force connue ou inconnue. Cependant Poincaré a raison d'ajouter que, si toute loi peut à la rigueur être ainsi canonisée, cela revient à l'ériger en principe et qu'à moins de tomber dans un nominalisme stérile il faut borner à certaines occasions d'importance majeure l'usage d'un tel artifice. Il est certain, par exemple, qu'on pourrait appliquer la même procédure à la loi de Mariotte en l'utilisant pour définir le gaz parfait, et ainsi partout et toujours, comme on le fait d'ailleurs quelquefois sans trop l'avouer ; mais il ne l'est pas moins que l'universalisation d'un tel procédé serait un abus destructeur de la science, qu'il y a tout avantage à maintenir plus modestement sur le terrain de la simple probabilité. Là-dessus je suis entièrement d'accord avec Poincaré, me bornant à noter que cela réduit quelque peu la portée des conclusions scientifiques dans certains problèmes de philosophie comme ceux du déterminisme et de la liberté ou de la nature du réel en soi. Sur un autre point, toutefois, l'appel aux motifs de commodité ne me paraît pas suffire, même au simple niveau de la connaissance positive. Je pense à la rotation terrestre. Il est sûr qu'à son sujet tout revient à choisir d'une façon ou de l'autre un système de référence et que des considérations de simplicité ont alors à jouer un rôle. Mais peut-on se borner à dire avec Poincaré que (je le cite) : « ces deux propositions, la Terre tourne, et, il est plus commode de supposer que la

Terre tourne, ont un seul et même sens » ? J'estime, pour ma part, que non. Lorsqu'on envisage le mouvement d'un mobile naturel, il faut encore tenir compte — quelque complication qui en puisse résulter — de ce *fait* que, s'il est toujours permis mathématiquement de rapporter le mobile à n'importe quel système de référence, physiquement du moins on doit prendre en considération principale le degré d'appartenance réelle du mobile à tel ou tel système, à cause des phénomènes divers qui peuvent en résulter : de quoi il serait facile de multiplier les exemples décisifs empruntés à l'expérience la plus commune.

Toutes les remarques précédentes étant faites, réponse peut être enfin donnée à certaines questions générales qu'aborde Poincaré, dans un sens conciliateur entre les diverses attitudes suscitées par son ample critique. La science physique est-elle artifice pur ? Non certes : elle atteint une réalité authentique. Seulement il faut reconnaître que deux notions du réel sont à la fois en service légitime dans la science : on y appelle réalité ce qui est susceptible d'être perçu sensiblement et aussi ce dont l'affirmation s'impose par un concours d'exigences théoriques où elle se manifeste à titre d'invariant à travers les changements de perspectives et de méthodes. On ne pourrait pas plus se passer de l'une de ces notions que de l'autre. Pareillement, la science est-elle relative aux conditions du discours et de l'action ? Sans nul doute : mais il ne s'ensuit pas qu'elle reste étrangère à l'intelligence. Seulement il faut distinguer deux sens, également légitimes encore, de ce dernier terme : car on déclare à bon droit intelligent l'esprit capable de construire sans fissure ni déviation un vaste système d'abstractions enchaînées et, avec non moins de justesse, l'esprit capable de s'ouvrir en large éventail d'antennes perceptives dont chacune correspond à une particulière direction de réalité saisie selon sa nuance originale. Ces deux formes de l'intelligence répondent aux deux œuvres différentes, mais l'une et l'autre nécessaires, requises pour le progrès de la science : discursification finale et intuition inventive.

Je devrais à présent passer en revue les disciplines intermédiaires qui forment transition entre la connaissance commune et la connaissance mathématique. L'une d'elles est la Géométrie, dont Poincaré a fait une critique approfondie. Elle commence au niveau du sensible et s'achève en pleine atmosphère de pur opératoire. A ce double point de vue, Poincaré s'est placé

tour à tour pour en discuter les postulats. Dans la perspective opératoire, il a justifié la géométrie d'Euclide et les autres comme chapitres d'une étude mathématique des groupes ; et les postulats lui sont apparus alors de la nature des définitions. Il a beaucoup fait ainsi pour vulgariser et défendre aux yeux de tous les géométries non-euclidiennes et même celles de l'hyper-espace. Dans la perspective d'intuition commune, il a plus souvent encore analysé la notion d'espace et notamment discuté le problème de ses trois dimensions. J'ai déjà trop longtemps gardé la parole pour oser redire ses vues à cet égard et me contenterai donc, en m'en excusant, de renvoyer à deux articles que j'ai publiés naguère dans la *Revue de Métaphysique et de Morale* sur *Ce que la Microphysique apporte ou suggère à la Philosophie*. Pareillement pour ce qui concerne la Mécanique, si l'on veut bien y joindre deux autres articles de la *Revue Philosophique* étudiant *Les Paradoxes de relativité sur le temps*.

Quelque chose pourtant me console un peu d'omettre ainsi une importante contribution de Poincaré à la critique des Sciences. C'est qu'à la discuter je me trouverais entraîné à devoir faire état de progrès dont Poincaré n'a pas connu le plein développement parce qu'ils se sont accomplis après son époque. Je veux parler des explorations touchant les ordres de grandeur en Physique, explorations par lesquelles on fut conduit à distinguer de l'ordre phénoménal moyen en proportion avec nos gestes les domaines extrêmes de l'immense et de l'infime où se montre nécessaire une profonde réforme de l'outillage rationnel classique. Sans doute Poincaré a pressenti et même efficacement préparé la reconnaissance de ce fait ; mais il n'a pu en saisir toute la portée, qui va jusqu'à une dévaluation foncière de nos habitudes conceptuelles communes lorsque nous entreprenons d'entrer avec rigueur positive dans l'analyse de l'extrême. Voilà ce qu'il faudrait mettre en lumière ; et, bien évidemment, ce serait là introduire des considérations réclamant l'examen d'exemples dont l'exposé dépasserait abusivement les limites raisonnables de cette étude.

Permettez-moi cependant, par une courte digression, de risquer l'esquisse de ce qu'il y aurait à dire en ce sens. Revenons à l'exemple de l'espace. Si l'on se place au point de vue purement opératoire, on est volontiers conduit à croire que le fait pour l'espace d'avoir trois dimensions consiste essentiellement en

ceci : trois coordonnées, c'est-à-dire trois paramètres indépendants, ni plus ni moins, fixent la position d'un lieu élémentaire, de ce qu'on nomme un point. Mais aussitôt une difficulté se présente. Considérons, en effet, ce que l'analyste appelle un continu à *n* dimension : ensemble dont chaque élément est un groupe de valeurs prises par *n* variables indépendantes. On sait qu'il est toujours possible d'établir une correspondance bi-univoque entre les éléments de deux pareils ensembles, même s'ils ont des nombres différents de dimensions : par exemple entre les points de l'espace ordinaire et ceux d'une droite ou bien ceux d'un continu quadridimensionnel. D'où en apparence, l'égale possibilité de définir univoquement la position d'un point dans l'espace par un seul paramètre ou par quatre, au lieu de trois. Il semble ainsi que le caractère dimensionnel s'efface tout à fait, s'évanouisse. Cependant un autre théorème non moins connu nous apprend qu'entre deux ensembles du genre précédent, qui n'ont pas le même nombre de dimensions, il est impossible d'établir une correspondance à la fois bi-univoque et bi-continue (c'est-à-dire conservant toujours les voisinages). Donc, entre deux tels ensembles, il y a équivalence cardinale, c'est-à-dire au point de vue « richesse de multiplicité », mais différence irréductible au point de vue ordinal, au point de vue « type d'ordre ». De là, cette évidence que le fait des trois dimensions implique autre chose que le nombre de coordonnées nécessaires et suffisantes pour définir un point.

Ce complément, Poincaré le dégage d'une savante analyse du groupe des déplacements et des « coupures » susceptibles de fragmenter le continu spatial Impossible de résumer une semblable analyse. Qu'il me suffise d'indiquer qu'elle fait appel aux caractères des gestes dont nous sommes capables. Cela, d'ailleurs, je puis le préciser par un aperçu analogue et qui fait image.

Le voici en deux mots. Imaginez une surface sphérique dont la face externe soit peinte en bleu, la face interne en rouge. Il est facile de démontrer avec rigueur par le calcul que, dans un espace à quatre dimensions, on pourrait retourner cette sphère sans déchirure, de façon que la face rouge passe au dehors, tandis que la face bleue passerait au dedans. Pour se figurer un tel résultat, le plus simple est d'en considérer l'homologue avec une dimension de moins et de prendre dans l'image d'un

cercle dont on roulerait le contour sur lui-même comme une cigarette. Cela nous est possible pour un cercle tracé sur un plan qui n'a que deux dimensions, parce que nous sommes capables d'effectuer des mouvements de rotation qui en utilisent une troisième ; cela serait également possible pour une sphère, si nous disposions d'une quatrième dimension. Cet aperçu devient peut-être plus clair lorsqu'on évoque deux solides symétriques l'un de l'autre par rapport à un plan ou, si l'on préfère, images l'un de l'autre dans un miroir, comme sont la main droite et la main gauche. Ces deux figures se composent d'éléments égaux chacun à chacun ; et pourtant elles ne sont pas superposables, n'ayant pas même « disposition » . on ne les superposerait que grâce à un retournement semblable à celui dont je parlais à propos de la sphère. Là de nouveau, pour éclaircir nos vues, prenons l'exemple de deux triangles situés dans un même plan et symétriques l'un de l'autre par rapport à une droite de ce plan ; nous sommes dans le troisième cas d'égalité de la géométrie élémentaire et nous savons bien comment une superposition peut être obtenue par le retournement d'un des triangles, ce qui suppose emploi d'une troisième dimension utilisée pour un mouvement qui fait sortir du plan. En définitive, il suffit de rapprocher tous ces faits et de noter les transformations que, pratiquement, nous avons pouvoir d'effectuer ou non, pour conclure que notre espace commun a plus de deux dimensions et moins de quatre.

Seulement, une question d'échelle intervient en tout cela. L'échec des tentatives de retournement pour un solide n'est constaté que dans le domaine des gros gestes moyens, à l'étage du sens commun. Nous ne sommes jamais loin de la remarque faite par Jeans que l'espace à trois dimensions — et c'est, dit-il, son privilège — est le seul où des nœuds soient possibles et où, par suite, puisse exister une Marine. Qu'en serait-il au niveau des phénomènes microphysiques, si notre geste pouvait pratiquement y descendre ? Le fait des trois dimensions n'est acquis comme physiquement valable que par expérience, et par une expérience de gestes ; il est donc relatif à la zone moyenne de phénoménalité. Au delà, on ne peut rien affirmer de positif, et il se pourrait que l'impossibilité de certains retournements tînt essentiellement à la nature trop grosse de nos gestes. Imaginez un être plat qui vivrait sur un plan et n'agirait par son

corps que suivant deux dimensions : il ne pourrait donc effectuer, ni par conséquent se représenter directement, sous forme concrète, aucun retournement de triangle. Mais supposez que le plan ait une petite épaisseur, trop fine toutefois pour que la gesticulation de l'être y puisse pénétrer. Celui-ci aurait néanmoins le droit de regarder comme physiquement réalisable — par la nature, sinon par lui — un retournement de triangle, sous la seule condition que ce triangle soit assez petit pour tenir debout dans l'épaisseur du plan. Eh bien ! nous aussi pouvons supposer pareillement que, dans ce qui est à notre égard infiniment petit et opératoirement inaccessible, la nature est capable de transformations dont aucun modèle ne saurait être construit à notre échelle, c'est-à-dire en somme que l'espace physique possède une quatrième dimension de l'ordre infime. La nature n'est pas forcément limitée par les mêmes frontières que le royaume de nos gestes et de notre imagination commune réglée sur eux ; et il n'y aurait certes rien d'absurde à soutenir une quadridimensionalité de l'espace microphysique. Je montrerais même, si j'en avais le loisir, que certains faits de microchimie inclinent en ce sens.

On voit peut-être un peu mieux maintenant les discussions compliquées qu'il y aurait à entreprendre et que Poincaré a esquissées, à propos des postulats de la géométrie. Impossible de nous y arrêter davantage. J'en dirais autant, et c'est par là que je terminerai, d'autres questions auxquelles Poincaré n'a fait que de rapides allusions incidentes malgré leur intérêt majeur : questions situées en marge de son champ de réflexion habituel, mais qui soutiennent par certains côtés d'étroits rapports avec les vues qu'il a explicitement émises. Il s'agit notamment des sciences de la vie dont il n'a sans doute rien dit sous forme directe, mais qui sont en liaison intime avec un problème qui l'a occupé longuement, celui des origines cosmogoniques et de l'évolution des lois naturelles. Au moins rappellerai-je en terminant deux déclarations qu'il a faites et qui intéressent des controverses proprement philosophiques. La première se rapporte au problème de l'idéalisme ; tout le monde se souvient des lignes significatives par lesquelles il a voulu clore son volume sur *La Valeur de la Science* : « La pensée n'est qu'un éclair au milieu d'une longue nuit. Mais c'est cet éclair qui est tout. » La deuxième déclaration concerne le problème des rapports

entre Science et Morale. Poincaré n'entre dans aucun détail, mais affirme que la Science ne définit que des moyens d'agir sans avoir compétence pour assigner à l'action humaine son but suprême, ce qui est l'office propre de la Morale. Pour méditer fructueusement de telles indications il faudrait ouvrir une étude métaphysique sur la notion d'*exigence* et ce serait une fois de plus entreprendre des recherches étrangères au domaine critique dans lequel se confinent volontairement les écrits de Poincaré.

Puissé-je malgré tout en avoir assez dit pour faire au moins entrevoir comment le grand mathématicien, à travers ses réserves prudentes et parfois son dédain non dissimulé des systèmes trop rigides, a été cependant un vrai philosophe dans la sphère de spéculation qu'il avait choisie, encore que tenant d'une philosophie attentive à toutes les richesses de l'esprit et plus soucieuse de n'en rien méconnaître que de se réduire, même partiellement, à une vague littérature de généralités sèches dont la raideur d'enchaînement verbal ferait le seul prix !

ÉDOUARD LE ROY.

LE MIRACLE DE LA 34ᵉ RUE

HISTOIRE DE NOËL

PREMIÈRE PARTIE

I

On aurait pu fouiller de fond en comble tous les hospices de vieillards du pays : jamais on n'aurait trouvé personne qui ressemblât autant au père Noël. C'était l'incarnation même du bonhomme, en chair et en os : barbe blanche, joues roses, grosse bedaine et le reste. Qui plus est, il s'appelait Noël ! Que ce fût là simple coïncidence ou effet voulu — une espèce de nom de théâtre adopté par lui — ses camarades de l'hospice de Maplewood n'en avaient pas la moindre idée. On ne connaissait pas davantage son âge exact. Sa barbe blanche lui donnait soixante-quinze ans bien comptés, mais à le voir rire ou marcher on eût juré qu'il n'en avait pas plus de cinquante. Il avait des yeux vifs et joyeux, avec un sourire assorti. Non seulement il ressemblait au père Noël comme deux gouttes d'eau, mais il s'imaginait être le charmant vieux bonhomme en personne.

Le docteur Pierce, médecin traitant de l'hospice, jugeait cette illusion inoffensive. En fait l'aimable malice dont le vieillard faisait montre sur tous les autres sujets avait entièrement conquis son médecin. Le docteur aimait Noël et le soutenait en toutes circonstances. Il venait souvent lui rendre visite dans sa petite chambre de l'hospice, jonchée de joujoux de toutes les tailles et de toutes les formes, de modèles en cours d'achèvement et de catalogues. Noël y passait la plus grande partie de son temps, occupé à fumer sa pipe et à sculpter ses joujoux.

Un matin de novembre, comme le docteur Pierce passait lui dire bonjour, Noël le remarqua à peine. Les yeux pétillants d'indignation, il parcourait les annonces du journal. Un bureau d'achats s'offrait à procurer tous les cadeaux de Noël en avance sur la date des fêtes, faisant ainsi réaliser à ses clients une économie de 10 0/0. « Envoyez-nous simplement le nom et l'âge de tous ceux à qui vous désirez faire un cadeau, lut Noël à haute voix. Nous vous éviterons la corvée de courir les magasins au moment des fêtes. »

Irrité, le vieillard jeta son journal sur le plancher.

— Alors, docteur, voilà ce qu'est devenu Noël ? demanda-t-il. Une affaire, ni plus ni moins ! Le véritable esprit de Noël n'existe donc plus dans le monde ?

Le docteur Pierce répondit qu'il le craignait. Sans aucun doute, la fête de Noël s'était commercialisée. Elle faisait maintenant partie des « grosses affaires » et l'esprit de jadis semblait avoir disparu des foules compactes qui déferlent dans les magasins.

Malgré les apparences, malgré des annonces comme celle qu'il venait de lire. Noël se refusait à le croire.

— Non, docteur, dit-il. Sous toute cette agitation et cette hâte, les gens croient encore au père Noël et au sens caché de la fête.

Puis, tout à coup, il sourit au docteur Pierce et lui demanda ce qu'il désirait, lui, pour Noël.

— Je vais vous dire ce que je voudrais, répondit Pierce comme s'il se parlait à lui-même. Un appareil à rayons X. Nous devrions en avoir un depuis des années.

— Vous l'aurez, promit Noël.

Le docteur sourit.

— Si je reçois un appareil à rayons X, je croirai que vous êtes vraiment le père Noël !

— Attendez, docteur, vous verrez.

Noël ramassa un jouet et se mit à l'ouvrage avec son couteau. Mais le docteur était préoccupé. Son visage, habituellement ouvert, s'assombrissait en regardant travailler Noël. Il avait quelque chose sur le cœur et cherchait ses mots pour le dire. Finalement il prit le taureau par les cornes.

— Noël, il va falloir que vous quittiez Maplewood.

— Pourquoi ça ? demanda Noël surpris.

Le docteur expliqua qu'il bataillait à ce sujet contre le conseil d'administration depuis des années ; mais le conseil avait fini par

l'emporter et venait de donner un ordre irrévocable. A présent Pierce n'y pouvait plus rien.

Noël ne comprenait toujours pas.

— Voyez-vous, Noël, le règlement de Maplewood ne nous autorise à garder que des gens en bon état de santé, non seulement physique, mais mentale.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'on me reproche ? demanda Noël. Je suis en meilleure forme physique que 90 o/o de vos clients : c'est vous qui me l'avez dit. Quant au mental, j'ai passé tous vos tests haut la main. Tenez, je me rappelle encore le dernier.

Il se mit à répéter mot à mot un des tests élémentaires usités à l'hospice : additionner, soustraire, trouver des synonymes pour différents mots, et ainsi de suite. Pas d'erreur, toutes les réponses étaient correctes. M. Noël, malgré son âge, avait l'esprit vif, alerte, exceptionnellement délié.

— Je sais, fit le docteur sans s'émouvoir, mais c'est cette histoire de père Noël. Vous savez : nous en avons déjà discuté ensemble.

— Vous voulez dire... parce que je suis le père Noël ?

Le docteur inclina lentement la tête.

— Mais il n'y a pas de mal à dire ça, insista Noël. Il se trouve que c'est la vérité.

— Ce n'est pas aussi simple que vous le pensez, répliqua Pierce. Malheureusement, le conseil d'administration ne croit pas au père Noël. De sorte que, techniquement parlant, vous êtes... enfin vous n'êtes pas acceptable.

— En somme, je ne suis pas dans mon bon sens, parce que le conseil d'administration ne croit pas au père Noël.

— C'est une manière comme une autre d'exprimer les choses, reconnut le docteur Pierce.

Noël se tut et réfléchit un moment.

— Alors, qu'est-ce qui va m'arriver ? demanda-t-il.

Pierce expliqua que le conseil s'était mis en rapport avec la maison de santé de Mount Hope.

— Chez les dingos ! explosa Noël. Ça, jamais !

— Voyez-vous une autre solution ? demanda Pierce. Avez-vous un peu d'argent ?

Noël consulta un carnet qui se trouvait sur sa table. Il possédait 34 dollars 86 cents.

— Noël, vous n'êtes plus jeune, dit le docteur Pierce. Vous

aurez du mal à gagner votre vie. Si vous n'y réussissez pas, vous retomberez à la charge de l'Etat. Et si on vous prend à raconter que vous êtes le père Noël, on vous enverra quand même à Mount Hope. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux y aller tout de suite ?

Noël resta inébranlable. Il avait toute sa tête, et du diable s'il se laisserait mettre chez les fous ! Le docteur Pierce finit par reconnaître qu'après tout cela dépendait de Noël lui-même. S'il quittait Maplewood, on n'irait pas le rechercher. Son dossier était clos en ce qui concernait l'hospice. Mais que pourrait-il faire ? comment arriverait-il à se débrouiller ? Il n'avait pas beaucoup d'argent, où habiterait-il ?

— Le gardien du Zoo de Central Park est un de mes amis. J'habiterai chez lui, répondit Noël.

Le docteur Pierce insista pour qu'il réfléchît encore et acceptât son transfert avec philosophie.

— Vous avez le temps d'y penser : nous en reparlerons, dit-il en se dirigeant vers la porte.

Noël inclina la tête sans mot dire, mais son visage montrait qu'il avait déjà réfléchi. A peine le docteur sorti, il tira de son placard une grande valise et commença allègrement à faire ses paquets.

II

A cette heure matinale, le Zoo de Central Park était presque désert. Un gardien, prévoyant une journée d'affluence, faisait le ménage des enclos. A la vue du visage à barbe blanche qui s'avançait vers lui, il salua amicalement en agitant sa pelle.

— Ça va, Noël ? cria-t-il de loin.

— Ça va, Jim ; ça va mieux que jamais, fit gaiement le vieillard. Et les petits gars ?

— Ils ne bougent plus : ils engraissent, dit Jim en souriant. Tu y es pour quelque chose, d'ailleurs !

Noël se mit à rire, puis siffla doucement. La tête timide d'un renne se montra hors de la cabane ; un autre suivit. Le bonhomme siffla de nouveau et tendit une poignée de carottes. Quelques minutes plus tard, une demi-douzaine de rennes étaient en train de manger dans sa main.

Jim, souriant, les observait en silence. Il n'y avait pas à dire : Noël avait la manière avec les animaux ! Depuis douze ans que

Jim soignait et nourrissait ces bêtes-là, il n'était pas encore arrivé à s'approcher d'elles. Mais même les femelles les plus craintives venaient manger dans la main du vieillard. Jim s'en émerveillait comme au premier jour. C'était là un des liens qui l'unissaient à Noël.

— Jim, il va peut-être falloir que je trouve à me loger, dit celui-ci. Est-ce que tu pourrais me prendre chez toi pendant quelques jours ?

– Bien sûr, Noël, aussi longtemps que tu voudras. Je ne manque pas de place, assura Jim.

Entièrement rassuré maintenant, Noël continua sa promenade de son pas balancé, plein d'exubérance juvénile. Il n'avait aucun but particulier, mais il aimait à être dehors par ce temps froid et piquant. Si seulement il y avait de la neige par terre, se disait-il, ce serait une journée idéale.

En approchant des limites du parc, il s'arrêta brusquement, la tête de côté, l'oreille tendue. Son ouïe exercée venait de percevoir un bruit agréable, faible à la vérité, mais nettement reconnaissable. Quelque part dans les environs, un orchestre jouait les *Cloches de Noël*. Les sons paraissaient venir du voisinage immédiat du parc. Tournant les talons, Noël se dirigea vers la grille la plus proche.

Quand il arriva, l'ouest du parc et surtout les rues avoisinantes présentaient un spectacle chatoyant et confus. Au milieu d'un brouhaha indescriptible, le grand défilé de Macy se préparait à commencer. Ce défilé, organisé chaque année par les grands magasins Macy, était pour tous les enfants l'idéal même d'un cortège de Noël pour autant du moins que de simples adultes peuvent se rapprocher de cet idéal. Une forte bise poussait en tous sens les énormes figures de baudruche : Christophe Colomb, Jack le Tueur de Géants, un ours de l'Himalaya. Un cornet de glace colossal, de la hauteur de deux à trois étages, tanguait furieusement çà et là. Les hommes déguisés qui maintenaient les cordes avaient l'air de Lilliputiens en délire. Dormeur, Grincheux, Simplet, et les autres nains gambadaient et grimpaient sur les chars, ainsi qu'une myriade d'autres personnages connus. Une douzaine d'orphéons en uniformes de fantaisie étaient en train de s'accorder avec fracas.

La personne qui semblait diriger toute l'affaire était une jolie jeune femme élégante, à l'air capable et énergique. Elle s'occupait pour le moment à barrer différents noms sur une liste. Noël entendit plusieurs personnes la désigner sous le nom de Mme Wal-

ker. Elle était secondée par un monsieur chauve, à lunettes, qu'on appelait M. Shellhammer.

Ce qui fascinait surtout notre ami, c'était le dernier char du cortège, qui représentait le père Noël dans son traîneau attelé de huit rennes en bois, mais fort bien imités. Comme le promeneur s'approchait en flânant, ce père Noël s'exerçait à faire claquer son fouet avec de grands gestes désordonnés. Noël le contempla un moment, puis, n'y tenant plus, s'avança vers lui.

— Permettez, monsieur, dit-il poliment en lui prenant le fouet des mains.

D'un seul tour de poignet adroit il fit claquer la longue lanière. Le bout de la mèche alla claquer avec élégance à trois centimètres au-dessus de l'oreille du renne le plus éloigné.

— Vous voyez, expliqua Noël, tout dépend du poignet.

Mais le figurant n'en parut pas autrement impressionné. Une bouffée de son haleine en donna la raison à Noël. L'individu, empoignant un litre mal dissimulé sous sa couverture, en buvait un coup à intervalles de plus en plus rapprochés.

Cette découverte horrifia le vieillard. L'idée de voir un ivrogne personnifier le père Noël devant des milliers d'enfants impressionnables le mettait hors de lui. Il s'avançait vers Mme Walker dans l'intention de formuler une protestation indignée lorsque la jeune femme, tout à coup, se trouva à côté de lui, donnant le signal du départ. Avant que notre ami n'eût le temps d'ouvrir la bouche, le char s'ébranla, et le père Noël, qui maintenant en avait plus que son compte, manqua de dégringoler à bas de son siège.

Il ne fallut pas longtemps à Mme Walker pour juger la situation. L'homme avait bu, c'était évident ; or, elle était responsable de tout le personnel. Elle renvoya l'ivrogne sur-le-champ.

— Si M. Macy l'avait vu ! dit M. Shellhammer d'un ton épouvanté.

— Ou M. Gimbel ! dit Mme Walker avec plus d'horreur encore.

Maintenant tout le cortège était prêt à partir, mais on n'avait plus de père Noël. Mme Walker et M. Shellhammer aperçurent au même instant le vieillard arrêté au bord du trottoir. Tous deux bondirent sur lui à la fois.

— Est-ce que vous accepteriez de faire le père Noël ? demanda Mme Walker.

— Avez-vous quelque expérience ?... s'informa M. Shellhammer.

Cette dernière question parut amuser prodigieusement le

bonhomme. Son petit corps replet tressauta d'un rire intérieur.

— Oui, dit-il. Un peu.

— Alors il faut que vous nous tiriez d'affaire. Je vous en prie !

— Madame, dit Noël avec une dignité tranquille, il n'est pas dans mes habitudes de jouer les faux pères Noël.

Mme Walker supplia, fit du charme, mais le vieillard resta inébranlable. L'argent même semblait sans intérêt pour lui.

— En tout cas, nous ne pouvons pas rester ici indéfiniment, dit M. Shellhammer. Il faudra nous passer de père Noël.

Le vieillard tourna les yeux vers la foule d'enfants en délire qui bordait la rue. Tout à coup il comprit qu'il n'avait pas le choix. Il ne pouvait pas désappointer ces petits visages avides.

— Ça va, fit-il en tendant son chapeau et sa canne à Shellhammer. Donnez-moi le costume. J'y vais.

Quelques minutes plus tard, Noël était le personnage principal du grand cortège qui descendait l'avenue. Il saluait, souriait à des milliers de gamins, faisait claquer son fouet et s'amusait comme cela ne lui était arrivé de sa vie.

III

Lorsqu'elle eut enfin réussi a mettre le cortège en route, Doris Walker, épuisée et transie, regagna son appartement en bordure de Central Park. Le défilé passait justement devant l'immeuble, mais Doris écarta la foule et entra sans même lever les yeux. Elle était dégoûtée des cortèges pour le reste de son existence. La seule chose dont elle eût envie, c'était un bain.

Elle ouvrit la porte de son petit appartement, meublé avec une austérité toute moderne, et appela : « Susan ! Susan ! » Pas de réponse. Mais Cléo, la négresse, passa la tête par la porte de la cuisine et annonça que Susan était chez « oncle Fred » en train de regarder le défilé.

Doris entra dans la salle à manger et jeta un coup d'œil par la fenêtre. Comme son appartement était situé sur la cour, la seule vue qu'on en avait était celle des fenêtres de derrière de l'appartement qui donnait sur la rue. Doris frappa plusieurs coups à la vitre, et au bout d'un moment Fred apparut à la fenêtre d'en face. Ils se firent un signe de la main, puis Doris cria qu'elle arrivait dans quelques minutes.

« Oncle » Fred n'avait en réalité aucun lien de parenté avec Susan. Jeune et séduisant, Fred Gayley appartenait à un des plus anciens cabinets d'avocat de New-York. De la proximité des appartements était née d'abord une grande amitié avec Susan puis des relations agréables, quoique distantes, entre Doris et Fred. S'il n'avait tenu qu'à ce dernier, ces relations eussent certainement été beaucoup moins distantes. Mais le premier mariage de Doris avait fini par un divorce, et à la manière farouche dont elle évitait d'aborder le sujet, Fred devinait qu'elle en avait éprouvé une désillusion amère. En tout cas, elle semblait bien décidée à ne pas se laisser prendre une seconde fois. Elle était aimable, cordiale même, avec Fred, mais jamais la véritable Doris n'émergeait de sa coquille, fût-ce pour un instant fugitif.

L'appartement de Fred donnait sur Central Park : de ses fenêtres Susan, grave fillette de six ans, et l'avocat lui-même, étaient admirablement placés pour voir le joyeux défilé. Le bruit de la musique et les acclamations des enfants emplissaient l'air. Mais, à son habitude, Fred montrait beaucoup plus de joie et d'émerveillement puéril que sa petite compagne. Comme une des énormes figures de baudruche passait devant la fenêtre, il s'écria, ravi :

— C'est Jack le Tueur de Géants, n'est-ce pas ? Oh ! regarde ! Le gros bonhomme là-bas, c'est le Géant !

— Mais les géants n'existent pas pour de vrai, dit la petite Susan.

— Peut-être pas maintenant, Susan, mais au temps jadis...

Susan secoua la tête avec fermeté.

— Il y a des gens qui deviennent très, très grands, mais c'est une maladie. Maman me l'a dit.

Fred contempla un moment l'enfant qui regardait le défilé sans s'émouvoir. Il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la pitié pour elle. Susan était intelligente — trop peut-être pour un enfant de son âge — mais elle manquait de gaieté. Elle ne savait pas ce que c'était que de jouer.

— Ta maman a peut-être raison, dit Fred, mais moi je crois quand même aux géants !

Doris arriva, et se lança aussitôt dans un récit caustique et détaillé de ses démêlés avec le père Noël et sa bouteille. Fred lui faisait des signes pour la faire taire, mais en vain. Finalement, sous le prétexte d'une tasse de café, il entraîna Doris dans sa minus-

cule cuisine et la supplia de ne pas étaler devant sa fille ces décevantes réalités.

Mais Doris avait des idées bien définies sur l'éducation des enfants. Elle croyait à la vérité, au réalisme intégral. Susan n'aurait pas l'esprit farci d'un tas de mythes et de légendes, comme celle du père Noël, par exemple.

— Pourquoi pas ? demanda Fred. Quel mal cela fait-il ?

— En grandissant, on regarde la vie comme un conte de fées et non comme une réalité, répondit Doris. Inconsciemment les jeunes filles attendent la venue du Prince Charmant ; puis, quand il arrive et se trouve être...

— Ecoutez, Doris. — La voix de Fred était compatissante. — Vous avez eu un coup dur : je ne cherche pas à le nier. Vous avez aimé quelqu'un de tout votre cœur : vous avez eu confiance en lui ; puis un beau jour vous avez ouvert les yeux et vous vous êtes rendu compte que vous vous étiez trompée. Mais tous les hommes ne sont pas les mêmes, et je ne crois pas que Susan sera plus heureuse si vous l'élevez dans ces idées.

Doris se détourna. La franchise de Fred avait atteint son but.

— Pardonnez-moi, continua-t-il, mais je suis dans le vrai, Doris.

Il se rapprocha d'elle.

— Et tout ce que je demande, c'est que vous me donniez l'occasion de prouver que je suis en réalité... eh bien ! le genre d'homme que vous espériez trouver dans l'autre.

— J'ai été échaudée une fois, répondit calmement Doris.

Elle retourna dans le salon : Fred la suivit, haussant les épaules d'un air de regret.

IV

Le lendemain matin de bonne heure, Mme Walker, l'air correct et énergique, entra dans son bureau chez Macy. Elle y trouva Noël patiemment assis à l'attendre. Doris était chef du personnel des magasins, et M. Shellhammer, chef du rayon des jouets, lui avait suggéré d'engager le bonhomme pour représenter le père Noël durant toute la période des fêtes. Pendant le défilé et les cérémonies de la veille, le vieillard avait remporté un succès inouï. Jamais, auparavant, ils n'avaient trouvé un père Noël aussi authentique. M. Shellhammer débordait d'enthousiasme. Cet homme avait

une puissance de conviction incroyable : il doublerait le chiffre de ventes du rayon des jouets.

Noël déclara à Doris qu'il serait enchanté d'accepter cet emploi et elle l'engagea sur-le-champ, heureuse à la pensée d'avoir cette année une migraine de moins, car le recrutement des pères Noël posait toujours un sérieux problème. Le salaire et autres détails semblaient sans intérêt pour le vieillard. Doris sonna son assistante, Miss Adams, qui emmena Noël dans son bureau et le pria de bien vouloir remplir une fiche. Noël s'assit et inscrivit d'une écriture nette et classique :

NOM : Noël.

ADRESSE : Hospice de Maplewood, Great Neck, Long Island.

AGE : L'âge de ma langue, un peu plus que celui de mes dents.

Il tendit la fiche à Miss Adams. Elle y jeta machinalement les yeux, puis tourna les talons et se dirigea vers le bureau de Mme Walker.

— Merci, Noël. M. monsieur Shellhammer vous attend.

M. Shellhammer emmena le nouvel employé au vestiaire. Tandis que Noël revêtait son costume, le chef lui remit la liste de tous les articles du rayon : il avait marqué d'une croix ceux dont il fallait pousser la vente cette année. Noël fit signe qu'il comprenait : les quelques remarques qu'il fit dénotaient d'ailleurs une connaissance surprenante du rayon de jouets de chez Macy.

— Si un enfant vous demande un objet que nous n'avons pas en magasin, insista M. Shellhammer, vous suggérerez à la place un des articles que nous désirons pousser.

Noël acquiesça en silence, d'un air presque sombre. Il savait exactement ce que voulait dire M. Shellhammer. A peine celui-ci fut-il sorti que le vieillard déchira la liste en tout petits morceaux.

Assis sur son trône abrité d'un dais, une longue file de bambins ravis faisant la queue pour lui parler, Noël se trouvait dans son élément. Chaque minute était une joie pour lui, aussi bien que pour tous les petits garçons et les petites filles qui l'entouraient. Les parents eux-mêmes faisaient remarquer que ce père Noël-là était particulièrement réussi. Tout marchait donc à la perfection. M. Shellhammer, qui regardait par la porte de son bureau, était rayonnant.

— Qu'est-ce que tu demandes, toi, pour Noël ? demanda le bonhomme à un petit garçon qui grimpait sur ses genoux.

— Moi, je veux une pompe à incendie, répondit le gamin ;

celles qui ont de vrais tuyaux qui pompent de la vraie eau ; je promets de ne pas en jeter dans la maison, seulement dehors dans la cour.

Derrière le dos du petit garçon, la mère faisait à Noël des signes frénétiques pour l'empêcher de promettre la pompe à incendie. Mais le bonhomme ne la voyait même pas.

— Très bien, mon petit gars, dit-il. Je suis sûr que tu as été sage : tu l'auras.

L'enfant sauta à terre, enchanté. Maintenant c'était à la mère de dire son mot. Elle était furieuse, mais parlait à voix basse pour que le petit ne l'entendît pas.

— Pourquoi lui avez-vous dit ça ? On ne fabrique pas de pompes comme celles qu'il demande. J'ai cherché partout.

— Oh ! mais si ! dit Noël. Vous en trouverez aux magasins Zénith, 246 Vingt-Sixième Rue. Elles coûtent huit dollars cinquante, c'est pour rien.

La femme le regarda avec stupeur. Elle ne pouvait en croire ses oreilles. Le père Noël de chez Macy l'envoyait dans un autre magasin !

— Pourquoi pas ? dit Noël. Ça n'a rien d'extraordinaire. Après tout, l'important, c'est que les enfants soient heureux. Que le joujou vienne de chez Macy ou du Zénith je ne vois pas grande différence.

Avec tous les enfants qui grimpaient sur ses genoux, Noël continua à agir de la même manière. Il ne pensait qu'à eux : il voulait être sûr que chaque petit garçon et chaque petite fille obtiendrait ce qu'il désirait. Si le joujou semblait trop cher, ou si Macy ne l'avait pas, Noël indiquait à la mère où elle pourrait trouver un train à meilleur marché pour Johnny, ou une poupée exactement semblable à celle dont rêvait Judy. Les parents, comme bien on pense, se montraient à la fois étonnés et ravis.

Par malheur, M. Shellhammer, passant par là, entendit M. Noël conseiller à la mère d'un petit garçon d'aller acheter les patins de son fils chez Gimbel. Chez Gimbel, par-dessus le marché ! M. Shellhammer faillit avoir une attaque. Dès qu'il fut de nouveau maître de lui, il se précipita vers le bureau de Mme Walker, dans l'intention bien arrêtée de faire mettre Noël à la porte sans tarder. C'était inimaginable ! Si jamais l'affaire parvenait aux oreilles de M. Macy, Dieu seul savait ce qui pouvait arriver !

Mais, en traversant le magasin, M. Shellhammer fut arrêté

par une foule de mères reconnaissantes. Elles ne savaient comment le remercier de cette idée, qui rendait des services inouïs. Au lieu de se borner à faire de la réclame, le père Noël de chez Macy cherchait réellement à seconder les parents. C'était bien là, certes, le véritable esprit de Noël. Elles ne l'oublieraient jamais : à dater d'aujourd'hui elles feraient tous leurs achats chez Macy.

M. Shellhammer se sentit légèrement ébranlé. Il s'arrêta dans son bureau, où l'attendaient plusieurs billets de remerciements. Puis il s'assit à sa table pour réfléchir. Et si sa première réaction n'avait pas été la bonne ?

— Moi, je trouve l'idée splendide ! déclara sa secrétaire en lui apportant de nouveaux billets.

— Vous, oui, et les clientes aussi, répondit-il tristement. Mais M. Macy sera-t-il de votre avis ?

Il leva les yeux au plafond d'un air suppliant, mais la réponse ne s'y trouvait pas.

V

Cet après-midi là, Fred avait promis à la petite Susan de l'emmener se promener. Toujours troublé par la précocité de l'enfant, il méditait un plan machiavélique. Il emmènerait Susan voir le nouveau père Noël de chez Macy. Le bonhomme trouverait moyen de faire exprimer un souhait à la fillette, et Fred s'arrangerait pour que l'objet désiré se trouvât sous l'arbre. Peut-être alors Susan croirait-elle au père Noël, ou tout au moins se poserait-elle la question, comme le font les enfants normaux.

Fred manœuvra pour approcher Noël à l'avance et s'assurer son concours. Mais lorsque Susan se trouva en tête de la file et que le bonhomme la prit sur ses genoux, elle refusa d'exprimer aucun vœu. Sa mère lui achèterait ce qu'elle désirait, à condition que ce ne fût pas trop cher, bien entendu. Elle dit au vieillard qu'il était simplement le monsieur engagé par sa mère pour représenter le père Noël cette année.

— Vous êtes un peu mieux que les autres, dit Susan. En tout cas, votre barbe a l'air d'être vraie.

Noël répondit qu'elle l'était, et que lui-même l'était aussi. Mais il n'obtint aucune réaction de la fillette. Il en éprouva une déception mêlée d'inquiétude. Cette indifférence, à son avis, était le grand péril qui menaçait le monde.

Par un hasard malencontreux, en cet instant précis Doris sortit de son bureau et se dirigea vivement vers l'ascenseur. Elle jeta un coup d'œil du côté du dais, et s'arrêta net. Sa fille sur les genoux du père Noël ! Fred aperçut Doris et prit un air penaud. Il n'y eut pas de scène. Doris se montra brusque et décidée. Arrachant Susan à Noël, elle la planta sur une chaise près de son bureau. Puis elle pria Fred d'entrer avec elle.

De son poste d'observation, Susan vit le vieillard prendre sur ses genoux une petite fille aux nattes dorées. La mère adoptive expliquait à Noël que l'enfant venait d'arriver de Hollande, où elle était dans un orphelinat. La petite parlait à peine anglais, mais, confiante, affirmait que « Sinterklaas », comme elle disait, comprenait certainement le hollandais. Elle bavardait avec Noël sans la moindre crainte. La mère, visiblement inquiète, voulut donner une explication à l'enfant, mais Noël, levant la main, lui imposa silence. Lorsque la fillette eut terminé, il lui répondit en hollandais.

Le rayon subit qui illumina les yeux de la petite Hollandaise produisit sur Susan un effet singulier. Elle restait là, fascinée, écoutant le vieillard et la petite fille chanter ensemble un Noël des Pays-Bas. Ce père Noël-ci avait tout de même quelque chose de vrai, pensait-elle. Ce qu'elle venait de voir l'intriguait prodigieusement.

Dans le bureau, Doris ne mâchait pas ses mots à Fred. Elle lui était très reconnaissante de l'intérêt et de la gentillesse qu'il témoignait à Susan ; mais elle, Doris, était encore responsable de sa fille et libre de l'élever comme bon lui semblait. Que Fred fût de son avis ou non, elle exigeait qu'il respectât sa volonté en ce qui concernait l'enfant. Fred accepta la semonce qu'il savait méritée. Il promit de ne pas recommencer, pourvu que Doris l'autorisât à rester l'ami de Susan. Puis, d'un air contrit, il prit congé de Doris et de Susan, et quitta le magasin.

Aussitôt que Susan se trouva seule avec sa mère, elle commença à l'interroger au sujet de Noël. Doris lui expliqua soigneusement que M. Noël était tout simplement un employé du magasin, comme le portier, le garçon d'ascenseur ou n'importe qui d'autre.

— Oui, je sais, dit Susan, mais quand il s'est mis à parler hollandais avec cette petite fille, maman...

— Suzan, dit patiemment Doris, je parle français. Cela ne veut pas dire que je sois Jeanne d'Arc.

Susan n'était pas convaincue. Un lambeau de doute flottait

encore dans son esprit. Ce M. Noël avait dans les yeux une étincelle..

Afin de dissiper toute confusion dans l'esprit de sa fille, Doris envoya immédiatement chercher Noël. Il entra en clignant gaiement de l'œil et en souriant à Susan.

— Vous êtes employé de ce magasin, n'est-ce pas ? demanda Doris. — Noël, un peu surpris, inclina la tête. — Et vous n'êtes pas le père Noël, bien entendu, puisqu'il n'existe pas.

— Excusez-moi de vous contredire, madame Walker. Mais il existe, et je suis là pour le prouver.

Les yeux de Susan s'arrondirent. Sa mère parut très contrariée.

— Non, non, vous ne comprenez pas, dit-elle. Je veux que vous disiez la vérité devant cette enfant.

— Mais je dis la vérité ! répliqua Noël.

Doris essaya d'un autre moyen.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-elle.

— M. Noël.

Doris tira une fiche de la boîte qui se trouvait sur son bureau et se redressa brusquement.

— Est-ce que vous avez autre chose à me demander ? interrogea Noël.

Mais à présent Mme Walker avait vraiment peur.

— Non, non, merci, dit-elle précipitamment en poussant Susan hors de la pièce.

Ce bonhomme se prenait réellement pour le père Noël ! La « trouvaille » de la veille était un fou, et peut-être un fou dangereux ! A vrai dire, il avait l'air d'un brave homme, mais qui sait quelles nouvelles preuves de folie il pouvait donner ! Et penser que toute la journée, il s'était trouvé en contact avec des enfants sans nombre ! C'était un miracle qu'aucun incident sérieux ne se fût produit... Doris, par bonheur, avait découvert la vérité à temps.

Sans éclat, mais avec fermeté, elle mit Noël à la porte. C'était le seul moyen d'éviter des ennuis. Elle proposa au vieillard de lui verser deux semaines de paye. Il ne parut pas attacher d'importance à ce détail. Tout ce qui l'inquiétait c'était Doris et la petite Susan. On aurait presque dit, à l'entendre, que c'était Doris dont l'état mental laissait à désirer.

Comme Noël sortait du bureau, le téléphone sonna. M. Macy demandait Mme Walker immédiatement. S'était-il aperçu qu'elle avait engagé un fou ? Emue et tremblante, Doris pénétra dans le saint des saints. En voyant que M. Shellhammer s'y trouvait

déjà, elle sentit son cœur s'arrêter de battre quelques secondes.

A sa grande stupéfaction, M. Macy les félicita tous deux. La nouvelle des succès de M. Noël était déjà parvenue jusqu'à lui. Il était accablé de télégrammes, de coups de téléphone, de billets émanant de parents reconnaissants. Jamais le magasin n'avait trouvé un slogan aussi formidable que cette « bonne volonté de Noël ». Ma parole, c'était une révolution ! Le père Noël de chez Macy envoyant les gens chez Gimbel ! Les résultats ne pouvaient être que phénoménaux. M. Macy avait l'intention de faire de cette idée le slogan de tous ses rayons. « Macy, les magasins où règne le véritable esprit de Noël. » C'était prodigieux : une politique commerciale absolument neuve ; Macy récolterait le bénéfice de cette publicité et de cette bonne volonté réciproque. Il fallait à tout prix garder ce père Noël ; peut-être même, après les fêtes, pourrait-on lui trouver un autre emploi. M. Macy était enchanté. Il promit à Doris et à Shellhammer une augmentation immédiate.

Une fois hors du bureau, Doris, en balbutiant, apprit à Shellhammer la triste nouvelle. Elle venait de mettre leur merveilleux père Noël à la porte : le bonhomme était fou, pas moyen d'en douter. M. Shellhammer explosa. Il fallait rattraper le vieillard immédiatement, avant qu'il eût quitté le magasin. Sans cela, tout était perdu.

Doris suggéra de prendre un autre père Noël et de lui faire jouer le même rôle. Mais l'après-midi même, M. Macy avait emmené son petit-fils voir Noël : il en avait été absolument enthousiasmé. Il fallait rattraper M. Noël, coûte que coûte.

Après avoir désespérément cherché partout, Doris finit par retrouver Noël dans l'ascenseur de service. Elle lui annonça qu'elle avait réfléchi : elle était prête à lui rendre son poste. A sa grande déception, le bonhomme refusa poliment.

— Votre attitude ne me plaît pas, déclara-t-il avec franchise ; celle de M. Shellhammer non plus.

Doris, au désespoir, essaya de lui expliquer que sa complaisance naturelle et sa bienveillance avaient fait sensation.

— Il faut que vous restiez pour nous aider à prêcher la bonne volonté. Voyons, M. Macy lui-même...

Le vieillard resta inébranlable. Mme Walker avait clairement exprimé son incrédulité et son cynisme. Cela, il ne pouvait pas le supporter.

Alors Doris, s'effondrant, lui raconta toute l'histoire. S'il partait,

elle perdait sa situation. Là-dessus l'attitude de Noël changea du tout au tout. Si tel était le cas, il acceptait de rester. Il ne pouvait pas faire perdre sa situation à Mme Walker, surtout juste avant les fêtes.

— Pensez à ce que cela voudrait dire pour votre charmante petite fille ! ajouta-t-il.

En fait, Noël avait commencé à se rendre compte que Doris et la petite Susan étaient des victimes de leur temps. Elles représentaient pour le père Noël un défi, une sorte d'épreuve. S'il l'emportait, s'il les amenait à croire en lui, tout espoir n'était pas perdu pour le monde. S'il échouait, le père Noël et tout ce qu'il représente étaient bien morts.

— Vous savez, madame Walker, dit-il, voilà bien une cinquantaine d'années que la question de Noël me tourmente de plus en plus. Nous sommes tous tellement occupés à vouloir l'emporter sur le voisin en allant plus vite que lui, en offrant des articles plus sensationnels et moins chers, que la fête de Noël et moi-même finissons par nous perdre dans la bagarre.

— Oh ! je ne trouve pas ! dit Doris. Noël est toujours Noël.

— Non, dit le bonhomme en secouant la tête. Noël, ce n'est pas seulement un jour de l'année. Noël, c'est un état d'esprit. Et c'est là justement ce qui change. Et c'est pourquoi je suis content d'être ici, parce que je pense que j'y pourrai peut-être quelque chose.

Le bon cœur et la gentillesse du vieillard impressionnaient Doris malgré elle. Il était un peu piqué, mais elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver de la sympathie pour lui.

VI

Le lendemain matin Noël avait repris sa place sous le dais, et tout le monde était heureux. La file des enfants était plus longue que jamais. La réputation du vieillard avait déjà commencé à se répandre : la renommée chantait les louanges du brave vieux monsieur de chez Macy.

Dans l'esprit de Doris, cependant, subsistait un doute qui la tracassait. Après tout, c'était elle qui avait engagé le bonhomme, et bien qu'il parût inoffensif, elle ne savait pas grand-chose à son sujet. Avec cette idée fixe qu'il était le père Noël, il pouvait se révéler plus dangereux qu'il n'en avait l'air. En tout cas, mieux

valait prendre ses précautions. Elle rechercha sa fiche. L'adresse indiquée était : Hospice de Maplewood, Great Neck, Long Island. Par simple curiosité Doris consulta l'annuaire du téléphone. A sa grande surprise elle trouva que l'endroit existait réellement. Encouragée, elle forma le numéro.

Le résultat ne lui fut pas d'un grand secours. Oui, il y avait eu un pensionnaire du nom de M. Noël, mais il était parti. Pour les renseignements sur son état physique et mental, on devait s'adresser au docteur Pierce, médecin traitant de l'hospice, mais lui aussi était absent ce jour-là. Doris laissa un message demandant au docteur Pierce de l'appeler au téléphone et raccrocha plus inquiète que jamais. En dernier ressort, un peu à contrecœur, elle fit venir M. Sawyer, l'expert de chez Macy en matière d'orientation professionnelle et de psychologie : un petit monsieur pompeux qui avait toujours réponse à tout.

Peut-être, commença Doris en hésitant, ce genre de problème n'était-il pas exactement de la compétence d'un orienteur. Mais M. Sawyer la rassura : il était spécialiste de la question. Voyons, il avait étudié tout particulièrement la psychologie des anormaux. Il serait heureux d'examiner le sujet en question et de donner son appréciation à Doris.

On fit donc comparaître Noël devant M. Sawyer, qui se disposa à « l'examiner ». Les tests mentaux n'étaient pas une nouveauté pour le vieillard. En fait, il les connaissait tous par cœur, les ayant passés brillamment une bonne douzaine de fois. Les questions de M. Sawyer étaient exactement pareilles à toutes les autres. Comment s'appelait le premier Président des Etats-Unis ? Combien font trois fois cinq ? Noël répondit avec toute la patience dont il était capable. Mais la suffisance de M. Sawyer le hérissait, et le ton nerveux, rageur, avec lequel l'expert posait ses questions l'irritait de plus en plus. Voyons : dans quel état étaient les yeux de Noël ? ses oreilles ? avait-il bonne mémoire ? Sawyer n'en finissait pas. Tout à coup il leva trois doigts devant le nez de Noël.

— Combien de doigts voyez-vous ? interrogea-t-il.

— Trois, répondit Noël, et je vois aussi que vous vous rongez les ongles, monsieur Sawyer. Vous devez être extrêmement nerveux. Est-ce que vous dormez bien la nuit ?

— Cela ne vous regarde pas, riposta Sawyer. Combien font trois fois cinq ?

— Quinze, dit Noël. Vous m'avez déjà posé cette question-là.

Les mauvaises habitudes comme la vôtre proviennent parfois d'un sentiment d'insécurité. Etes-vous heureux dans votre foyer. monsieur Sawyer ?

C'était plus que Sawyer n'en pouvait supporter. Noël venait apparemment de toucher un point sensible.

— Cela suffit, monsieur Noël, dit froidement l'expert. Vous pouvez vous retirer.

— Merci, dit Noël en se levant. Ne vous en faites pas, monsieur Sawyer. Sortez davantage au grand air. Prenez un peu d'exercice. Détendez-vous.

Quand Doris revint de déjeuner, elle trouva le docteur Pierce qui l'attendait. Elle fut enchantée de le voir. Les manières naturelles et tranquilles du docteur avaient quelque chose de rassurant. Il venait lui parler de M. Noël. Ayant vu la photo de son protégé dans les journaux, il s'était réjoui de savoir que le brave homme avait trouvé un emploi. Doris, cependant, devait être mise au courant de certains détails. Noël avait quelques singularités...

— Nous nous en sommes aperçus, dit Doris.

— Mais c'est absolument inoffensif, assura le docteur Pierce. Des milliers de gens, qui mènent par ailleurs une vie tout à fait normale, sont sujets à des idées fixes de ce genre. Voilà un individu qui se prend pour un prince russe, par exemple. On a fait cent fois la preuve du contraire, mais sans jamais ébranler sa conviction. Et cela ne l'empêche pas d'être un restaurateur fort estimé à Hollywood.

Le docteur connaissait Noël de longue date et avait de l'affection pour lui. Il assura à Doris que toutes ses craintes étaient absolument dénuées de fondement.

— M. Noël est incapable de faire du mal à qui que ce soit, déclara-t-il. Son idée fixe est tournée vers une bonne intention. Il ne cherche qu'à être agréable et à rendre service.

Le seul point qui inquiétât le docteur, c'était le bien-être de son vieil ami. Il voulait être sûr que Noël avait tout ce qu'il lui fallait.

— Il vaudrait mieux, à mon avis, que quelqu'un s'occupât un peu de lui... Après ses heures de travail, je veux dire. Vous comprenez, c'est un vieillard : je n'aime pas à l'imaginer errant tout seul à travers New-York.

Doris, soulagée et reconnaissante, promit au docteur Pierce de faire ce qu'il désirait.

M. Sawyer, l'air grave et imposant, entra dans le bureau de Doris en compagnie de M. Shellhammer. « Idée fixe bien caractérisée », déclara-t-il.

Cela, Doris le savait, mais le médecin de l'hospice de Maplewood venait de la convaincre que le bonhomme était tout à fait gentil et inoffensif.

Sawyer, lui, n'en était pas convaincu du tout. Un seul examen n'était pas suffisant pour s'en assurer.

— Des individus comme celui-là deviennent facilement furieux lorsqu'on s'attaque à leur idée fixe, affirma-t-il.

M. Sawyer les avait étudiées de près. Si on gardait Noël dans la maison, il déclinait toute responsabilité à son égard.

— Je la prends, moi, la responsabilité, dit Doris.

Elle était sûre que le docteur Pierce savait ce qu'il disait. Sawyer se leva pour prendre congé.

— Je vous préviens, madame Walker, que je me lave les mains de toute cette affaire. Si cet homme devient furieux, s'il arrive quelque chose, que tout le blâme retombe sur vous !

Malgré cet avertissement, Doris et Shellhammer furent d'accord : en ce qui concernait Noël, ils étaient au bout de leurs tracas. Il suffisait maintenant de trouver quelqu'un pour avoir l'œil sur lui, le prendre en charge, pour ainsi dire.

— C'est la solution idéale, déclara M. Shellhammer. Et bien entendu, vous êtes exactement la personne qu'il faut pour cela, madame Walker !

— Oh ! non, dit Doris en secouant la tête. Je vis seule avec ma fille : je ne peux pas le prendre chez moi.

— Après tout, dit Shellhammer songeur, mon fils est en pension : nous avons une chambre libre.

— Parfait ! dit Doris.

— Mais il faut que je commence par décider ma femme et cela ne se fera pas tout seul ! Tenez, j'ai une idée. Si vous voulez bien emmener Noël dîner chez vous, je parlerai à ma femme et vous rappellerai au téléphone dans la soirée.

Ils s'arrêtèrent à cette décision.

VII

En dépit du docteur Pierce, Doris n'était pas tout à fait sans appréhension en amenant M. Noël chez elle. Comment se passerait

ce dîner ? Elle décida de téléphoner à Fred pour l'inviter : ce serait une sorte de garantie.

Fred accepta avec empressement, surtout lorsqu'il apprit le nom de l'invité d'honneur. Il fournit même le premier plat : un beau morceau de gibier qu'un ami du bureau venait de lui offrir. Cléo avait une recette à elle pour l'accommoder. Le plat semblait très appétissant, en effet, mais M. Noël ne put en prendre une bouchée. Il s'en excusa mille fois.

— Ce n'est pas que je sois végétarien, expliqua-t-il. J'aime beaucoup le bœuf, ou le porc, ou le mouton. Mais de la viande de chevreuil..., presque du renne... non, que voulez-vous ? je ne pourrais pas !

On s'aperçut bientôt que M. Noël était un fin gourmet, capable de disserter sur toutes sortes de plats fins et sur la manière de les préparer. Apparemment sa large panse était l'honnête résultat de nombreuses années de bonne chère. Le dîner, en fait, se passa beaucoup mieux que Doris ne s'y attendait.

Fred et Doris aidèrent Cléo à faire la vaisselle. M. Noël profita de l'occasion pour bavarder un peu avec Susan. Depuis le début du dîner, observant le petit visage grave et attentif, il souhaitait que cette occasion se produisît. Susan, de son côté, observait le vieillard, qui l'intriguait beaucoup. Elle savait que sa mère avait raison, naturellement : ce monsieur ne pouvait pas être le père Noël, puisque le père Noël n'est qu'un mythe ridicule. Cependant il ne ressemblait à aucune des personnes qu'elle avait connues jusque-là. Sa conversation avec la petite Hollandaise avait fortement impressionné Susan, et quand il avait dit à sa mère qu'il était vraiment le père Noël, elle n'avait pas trouvé cela ridicule du tout. Elle avait beau savoir que ce n'était pas possible, dans le secret de son cœur elle aurait voulu que ce fût vrai.

— Et à quels jeux joues-tu avec tes petits amis ? interrogea M. Noël.

Susan répondit qu'elle ne jouait pas beaucoup avec les autres enfants : leurs jeux étaient trop bêtes.

— Quels jeux, par exemple ? demanda Noël.

— Eh bien ! aujourd'hui ils jouaient au Zoo, dit Susan avec mépris. Chacun des enfants était un animal. Ils m'ont demandé quel animal je voulais être. Je n'avais pas envie d'être un animal, alors je n'ai pas joué.

— Pourquoi n'as-tu pas dit que tu voulais être un lion ou un ours ?

— Parce que je ne suis pas vraiment un lion ; je suis une petite fille, déclara nettement Susan.

— Mais les autres n'étaient pas vraiment des animaux non plus. Ils faisaient seulement semblant.

— C'est pour ça que le jeu est si bête.

— Moi, je ne suis pas du tout de ton avis, dit Noël. C'est très amusant, à condition de savoir y jouer. Bien entendu il faut se servir de son imagination. Tu sais ce que c'est que l'imagination, Susan ?

L'enfant inclina la tête d'un air entendu.

— C'est quand on voit des choses qui ne sont pas vraiment là.

— Pas tout à fait, dit Noël avec un sourire. Non, pour moi, l'imagination, c'est un endroit en soi, quelque chose comme un pays merveilleux. Tu as entendu parler de la Grande-Bretagne et de la France ?

Susan inclina la tête de nouveau.

— Eh bien ! il y a un pays qui s'appelle l'Imagination. Et une fois qu'on y est on peut faire tout ce qu'on veut, ou presque. Ça ne t'amuserait pas de faire des boules de neige en plein été ? Ou de conduire un grand autobus le long de la Cinquième Avenue ? Tu n'aimerais pas avoir un bateau à toi, qui irait tous les jours en Chine et en Australie ?

Le visage de Susan s'éclaira d'un timide petit sourire. Tout cela était peut-être ridicule, mais c'était joliment amusant d'y penser.

— Tu n'aimerais pas être la statue de la Liberté le matin, et t'envoler l'après-midi vers le Sud avec un troupeau d'oies sauvages ?

Susan, presque malgré elle, acquiesça d'un signe de tête enthousiaste.

— Au fond, c'est très simple, tu sais, dit Noël. On n'a besoin que d'un peu d'entraînement. Tu n'as pas envie d'essayer ?

— Si, dit Susan à mi-voix.

— J'en étais sûr, dit M. Noël rayonnant. Voyons, commençons par un exercice facile. Tu ne voudrais pas être un des singes du Zoo ? Ça doit être assez amusant, hein ?

— Je voudrais bien, dit Susan. Seulement je ne sais pas comment on fait pour être un singe, monsieur Noël.

— Mais bien sûr que si, tu le sais ! déclara Noël avec assurance. Tiens, penche-toi un peu en avant : c'est ça ! maintenant replie tes doigts à l'intérieur de ta main.

Et la première leçon commença. Au début Susan se montra

un peu lente et assez gênée, mais au bout de quelques minutes elle commença à saisir l'idée du jeu ; à sa grande joie Noël s'aperçut qu'il avait là une élève très capable et très appliquée.

A la cuisine, Doris se plaignait à voix haute du retard de M. Shellhammer à téléphoner. Elle avait hâte d'être débarrassée de M. Noël : il lui déplaisait de penser qu'il pouvait prendre de l'influence sur Susan, ne fût-ce qu'un soir. Fred, en revanche, était enchanté. Noël, à son avis, était ce que le docteur pouvait prescrire de mieux à une enfant de six ans souffrant d'un excès de sérieux.

— Vous devriez l'inviter souvent à dîner, suggéra le jeune homme.

— Merci bien ! s'exclama Doris. Il est très gentil, mais moins il verra Susan, plus je serai contente.

Fred, haussant les épaules avec regret, s'empara d'un plat d'argent.

— Où met-on ça ? demanda-t-il.

— Dans la salle à manger, sur la seconde planche du buffet, répondit Doris.

Au moment où Fred entra dans la salle à manger, la leçon battait son plein. Avec une rapidité surprenante, Susan, de singe qu'elle était, venait de se transformer en reine des fées. D'un coup de sa baguette magique elle s'apprêtait à rendre invisible M. Noël, son fidèle chevalier. Fred contempla la scène avec une surprise ravie. Quel malheur, pensait-il, que Susan ne voie pas plus souvent M. Noël ! Le bonhomme lui semblait l'antidote parfait contre le scepticisme rigide de Doris. Qui sait si un contact plus prolongé avec Noël ne ferait pas merveille pour la jeune femme elle-même. Une idée magnifique jaillit dans l'esprit de Fred.

— Où habitez-vous, monsieur Noël ? damanda-t-il.

Noël expliqua qu'il demeurait provisoirement chez son ami Jim, le gardien du Zoo. Mais il avait peur de gêner celui-ci et allait se mettre en quête d'un autre domicile. Fred sauta aussitôt sur l'occasion. Il avait un lit dont il ne se servait pas et serait enchanté d'offrir l'hospitalité à M. Noël. Le vieillard accepta sans se faire prier. C'était pour lui un moyen de voir plus souvent Susan et sa mère, et rien ne pouvait lui faire plus de plaisir.

Dans l'entrée, Doris téléphonait à M. Shellhammer. Celui-ci avait rencontré chez sa femme une opposition énergique : néanmoins il était prêt à tenir sa promesse. Il prendrait M. Noël chez lui. Doris posa l'écouteur un instant et revint vers la salle à manger.

— Figurez-vous, dit-elle à Noël en affectant une grande surprise, que M. Shellhammer propose de vous donner l'hospitalité ! Il habite tout près du magasin : ce sera extrêmement commode.

Mais M. Noël s'excusa de ne pouvoir accepter l'invitation. Il venait de s'arranger avec M. Gayley.

— M. Gayley ? dit Doris stupéfaire.

Elle se tourna vers Fred et lui jeta un coup d'œil interrogateur. Il inclina la tête en souriant d'un air candide. Ainsi il lui avait coupé l'herbe sous le pied ! « Je vois », dit Doris d'un air mécontent. Elle retourna au téléphone prévenir M. Shellhammer que M. Noël avait pris d'autres dispositions.

Noël rassembla ses quelques effets et suivit Fred dans son appartement. Avant d'éteindre la lumière, le jeune homme tourna la tête vers son compagnon, confortablement installé dans l'autre lit.

— Je suis bien content de vous avoir ici, monsieur Noël, avoua-t-il ; je vais enfin pouvoir éclaircir une question qui m'a toujours tracassé. Le père Noël couche-t-il avec sa barbe sous les couvertures, ou dessus ?

— Dessus, toujours dessus ! dit Noël. L'air frais la fait pousser !

VIII

Pour Doris, M. Noël n'était encore qu'un vieux monsieur un peu piqué. Mais au bout de quelques jours elle s'aperçut que, piqué ou non, il exerçait une influence grandissante et obtenait des résultats surprenants. M. Macy avait mis à exécution son idée d'étendre la politique nouvelle à tous ses rayons. Du haut en bas du grand magasin, chaque employé recommandait avec entrain à ses clients des firmes et de produits rivaux. M. Macy avait renforcé cette publicité en insérant une série de placards énormes dans tous les journaux new-yorkais. Non seulement la maison y avait déjà gagné une quantité de clients nouveaux, mais l'idée, maintenant, s'étendait aux autres magasins.

Un peu plus bas dans la Trente-Quatrième Rue, par exemple, M. Gimbel, jetant d'un air furieux l'annonce de Macy sur son bureau, s'était tourné vers son personnel assemblé.

— Un de vous ne pouvait donc pas y penser ! fulmina-t-il. Voilà Macy transformé du jour au lendemain en une espèce de génie bienveillant, uniquement occupé du bien public ! Moi, du

coup, qu'est-ce que je deviens ? Un homme d'argent, un sale profiteur ! Mais attention : ce petit jeu-là peut se jouer à deux ! A partir de maintenant, si un client demande un article que nous n'avons pas, envoyez-le chez Macy !

C'est ainsi que l'idée commença à faire son chemin. D'autres magasins s'empressèrent d'imiter les premiers. Les journaux et les magazines consacrèrent des éditoriaux à la campagne de bonne volonté. Les commentateurs de la radio en firent des gags. En une nuit la nouvelle se répandit d'un océan à l'autre. M. Noël, centre et symbole de toute cette réforme, défrayait les conversations du continent.

Malgré elle, Doris en était impressionnée. Elle finit par le reconnaître, un soir qu'elle et Noël rentraient ensemble à la maison.

— Je ne me doutais guère, lui dit-elle, quand je vous ai vu debout près de ce char, que je venais de mettre la main sur un homme qui devait révolutionner le monde des affaires !

— Moi non plus, avoua Noël.

— Je ne regrette pas ce que j'ai fait, dit Doris.

M. Noël eut un sourire satisfait. Ce premier signe d'encouragement qu'il recevait d'elle lui donnait confiance.

Sans doute faisait-il aussi des progrès dans d'autres directions, car le dimanche suivant, sa canne dans une main, la menotte de Susan dans l'autre, il partit faire un tour dans le parc. La promenade aboutit fatalement au Zoo. Noël s'arrêta pour donner à manger aux rennes, ce qui frappa beaucoup Susan. Mais les rennes ne constituaient pas l'unique intérêt de l'expédition. Se promener en compagnie de M. Noël était en soi une aventure passionnante. Il connaissait toutes sortes d'histoires, de mots drôles, de petits poèmes. Susan était sûre que sa mère y eût trouvé à redire, mais c'était vraiment bien amusant !

Tout en marchant, le vieillard entama le sujet du cadeau de Noël. Ce n'était pas naturel qu'une petite fille comme Susan ne désirât rien. Voyons, elle devait bien avoir envie de quelque chose, comme tous les enfants ? Susan hésita longtemps avant de répondre. Elle avait un souhait — un seul — mais il était d'importance. S'il était vraiment le père Noël, il pourrait l'exaucer, songea l'enfant. Elle confia donc au vieillard que la seule chose dont elle eût envie, c'était une maison — une vraie maison, pas un joujou — où elle pourrait demeurer avec sa mère. Ce n'était pas drôle, pour une petite fille de son âge, d'habiter un appartement en plein

New-York. La maison aurait une grande cour, une vraie avec des arbres et une balançoire : Susan pourrait sortir et aller s'amuser chaque fois qu'elle en aurait envie, au lieu d'être obligée d'attendre que Cléo ou une autre grande personne la conduisît à Central Park.

Noël avala sa salive.

— C'est une très grosse commande, tu sais, dit-il, mais je ferai de mon mieux.

— En tout cas, fit Susan avec conviction, si vous êtes vraiment le père Noël, vous pouvez me donner ma maison. Si vous ne pouvez pas, c'est que vous êtes simplement un gentil monsieur avec une barbe blanche, comme le dit maman.

Noël sentit le défi. Susan, la petite rusée, venait de le mettre au pied du mur. Elle fouilla dans son petit sac et lui tendit une page de magazine pliée et noircie, où l'on voyait une charmante petite maison, rêve architectural dans le style du XVIIIe siècle. Susan expliqua le plan à Noël en grand détail.

« Sapristi, voilà une commande difficile ! » pensa le vieillard en fourrant le dessin dans sa poche. Il commençait à se trouver lui-même un peu embarrassé.

— Tu comprends, dit-il à Susan, ce n'est pas possible de réaliser tous les souhaits sans exception. Cela ne veut pas dire que le père Noël n'existe pas, bien sûr ! Mais certains enfants demandent des objets dont ils ne pourraient même pas se servir s'ils les obtenaient. Tiens, par exemple, beaucoup de petits garçons demandent de vraies locomotives. Comment pourraient-ils seulement les faire entrer dans leur maison ? Les filles, elles, demandent des petits frères et des petites sœurs, sans même savoir si leurs parents pourraient s'occuper d'eux. D'ailleurs, continua-t-il, si chacun obtenait immédiatement ce qu'il désire, la vie perdrait la moitié de son intérêt, ne crois-tu pas ? C'est souvent bien plus agréable de continuer à désirer pendant un certain temps : on a beaucoup plus de plaisir lorsque le souhait se réalise. En somme, conclut Noël, il y a bien des raisons pour ne pas exaucer tous les vœux des enfants.

Susan reconnut qu'il était dans le vrai pour certains cas.

— Mais cette maison, dit-elle, il y a longtemps que j'en ai envie, monsieur Noël ; et je suis bien sûre qu'elle me fera beaucoup de plaisir.

Noël ne trouva rien à répondre. Il se rendait compte que l'affaire était désormais entre ses mains.

Ce soir-là, comme Fred et lui se mettaient au lit, M. Noël dressa son plan de campagne. Le souhait de Susan ne pouvait se réaliser que d'une seule façon. Jamais Doris Walker à elle seule, n'arriverait à entretenir une maison comme celle du dessin ; mais M. et Mme Fred Gayley le pourraient peut-être.

Sans en avoir l'air, Noël interrogea Fred sur ses relations avec Doris. Fred ne chercha pas à dissimuler qu'il était amoureux de sa voisine, mais avoua avec la même franchise qu'il n'arrivait à rien. Il raconta à Noël l'histoire du premier mariage de Doris et ses répercussions sur la vie de la jeune femme. Maintenant elle avait organisé son existence en fonction de deux objets : sa fille et sa carrière, à l'exclusion de toute mondanité. Quant à sa vie privée, elle était bien décidée à n'en point avoir.

Noël hocha tristement la tête.

— Doris n'est qu'un exemple entre mille, dit-il. Ces choses-là arrivent à des foules de gens dans le monde.

— Je crains que vous ne disiez vrai, soupira le jeune homme.

— Il faut nous occuper de cela dès maintenant, déclara Noël d'un air résolu.

— Vous avez raison, dit Fred, il le faut. Mais je voudrais bien savoir au juste comment...

M. Noël bouillonnait d'idées. Il conseilla à Fred d'inviter Doris à dîner le lendemain. Fred n'en avait que trop envie, mais jusqu'à présent elle avait toujours refusé. Cette fois, assura Noël, ce serait différent. Il en faisait son affaire. Le lendemain, Noël chanta devant Doris les louanges de son voisin, M. Gayley. La jeune femme se montra d'accord avec lui sur tous les points. En passant, Noël dit également qu'une personne qui travaillait comme Doris devait avoir besoin de se distraire de temps à autre. Là aussi, elle reconnut qu'il avait raison.

A l'heure de la fermeture, Fred apparut au rayon des jouets. Noël, qui descendait de son trône, lui adressa un sourire radieux. Fred venait chercher Doris pour dîner, n'est-ce pas ? Mais le jeune homme hocha la tête. Mme Walker avait beaucoup trop à faire, comme toujours. En fait de dîner, elle avalerait un sandwich et une tasse de café dans son bureau. Fred passait simplement prendre Noël pour rentrer avec lui à la maison.

— Oh ! je vois, dit M. Noël sèchement. Elle a trop à faire pour sortir avec vous, hein ? Peut-être que si j'allais lui parler...

— Inutile, dit Fred. J'ai parlé moi-même jusqu'à m'en donner mal à la gorge.

— Je vois... réfléchit Noël. Il va falloir trouver un moyen...
Il se retira au vestiaire pour changer de vêtements : une lueur bizarre brillait dans ses yeux.

Ce changement de costume semblait bien long à Fred. Finalement celui-ci retourna au vestiaire chercher Noël, mais le vieillard était parti.

— Voilà un bon moment qu'il est descendu par l'ascenseur de service, déclara le portier.

Quelle idée le bonhomme était-il en train de mijoter ? Fred retourna dans le bureau de Doris pour téléphoner à la maison. Mais Cléo n'avait pas vu M. Noël, et dans l'appartement de Fred personne ne répondait au téléphone. Doris appela l'hospice de Maplewood, mais Noël n'y était pas non plus.

La jeune femme était maintenant très inquiète. Noël avait fait pointer sa carte et l'avait mise dans le casier, comme chaque soir, en quittant le magasin. Il y avait de cela près de trois heures.

Etait-il arrivé un accident ? En tout cas, on n'en trouvait aucune trace. Fred et Doris téléphonèrent au poste de police et dans divers hôpitaux. Doris, tremblante, se rappelant la lugubre prédiction de M. Sawyer, s'informa même à l'asile d'aliénés de Bellevue. Noël ne se trouvait nulle part.

La soirée s'avançait : les deux jeunes gens continuaient leur recherches. L'anxiété de Doris augmentait : il ne s'agissait plus uniquement de sa carrière et de M. Macy. Au grand étonnement de Fred, il s'aperçut qu'elle s'était attachée à M. Noël beaucoup plus profondément qu'elle ne s'en rendait compte elle-même.

— Vous me surprenez beaucoup, lui dit-il.

— Pourquoi donc ? demanda Doris.

— Cela ne vous ressemble pas, dit-il. La capable, l'énergique Mme Walker, se mettre dans un état pareil à propos d'un vieil excentrique !

— Fred, dit Doris, M. Noël n'est pas seulement un vieil excentrique. C'est beaucoup plus que... C'est... C'est...

Elle ne trouvait pas ses mots.

— Je vois très bien ce que vous voulez dire, interrompit Fred, s'efforçant de cacher sa joie. Mais tous leurs efforts n'aboutissaient à rien. Nulle part ils ne trouvaient trace de M. Noël.

Enfin, anxieux et tombant de fatigue, Fred et Doris rentrèrent

à la maison. En chemin ils s'arrêtèrent au Zoo de Central Park, mais Jim n'avait pas vu Noël depuis le dimanche précédent, quand il était venu avec la petite fille. Cette nouvelle mit le point final à leur déconvenue. Maintenant il n'y avait plus qu'à attendre. Pour porter le désappointement de Doris à son comble, elle avait perdu une jolie petite broche, un souvenir de famille auquel elle tenait beaucoup : ils avaient tellement circulé dans tout le magasin, puis en taxi et au Zoo, qu'elle était bien sûre de ne jamais la retrouver.

Fred laissa devant la porte de son appartement une Doris prête à fondre en larmes. Il la plaignait de tout son cœur, mais il la connaissait trop bien pour risquer la moindre parole qui pût sembler tendre ou consolante. Cette soirée les avait rapprochés l'un de l'autre comme ils ne l'avaient jamais été auparavant, mais Fred savait que la moindre allusion à ce rapprochement ne servirait qu'à effaroucher Doris et à la faire rentrer dans sa coquille. Il se borna donc à lui dire bonsoir et se disposa à rentrer chez lui

Mais à présent c'était Doris qui semblait le voir s'éloigner à regret. Elle voulait le remercier de tout ce qu'il avait fait pour elle.

— Je... je ne sais pas ce que je serais devenue sans vous, dit-elle.

Fred sourit paisiblement.

— Vous voyez, dit-il, un homme a quand même son utilité de temps à autre. Je suis heureux d'avoir pu vous rendre service.

— Vous m'avez rendu très, très grand service, Fred, dit Doris. Et je vous suis très, très reconnaissante.

Il voyait des larmes monter dans ses yeux. Elle fit un pas vers lui et leva la tête : un instant Fred crut qu'elle allait l'embrasser. Mais une pensée soudaine arrêta net l'élan de Doris et figea son visage dans un sourire.

— Bonne nuit, dit doucement Fred en refermant la porte.

Souriant encore à part lui, il pénétra dans son appartement obscur. Sans l'inquiétude au sujet de Noël, cette soirée, pensait-il, eût été parfaite. La disparition du vieillard continuait à l'intriguer. Au début il était persuadé que le bonhomme avait voulu leur jouer un tour, mais à mesure que les heures passaient l'angoisse l'avait gagné peu à peu. S'il était arrivé malheur à M. Noël, l'univers ne serait plus le même.

Fred tourna le commutateur de sa chambre et retint un grand cri. Là, dans son lit, M. Noël dormait d'un sommeil paisible. Le

jeune homme éteignit aussitôt, mais déjà Noël, s'asseyant vivement, demanda ce qui arrivait.

— Ce qui arrive, dit Fred, c'est que nous avons failli devenir fous ! Vous n'allez pas me dire que vous êtes resté ici toute la soirée ?

Noël inclina la tête et poussa un gloussement.

— Alors pourquoi n'avez-vous pas répondu au téléphone ? demanda Fred. Nous nous demandions ce qui vous était arrivé. Doris et moi nous avons couru toute la ville.

— Doris et vous, hein ? fit le vieillard en clignant de l'œil. Eh bien ! est-ce que ce n'était pas agréable ? Est-ce que ça ne vous a pas rapprochés tous les deux ?

Ma foi... Fred dut reconnaître que si. Noël eut un sourire de satisfaction.

— C'est exactement ce que j'espérais. Il faudra que je recommence.

— Non, non, je vous en prie ! supplia Fred. Il doit y avoir d'autres moyens. Vous devriez avoir honte, continua-t-il en s'efforçant de paraître fâché. Pensez à tout le souci que vous avez donné à Doris ! Il faut que j'aille lui dire quel démon vous êtes, sans quoi la pauvre petite ne fermera pas l'œil de la nuit.

— C'est cela, allez-y vite, dit Noël rayonnant.

Doris vint ouvrir, en robe de chambre légère et vaporeuse, les cheveux épars sur son dos. Jamais encore Fred ne l'avait trouvée aussi charmante et aussi féminine. On eût dit une personne différente, la réplique contrastée, gracieuse et séduisante, de la sévère Mme Walker en costume tailleur qu'il avait quittée un moment plus tôt. Les nouvelles qu'il apportait furent un tel soulagement pour Doris qu'elle en oublia le négligé de sa tenue et fit entrer le jeune homme dans le vestibule. Mais elle ne comprenait pas. Pourquoi M. Noël avait-il fait cela ? Où était-il allé ? Fred essaya gauchement de lui expliquer l'affaire.

— Je crois que le brave homme essaie de jouer les Cupidon en même temps que les pères Noël, dit-il. Il nous trouve gentils tous les deux et voudrait nous voir plus souvent ensemble.

— Oh ! fit Doris. Mais l'idée semblait lui être moins désagréable que ne le craignait Fred.

— C'est pour cela qu'il a disparu. Et je parierais bien qu'en ce moment même le vieux malin nous épie par la fenêtre, conclut le jeune homme.

— En ce cas, dit Doris, je vais vous offrir une tasse de café.

Quand nous serons dans la salle à manger, M. Noël pourra nous voir de sa chambre !

Fred accepta sans se faire prier. La demi-heure qui suivit fut la plus heureuse de sa vie : Doris était assise à côté de lui sur le divan et il avait un bras passé autour de sa taille. Chaque fois qu'elle faisait mine de s'écarter, Fred prétendait avoir aperçu M. Noël derrière le rideau ; naturellement ce n'était vrai qu'une fois sur deux, et encore ! Finalement il devint impossible d'utiliser le vieillard comme prétexte : il était trop évident que M. Noël devait dormir depuis longtemps.

Comme Fred se levait pour prendre congé, un cri terrible retentit dans la chambre de Susan : c'était la petite qui avait un cauchemar. Fred se précipita dans la chambre et prit l'enfant dans ses bras : Doris le suivit et resta sur le seuil. Comme Fred l'apaisait doucement, Susan s'éveilla peu à peu de son rêve : à la vue du jeune homme un sourire radieux illumina son visage humide de larmes.

— Oh ! c'est toi, oncle Fred, dit-elle, complètement rassurée. Elle avait eu un rêve affreux, mais tout allait bien, maintenant qu'oncle Fred était là. Doris fut profondément émue par cette petite scène et singulièrement touchée de la tendresse de sa fille pour « oncle Fred ».

En disant bonsoir à Doris, Fred la prit tendrement dans ses bras et l'embrassa. Cette fois ni l'un ni l'autre ne fit mention de M. Noël, ni de la comédie qu'ils étaient censés jouer au bénéfice du vieillard.

IX

Le lendemain après-midi, Fred franchit hardiment le seuil imposant de Tiffany and C°, joailliers de la Cinquième Avenue. Un employé âgé, extrêmement digne, condescendit à le servir. Fred annonça qu'il désirait acheter une broche, mais une broche d'un modèle particulier. L'employé lui montra plusieurs broches d'un goût parfait, mais aucune d'entre elles ne semblait repondre au désir du jeune homme. A la fin l'employé crut comprendre ce que souhaitait son client. Malheureusement il n'avait pour l'instant rien qui s'en rapprochât.

— Allez donc voir chez Cartier, suggéra-t-il. C'est à deux pas d'ici. Ils ont de très jolis modèles.

Fred regarda l'employé avec étonnement.

— C'est de chez Cartier qu'on m'a envoyé ici, dit-il.

— C'est vrai, dit l'employé, Cartier nous envoie beaucoup de clients depuis quelque temps.

Fred sortit du magasin toujours stupéfait. Il avait vu les placards et lu les actualités qui claironnaient la « vague de bonne volonté » lancée par Noël. Mais pour la première fois il se rendait vraiment compte de l'extension prise par cette vague. Si Tiffany envoyait des clients à Cartier, on pouvait s'attendre à tout !

Fred finit par trouver une broche qui lui plaisait et arriva chez Macy d'excellente humeur. A sa grande surprise, tout le monde, dans le magasin, semblait aussi heureux que lui. Le portier, un géant éternellement harassé, le salua d'un air rayonnant ; les garçons d'ascenseur arboraient des sourires aussi larges que le sien ; même les acheteurs qui obstruaient les galeries montraient une bonne grâce inaccoutumée à s'enfoncer les côtes et à se marcher sur les pieds. Chaque nouvelle preuve du pouvoir magique de Noël accroissait l'étonnement du jeune homme.

Mme Walker n'était pas dans son bureau, ni M. Noël sous son dais. Mais dans un coin du rayon des jouets se pressait une foule immense. Dans cette foule Fred découvrit Doris, observant ce qui se passait avec une stupéfaction muette, presque religieuse. Dans un décor spécial, devant un arbre de Noël, M. Macy et M. Gimbel échangeaient une poignée de main ! Le visage radieux de Noël apparaissait derrière eux, tandis que des photographes enregistraient cette scène inouïe.

— Cette fois, dit Doris, c'est le miracle des miracles : jamais je n'aurais cru vivre pour le voir !

— Et tout cela à cause de M. Noël ! dit Fred.

Doris inclina la tête en silence et sourit à Fred. Des éclairs de magnésium jaillirent : Macy et Gimbel affrontaient l'artillerie des photographes, échangeant un sourire cordial et se secouant mutuellement le bras avec énergie.

— Maintenant il faut aller en prendre une dans mon magasin à moi, dit M. Gimbel.

M. Macy accepta avec empressement. Doris se tourna vers Fred.

— Pincez-moi, Fred, dit-elle. Je ne peux pas arriver à y croire !

Les yeux écarquillés, elle contemplait la suite des cérémonies. A présent M. Macy présentait officiellement à Noël un chèque, une

gratification de la société « en remerciement du splendide esprit nouveau que vous avez apporté non seulement chez Macy, mais dans la ville entière ! » M. Noël accepta le chèque avec joie. M. Macy, par plaisanterie, lui demanda ce qu'il comptait faire de tout cet argent.

Noël savait exactement ce qu'il voulait en faire.

— Ce chèque me servira, dit-il, à procurer un Noël particulièrement heureux à quelqu'un qui a été très bon pour moi. C'est un médecin ; je vais lui offrir un appareil à rayons X.

— Mais, répliqua Macy, cela va vous coûter très cher !

— Laissez-moi m'en charger, intervint M. Gimbel avec empressement. Nous vous le ferons avoir en gros.

— Oui, nous vous l'aurons au prix coûtant, ajouta M. Macy.

Fred se tourna vers Doris et sortit de sa poche un petit paquet.

— J'ai quelque chose à offrir, moi aussi, dit-il en le lui tendant. Mais je me dispense de cérémonies officielles.

Doris fut touchée de l'intention et enchantée de la broche. Elle permit même à Fred d'épingler lui-même le bijou. Puis, pour retourner dans son bureau, elle passa un bras sous celui du jeune homme. Devant tout le rayon des jouets, elle marchait bras dessus bras dessous avec lui !

Pour Fred, le miracle dépassait celui de Gimbel et Macy.

— Il me semble que vous êtes contaminée par l'esprit de Noël, vous aussi ! dit-il.

Doris leva les yeux vers lui et sourit.

— J'en ai peur, répondit-elle.

X

Ce soir-là, quand l'heureux trio regagna l'appartement de Doris, il y trouva Susan en train de jouer avec trois ou quatre petits voisins. Doris s'en étonna : jusqu'à présent Susan avait toujours été plus ou moins sauvage. Elle disait que les jeux des autres enfants étaient bêtes et préférait s'amuser seule dans sa chambre. Pourtant elle était là, ce soir, plongée jusqu'au cou dans un jeu d'imagination et paraissait y prendre plaisir.

Naturellement elle n'avait pas la même expérience que les autres gamins dans l'art de se transformer en sorcière, mais elle faisait de son mieux, et on voyait que sous la direction de Noël

son imagination se développait rapidement. Doris ne pouvait que se réjouir de voir la petite gambader à travers la chambre en essayant de faire peur aux autres sorciers. Peut-être les psychologues eussent-ils jugé qu'il ne convient pas à une enfant de six ans de vouloir passer pour une sorcière (d'autant plus que celles-ci n'existent pas). Mais pour le moment Doris ne pensait qu'à une chose : jamais elle n'avait vu Susan s'amuser d'aussi bon cœur.

A dîner, Doris semblait transfigurée. Elle était calme, détendue, gaie, féminine, absolument l'opposé de la sévère Mme Walker des semaines précédentes. Noël nageait en plein ciel. Après le dîner, tout en lisant d'un air rayonnant une histoire à Susan, il promit à la petite fille que son souhait serait exaucé le jour de Noël.

Doris, avec regret, prévint Fred qu'elle était obligée de sortir ce soir-là. M. Sawyer, l'expert en orientation professionnelle, faisait une conférence devant un cercle d'études composé de chefs du personnel de divers magasins. Doris était présidente de ce cercle : c'était elle qui avait organisé cette conférence et devait présenter le conférencier. Elle était donc obligée d'y aller, bien qu'elle n'en eût aucune envie. La conférence était organisée depuis longtemps déjà. Etant donné le sujet, Doris avait jugé préférable de n'en pas parler devant Noël.

Après son départ, Fred et Noël mirent Suzan au lit. Tandis que Fred allait chez lui chercher sa pipe et son tabac, le regard de Noël tomba par hasard sur une carte ronéotypée qui traînait sur le bureau de Doris. Il s'en empara et lut :

CERCLE D'ÉTUDES DU PERSONNEL
Doris Walker, présidente.
Réunion le mercredi 10 décembre
à 8 heures et demie précises,
salle des Comités Municipaux, Greenwich Village.
Conférencier : M. ALBERT SAWYER.
Sujet : FINISSONS-EN AVEC LE MYTHE DU PÈRE NOEL.
Une libre discussion suivra la conférence.

A cette lecture, M. Noël sentit son corps entier se hérisser. Il saisit son chapeau et sa canne et se glissa dehors.

VALENTINE DAVIES.

(Trad. de Suzanne Pairault.)

(La dernière partie au prochain numéro.)

L'AVENTURIER DES ILES

III (1)

DES MARQUISES A TAHITI

D'où venaient les « sauveteurs » de Melville ? Dans *Typee*, l'écrivain attribuera son salut à l'Apollon marquisan, baragouineur d'anglais : ayant vu le captif, il aurait alerté les gens de Taiohae. Soit. Mais Richard Tobias Greene en a fait autant. Quand les deux anciens marins de l'« Acushnet » se retrouveront aux Etats-Unis — après la publication du livre — toute l'histoire finira par s'éclaircir. Ce n'est point par mer, comme Melville le croyait, que Toby a quitté la baie du Contrôleur. Il est rentré à Taioahe à pied, à travers le territoire des Hapaas, sous la conduite d'un certain Jimmy, résident blanc de l'île, homme à tout faire, et en l'espèce désireux seulement de tirer quelques dollars de Greene et de Melville eux-mêmes. Devant l'opposition des Taipis, Jimmy n'avait pas osé pousser jusqu'au centre de la vallée. Quant à Toby, embauché par un nouveau capitaine, il ne pourra le convaincre de remuer le petit doigt pour Melville ; son bateau a levé l'ancre, il vogue vers la Nouvelle-Zélande alors qu'Herman se morfond encore à Taipi-vai.

Non, les secours venaient d'ailleurs. Ils venaient d'un capitaine Vinton, commandant le « Lucy Ann », arrivé à Taiohae avec un équipage incomplet. Vinton a besoin d'hommes. On lui signale qu'un déserteur de l'« Acushnet » est resté chez les Taipis. Il reprend à son compte l'opération abandonnée par Jimmy et par Toby : d'où envoi d'une chaloupe à la baie du Contrôleur. C'est cette chaloupe qui a recueilli Melville. Deux heures après,

(1) Voir *La Revue* des 1er et 15 novembre.

voici notre rescapé découvrant le « Lucy Ann », en panne, sa grand-voile masquée, à une lieue de la côte.

« A notre approche, écrira-t-il dans *Omoo* (1), il apparut que c'était un petit bâtiment d'aspect minable, la coque et les espars d'un noir sale, les agrès lâches et presque blancs à force d'avoir déteint ... toute chose dénotant une piteuse situation à bord. Les quatre canots qui pendaient le long de la coque en faisaient manifestement un baleinier. Négligemment accoudé aux bastingages, s'alignaient les marins, des gaillards d'allure sauvage, à l'œil bleu passé ; certains d'entre eux avaient les joues bronzées et ce teint brouillé que la maladie substitue bien vite au hâle d'un brun chaud qui est celui des marins sous les tropiques.

« Sur le gaillard d'arrière se tenait un homme que je pris pour le second. Il était coiffé d'un panama à larges bords, et tandis que nous avancions, il braquait sa lunette d'approche dans notre direction.

« Lorsque nous nous rangeâmes le long du bateau, une sourde clameur courut d'un bout à l'autre du pont, et tous les hommes nous regardèrent avec des yeux interrogateurs. Comment ne l'eussent-ils pas fait ? Sans parler de l'équipage du canot... ma propre tenue ne pouvait manquer... d'éveiller la curiosité. Une tunique d'étoffe indigène avait été jetée sur mes épaules ; mes cheveux et ma barbe n'étaient pas taillés, pour ne rien dire d'autres traces de mes aventures récentes. Aussitôt que j'eus gagné le pont, on me pressa de questions dont je dus laisser la moitié sans réponse... »

A la vérité, Melville est encore ahuri. On le mène chez le capitaine, « un tout jeune homme pâle et mince » dont l'aspect l'étonne. Il raconte tant bien que mal ce qui lui est arrivé. « Voulez-vous embarquer ? » lui demande-t-on. Oui, bien sûr. Mais se souvenant tout à coup de l'« Acushnet », il ajoute : « Pour la présente croisière, du moins. Si je le désire, vous me rendrez ma liberté à la première escale venue. » Le capitaine y consent et, sitôt que Melville a signé le rôle d'équipage, le second s'empare de lui. On panse sa jambe, on la bande. On lui retire son vêtement de tappa, on lui adjuge une blouse bleue, on lui passe la tondeuse dans les cheveux et dans la barbe.

(1) *Omoo* est le nom du second livre que Melville publia ; et c'est aussi la suite autobiographique de *Typee*, sous réserve de quelques « améliorations » romanesques, faciles à déceler.

« Sain et sauf à bord d'un navire, reprend-il, je me sentais néanmoins accablé par une mélancolie dont je ne pouvais me défaire. C'était à la pensée que je ne verrais plus jamais ceux qui, malgré leur désir de me garder prisonnier, m'avaient cependant, dans l'ensemble, traité avec bonté. Je les quittais pour toujours.

« Mon évasion avait été si imprévue et si soudaine ; j'avais été si bouleversé par tous ces événements, si grand était le contraste entre la luxuriante nonchalance de la vallée et l'agitation bruyante d'un navire en mer que, par instants, mes récentes aventures prenaient toute l'étrangeté d'un rêve. Et j'avais peine à croire que ce soleil qui se couchait sur l'étendue des eaux s'était levé ce matin même au-dessus des montagnes et de moi, tandis que je reposais sur ma natte, à Typee. »

Bien que Melville n'ait jamais écrit le nom du « Lucy Ann » (dans *Omoo* il le baptisera « *Julia* ») l'identité de ce bateau n'est pas plus douteuse que celle de l'« Acushnet », Divers recoupements ont permis de la fixer. Le « Lucy Ann » était un trois-mâts jaugeant un peu plus de deux cents tonnes ; un « brave petit » navire, d'excellent modèle, qui eût fort bien navigué s'il n'avait été si vieux.

Lorsque cet aimable rafiot a quitté la baie de Sydney sous pavillon britannique, six mois auparavant, son équipage comptait trente-deux hommes, tout compris. Douze ont déserté. De l'état-major, il ne reste que le capitaine, le second et un harponneur néo-zélandais, faisant fonction de timonier. Le capitaine est un terrien timide, incompétent et de faible santé ; le second, un ivrogne aux cheveux grisonnants, qui règne tant bien que mal sur une petite cohorte de mauvais garçons, de malades ou de tire-au-flanc. Seul le médecin du bord attire aussitôt la sympathie de Melville. « Il avait un extérieur remarquable : une stature de plus de six pieds — une tour faite d'os — un teint absolument incolore, des cheveux blonds et des yeux gris, pétillants de gaîté, mais qui dénotaient une absence complète de scrupules... » Tout le monde l'appelle « le Docteur Long » ou « Doctor Long Ghost » : « Long fantôme ». Nous ne le connaîtrons jamais que sous ce surnom, bien qu'il ait joué dans la vie de Melville, d'août 1842 à la mi-janvier 1843, un rôle aussi réel que Richard Greene naguère, sur l'« Acushnet », puis aux Marquises.

Comme son jeune ami, ce phénomène de la nature appartient à l'espèce des anciens gentlemen devenus vagabonds. Après s'être

ruiné, il est parti d'Amérique pour l'Australie comme assistant-chirurgien sur un bateau d'émigrants. Un beau jour, à bord du « Lucy Ann », il a étendu d'un coup de poing le capitaine sur le plancher. Mis aux arrêts, évadé, repris, que pouvait-il faire ? La grève sur le tas. Il a donné sa démission de médecin du « Lucy Ann » par écrit, et transporté sa malle dans le poste d'équipage où il vit. Les matelots, bien entendu, adorent le docteur Long. De son corps efflanqué, il tire des chants mélodieux qui sont un perpétuel sujet d'étonnement. Il sait des poèmes par cœur, il cite Virgile et Samuel Butler, l'auteur d'*Hudibras*. Il n'est jamais à court d'anecdotes ni de facéties. Pour Melville, ce compagnon nouveau est « un véritable présent des Dieux. »

Drôle de pension, en vérité, que le « Lucy Ann »... Le capitaine n'a qu'une idée, semble-t-il . récupérer autant d'hommes que possible et ne pas laisser filer ceux qu'il tient. Pendant la nuit qui suit la prise en charge de Melville, le baleinier louvoie au large de Nuku Hiva. Le matin, l'on débarque à Taiohae les indigènes qui faisaient partie de l'expédition chez les Taipis. On met à la voile par une bonne brise, vers le sud-est de l'archipel. Moins de quarante-huit heures après, « l'île bleue de Sainte Christine (Tahuata), pareille à un mirage », surgit au loin. Plusieurs marins du « Lucy Ann » y ont déserté, à un précédent passage. Le premier soin du capitaine est d'aller demander l'aide de la corvette française que Dupetit-Thouars a laissée en baie de Vaitahu.

Il revient accompagné de deux officiers au visage encadré de favoris et de trois ou quatre chefs locaux. « L'un d'eux avait les jambes passées dans les manches d'un veston écarlate ; un autre portait une paire d'éperons aux talons et le troisième était coiffé d'un chapeau à cornes agrémenté d'une plume... L'objet de leur visite était de placer notre navire sous un tabou rigoureux, afin de mettre obstacle aux désordres et aux désertions qui se produiraient immanquablement si les indigènes — hommes et femmes — étaient autorisés à venir librement jusqu'à nous. »

On accroche donc au bout-hors du clinfoc un morceau de *tappa* blanc dont la vue met en fuite les sirènes du lieu. Le second s'installe sur le pont, résolu à y veiller toute la nuit, une bouteille d'eau-de-vie à la main. Il s'endort. A l'aube, l'on constate que deux chaloupes manquent. Elles se retrouveront échouées sur la plage. Une chasse à l'homme s'organise à laquelle participent les indigènes alléchés par la promesse d'un mousquet et de quelques

sachets de poudre. Le soir, on ramène, en même temps que les déserteurs de la nuit précédente, cinq de ceux qu'on était venu chercher. « Les fugitifs, écrit Melville, furent aussitôt amenés à bord, et quoiqu'ils eussent l'air assez morose, ils se montrèrent bientôt de bonne composition et traitèrent toute l'affaire comme une aventure folâtre. »

Après cet exploit, la chasse à la baleine va-t-elle reprendre ? Non, pas encore. Les Français croient que d'autres déserteurs se trouvent dans la grande île voisine : la Dominique (Hiva Oa). Le « Lucy Ann » y arrive au cours de l'après-midi suivante. En baie d'Atuana, l'on stoppe. Le second choisit quatre hommes qu'il considère « comme appartenant à une espèce de fripouilles moins invétérées » que le reste de l'équipage. Il arme une chaloupe, il y descend avec le capitaine. Ils gagnent le fond d'une anse, ils y débarquent, le pistolet à la main ; ils s'enfoncent dans les bois. Le docteur Long suit toute la scène dans sa longue-vue. Quelques instants plus tard, retraite, bagarre avec des indigènes et retour précipité. Le « Lucy Ann » regagne le large.

Le lendemain, au lever du jour, l'on s'engage dans le chenal qui sépare la Dominique de Sainte-Christine. Sur la face nord de l'île, le « Lucy Ann » pénètre dans le mouillage d'Hanaui. Une barque se détache de la côte, montée par huit ou dix indigènes aux bandeaux piqués de plumes rouges, et par un « renégat » anglais, un certain Lem Hardy, ancien marin qui depuis dix ans vit à Hiva Oa en véritable roi barbare. Des tatouages bleus coupent son visage d'une oreille à l'autre. Melville lui parle, Melville lui fait conter son histoire. Point d'autre Blanc dans l'île. Le « Lucy Ann » embarque un indigène et repart. Cette fois, c'en est fini des Marquises. « Les alizés soufflaient sur la voilure... et le navire voguait tout droit vers l'immense solitude du Pacifique Occidental. »

Théoriquement, le « Lucy Ann » est un chasseur de cachalots. En fait, depuis son départ d'Australie, six mois auparavant, il n'a attrapé que deux baleines. A qui la faute ? Au capitaine, ce bon à rien, affirme le second. Mais le capitaine est souffrant ; à partir de la Dominique, il s'enferme dans sa cabine. C'est le second qui a pris le commandement effectif de la croisière. « Comme le vent poussait le navire sur une mer étale, il n'y avait autre chose à faire qu'à le diriger, et à relever les gabiers postés au sommet des mâts... Nous continuâmes de voguer sans relâche vers l'ouest

avec, au-dessus de nos têtes, le même ciel bleu pâle... Nous ne rencontrions pas de navires et ne nous y attendions pas. Aucun signe de vie, sinon les marsouins et autres animaux de mer qui s'ébattaient dans les flots comme des chiots le font à terre. Mais par moments, le grand albatros gris particulier à ces mers passait au-dessus de nous en battant de ses ailes immenses, et puis s'éloignait comme si notre navire eût été chargé de pestiférés. »

De pestiférés, non. De tire-au-flanc, oui. Les hommes ne semblent plus avoir qu'une idée : fausser compagnie au « Lucy Ann » à la première occasion. Voilà où ils en sont, un mois après le départ d'Hiva Oa. Un voilier moyen aurait pu faire le trajet des Marquises à Tahiti en une dizaine de jours. D'après *Omoo*, la traversée en aurait duré « plus de quarante ». Pourquoi pas ? Il s'agit d'un baleinier après tout, et qui devait s'attarder dans les zones de pêche. Mais un jour, le capitaine étant de plus en plus malade (on le dit moribond) le second décide de rallier Tahiti. Un peu de mauvais temps retarde la marche du bateau. Enfin les trois pics de Tahiti apparaissent, à plus de cinquante milles, « se détachant sur le ciel comme autant d'obélisques ». Melville approche de la « Nouvelle Cythère. » Il commence à distinguer les montagnes, les berceaux de verdure luxuriante. Papeete se découvre lentement : plusieurs navires français sont mouillés dans le port. Et parmi eux, la « Reine-Blanche », qui elle aussi vient d'arriver des Marquises. « A peine l'avions-nous reconnue, que le grondement de ses canons retentit par dessus l'eau. Elle tirait une salve — nous le sûmes par la suite — pour célébrer la conclusion d'un traité, où plutôt de la cession de Tahiti aux Français, décidée le matin même. »

A défaut du « traité », qui ne fut ratifié qu'en mars 1843, ces coups de canon sont du 9 septembre 1842. Si l'on devait suivre dans le détail la version donnée par *Omoo*, ce serait donc ce jour là que le « Lucy Ann » arriva devant Papeete. Mais tout porte à croire que Melville n'a pas entendu les salves dont il parle, ou que s'il a vu la « Reine-Blanche » tirer, c'est plus tard, dans le courant du même mois. L'arrivée du « Lucy Ann » dans les eaux de Tahiti doit être vraisemblablement reportée au 18 septembre. C'est le 23 en effet — nous le savons de façon certaine — que Melville quittera son bateau. Et rien ne permet de penser que les incidents qui se placent entre la fin de la traversée et ce départ aient pu durer plus de quatre ou cinq jours.

La cause de ces incidents ? Elle est très claire. Le second du « Lucy Ann » prétend débarquer le capitaine à Papeete, sans entrer dans le port, et reprendre la mer aussitôt pour chasser la baleine, quitte à revenir chercher son commandant nominal, dans quelques mois, si celui-ci est guéri. Les marins, eux, soutiennent qu'il n'a aucun droit de prolonger la croisière de son propre chef : si le capitaine meurt, c'est le consul anglais qui doit décider du sort du bateau. En attendant, ils se disent malades. Qu'on leur donne un long congé à terre, qu'on répare le « Lucy Ann » : il en a besoin. Voilà ce qu'ils veulent. Et rien d'autre.

A peine le capitaine, accompagné du second, a-t-il quitté le bord, les hommes furieux se réunissent. Ils menacent de s'emparer du bateau, pour l'acheminer de force dans le port. Le docteur Long et Melville conseillent la prudence. Melville, citoyen américain, se rappelle qu'il navigue sous pavillon britannique. « Les marins, songe-t-il, obtiennent rarement justice. » Après le retour du second, le tumulte reprend. Le matin suivant, un canot arrive, amenant à bord du « Lucy Ann » le consul Wilson et un autre Anglais, un docteur, Johnson, médecin résidant à Papeete.

Wilson remplace à Tahiti le célèbre Pritchard, parti pour l'Angleterre. C'est le fils d'un vieux missionnaire de l'île, qui y vit encore. Il passe pour dissolu ; il est impopulaire. Ce petit homme maigre et vaniteux doit être en outre de très mauvaise humeur depuis quinze jours : les Français, avec leurs navires de guerre, viennent de lui souffler la première place à Papeete. Il prend le second à son côté. Il ordonne à l'équipage de se ranger sur le pont, il annonce aux prétendus malades que le docteur Johnson va les examiner. Melville « essaie de prendre un air aussi agonisant que possible ». En vain. Comme son ami Long Fantôme, il sera placé au nombre des simulateurs. « Pour des raisons que vous connaissez, conclut Wilson, ce navire a été remis entre mes mains. Jusqu'à la guérison du capitaine, le second prendra le commandement. Les vrais malades seront débarqués. Je pourvoierai aux remplacements. Votre croisière va reprendre. Dans trois mois, vous referez escale ici pour y reprendre votre capitaine. »

Tel est le verdict du consul. Et rien, dans le récit de Melville lui-même, ne permet de le critiquer. Mais les gaillards du « Lucy Ann » ne l'entendent pas de cette oreille. L'alcool aidant, l'effervescence croît. Le second, plus ivre encore que ses hommes,

se résout au milieu de la nuit suivante à entrer dans le port. Quatre ou cinq marins seulement consentent à manœuvrer sous ses ordres. Le matin, par miracle, et avant que le pilote de Papeete ait eu le temps de se hisser à bord, le « Lucy Ann » franchit la passe. Wilson reparaît, exaspéré. Cette fois, il traite les hommes en mutins. Et à qui demande-t-il aide ? A la marine de guerre française, puisque c'est elle qui assure « l'ordre » à Papeete.

Long Fantôme a beau protester : il est médecin, et depuis longtemps démissionnaire. Melville ne s'est engagé que pour une seule croisière : il a droit au licenciement. Wilson leur ferme la bouche. « Qu'on embarque tout ce monde. » Un canot de la « Reine Blanche », monté par des marins en armes, accoste le « Lucy Ann ». On y descend nos deux amis avec huit autres réfractaires. Les « malades » sont d'excellente humeur. Melville se tait. « Quelques instants plus tard, nous étions rangés sur la passerelle de la frégate, tandis que le premier lieutenant — un officier âgé, jaune comme un coing, affublé d'une redingote mal coupée à galons d'or ternis — s'avançait vers nous et nous regardait en faisant la moue. »

La « Reine Blanche »... Du diable si Melville, quand il l'aperçut pour la première fois, dix semaines auparavant, aux Marquises, se doutait qu'un jour il y serait invité et reçu de cette façon. Une belle frégate, pourtant, que celle de l'amiral Dupetit-Thouars... Soixante canons, des cuivres, des brimborions, des fanfreluches partout ; et une galerie de poupe soutenue par deux cariatides. « A contempler les riches tapisseries et les miroirs et l'acajou qui s'y étalent partout à profusion, l'on s'attend presque à voir un groupe de dames sortir sur le balcon pour y prendre le frais. » Hélas, ce ne sont que les gardes-chiourme...

« Précédés par un personnage pompeux (que nous prîmes pour un des caporaux du navire, à en juger par son rotin et le galon d'or qui ornait sa manche), nous fûmes conduits sous bonne escorte par l'escalier jusqu'au pont des parages. Là, on nous passa poliment les menottes, chacun à notre tour ; l'homme au rotin faisait preuve de la plus grande sollicitude à notre égard en nous donnant une bonne paire de fers qu'il tirait d'un baquet rempli d'accessoires de ce genre, assortis au pied de chacun. Pris par surprise — n'était-ce pas là une réception incivile — quelques marins hésitèrent ; mais ils surmontèrent finalement toute timidité. Et nos pieds furent introduits dans des anneaux de fer, se succé-

dant le long d'une grande barre adaptée au pont. Après cela, nous nous considérâmes comme installés en permanence dans nos nouveaux quartiers. »

Le journal de bord de la « Reine-Blanche » — pièce d'archives — a conservé trace de ce transfert, à la date du 23 septembre 1842. « A une heure de l'après-midi, mentionne-t-il, expédié le canot major, armé en guerre, avec un officier à bord du baleinier « Lucy-Ann », mouillé sur rade le matin, à l'effet d'y rétablir l'ordre dérangé par plusieurs matelots. Le canot revient à bord avec dix de ces hommes. » Combien de temps y sont-ils restés ? « Cinq jours et cinq nuits, si mes souvenirs sont bons », écrira Melville. Ses souvenirs ne sont pas « bons » lorsqu'il s'agit de chronologie. Car la « Reine-Blanche » est repartie de Tahiti, sans lui, dès le 26 septembre : au bout de trois jours. Elle est partie pour Valparaiso après avoir rendu ses prisonniers, le matin même sinon la veille, au consul d'Angleterre.

Celui-ci les attendait au débarqué. Il les remet à une garde d'indigènes. On les mène à une maison proche. Le consul et deux de ses amis s'érigent en tribunal. Ils appellent les mutins un à un. « Persistez-vous dans votre attitude ? » — « Oui, certes » répond Melville. Sa résolution de ne pas retourner sur le « Lucy-Ann » demeure inchangée. Voilà tout le cortège reparti à travers Papeete. L'on s'engage sur une large route ombragée, le long de la mer. « Le spectacle qui se déroulait autour de nous était charmant. Le jour — une journée tropicale — tirait à sa fin. Pour nous, rescapés des ponts exigus de la frégate, l'air était plein de parfums ; on entendait couler des rivières ; des branches vertes se balançaient ; et loin, à l'intérieur des terres, tout rosés par le crépuscule, se dressaient, solennels, les pics escarpés de l'île. » Oh ! délicieuse Tahiti... Au bout d'un ou deux kilomètres, l'on s'arrête à l'orée d'un vallon. La plage est d'un côté, un torrent s'y perd. De l'autre, au sommet d'une colline, se dresse « une vaste maison indigène, de forme ovale ». C'est la « Calabouza Beretane » : la Prison Britannique, ou ce qui en tient lieu. Melville et ses compagnons y seront détenus.

L'AVENTURIER DES ILES

Les débuts à la « Calabouza » ont été plutôt durs. On n'y porte plus de fers, mais les chevilles y sont prises dans des lunettes

de bois, entre deux planches. En guise de matelas, quelques feuilles sèches ; comme oreiller, un autre morceau de bois. La nourriture se compose de « taro » cuit — sorte de navet — et de biscuits détrempés, servis dans un baquet. On a faim. La maison est ouverte, l'herbe y pousse, des indigènes y pénètrent à toute heure pour contempler ces Blancs attachés par les pattes, comme s'il s'agissait de bêtes au Jardin d'Acclimatation.

Le geôlier-chef, par bonheur, n'a rien de malveillant. C'est un vieux goinfre indigène, obèse, parlant quelques mots d'anglais et que ses pensionnaires surnomment « le capitaine Bob ». Bientôt il les lâche dans un verger voisin : l'on cueille des oranges, l'on s'en empiffre. Les détenus s'éloignent de plus en plus ; bien que la population soit elle-même démunie, le ravitaillement s'améliore. Parfois l'on se procure un morceau de cochon. Lorsque le docteur Johnson rend visite à ses « malades » leur état empire subitement.

Au bout de deux semaines, le consul Wilson fait comparaître de nouveau les « mutins » devant lui, à Papeete. Le capitaine est là, il paraît aller un peu mieux. L'objet de cette réunion est d'intimider les rebelles. Le « Lucy-Ann » repartira dans une dizaine de jours. Ils ont donc dix jours encore pour se soumettre. S'ils refusent de reprendre leur service, une frégate australienne, qui se trouve dans la rade, les transportera à Sydney ; ils y seront jugés par un tribunal et condamnés. La manœuvre échoue. Personne ne cède.

Un ou deux jours après, autre tentative, par la bande. Cette fois, ce sont des missionnaires qui se présentent à la « Calabouza ». Non pas des protestants, chose curieuse ; les protestants se sont contentés de déposer des tracts. Mais des catholiques : deux Français et un Irlandais. Les Français sont en soutanes et chapeaux noirs. L'Irlandais — un imposant gaillard nommé le père Murphy — porte une sorte de robe de chambre en flanelle jaune et un panama. Il commence par séduire les « mutins » en leur donnant du pain frais et quelques vêtements. Il leur prodigue ensuite de bons conseils. Peine perdue. Du moins les mauvais garçons acceptent-ils avec enthousiasme le cognac et les repas qu'il leur offre chez lui, près de la chapelle rustique édifiée par ses soins. « Nous devînmes tous catholiques, raconte Melville, et allâmes à la messe chaque matin. »

Pour l'instant, ses anathèmes et ses refus sont réservés au consul.

Une dernière comparution à Papeete n'a pas plus d'effet que les précédentes. Les réfractaires sentent qu'ils tiennent le bon bout. Le capitaine du « Lucy-Ann » est en convalescence. Ses fonds sont bas, le temps le presse, il veut reprendre la mer. Le voici qui s'efforce d'engager d'autres hommes. Et telle est la puissance du gang de marins en ribote qui règne sur Papeete, que les candidats à l'embarquement, avant d'accepter, sollicitent l'autorisation des « mutins ». « Comment donc, trop heureux, Messieurs... Excellent bateau.... Partez à notre place. » Un beau matin Bob accourt ; il annonce que le « Lucy-Ann » vient de lever l'ancre. Les pensionnaires de la « Calabouza » se précipitent sur la plage pour le voir passer. « Le « Lucy-Ann », baleinier de notre port, écrira le « Sydney Morning Herald » du 2 décembre, avait fait escale à Tahiti ; il est reparti le 15 octobre. »

Pour les détenus, ce 15 octobre 1842 est le jour de la libération. Le second du « Lucy-Ann » a eu la bonté de débarquer leurs coffres : il les récupèrent. Wilson cesse d'envoyer de la nourriture à la prison. C'est en fait une invitation à décamper. Une fois de plus, ils refusent. Ils n'ont pas le sou. La « Calabouza », de tous les gîtes, est le moins dispendieux. Ils aiment la « Calabouza ». Ils continueront à l'habiter, à y dormir. Mais Papeete leur est ouverte. Prisonnier des Iles, Melville en redevient désormais le vagabond.

Le Tahiti que Melville s'apprêtait à découvrir — et particulièrement le voisinage de Papeete, la seule partie de l'île où il ait eu l'occassion de se promener — différait des Marquises à beaucoup d'égards. A Nuku Hiva, l'on était encore, en 1842, chez des primitifs, qui n'avaient eu affaire qu'à un très petit nombre d'étrangers. En comparaison, Papeete est un endroit anciennement « civilisé ». Il y a quarante-cinq ans que les missionnaires y sont établis ; trente-cinq ans que le roi Pomaré II y adopta le christianisme. Non sans difficultés, certes : ses sujets furieux l'ont chassé. Rétabli l'année suivante, il leur a construit une cathédrale de deux cents mètres de long, soutenue par trente-six troncs d'arbre à pain, avec plusieurs chaires et un ruisseau dans la nef. La cathédrale s'est écroulée. N'importe. Les missions demeurent. La visite de Bougainville date de 1768, celle de Cook de 1769. Du point de vue de l'occident, Papeete a un demi-siècle d'avance sur Nuku Hiva.

Les dames et les demoiselles y sont habillées : voilà la première

constatation de Melville. Elles portent un jupon, une robe de calicot, voire d'horribles chapeaux en forme de pelles à charbon ou de cerfs-volants. Autour de la baie — seconde constatation — les consuls étrangers occupent d'élégantes demeures qui donnent à la capitale de Tahiti, simple village par ailleurs, « un air de raffinement tropical ». Moorenhout, le consul de France, vient de recevoir le titre de Commissaire Royal. Un gouverneur français a été nommé par Dupetit-Thouars ; un Conseil de Gouvernement formé à sa dévotion. Les canons de la « Reine-Blanche » ont fait merveille. Des chefs indigènes, les uns collaborent avec les représentants de Louis-Philippe, les autres, non. Quant à la reine Pomaré IV, elle est plutôt résistante. Il y a quatre ans, elle avait accepté le « traité d'amitié » que lui imposait le commandant Dupetit-Thouars. Mais cette fois, lorsque l'amiral est revenu se plaindre des intrigues anglaises, elle a quitté Tahiti pour Moorea, l'île d'en face. Au fond, elle déteste tous les Européens qui prétendent règler leurs querelles sur son dos. Et peut-être n'a-t-elle pas tort, se dit Melville.

Ce qui le presse davantage, pour l'instant, ce sont les problèmes personnels ; et d'abord celui de la subsistance. Les marins des baleiniers qui passent à Tahiti font heureusement de fréquentes visites à la « Calabouza ». Ils donnent quelqu'argent à leurs camarades en détresse. La nuit, lorsque Melville et le docteur Long s'approchent en pirogue de leurs bateaux, ils leur jettent des sacs de patates ou des carrés de bœuf salé. Melville se lie avec des indigènes qui lui témoignent une amitié passionnée, l'exploitent, le dépouillent, lui présentent des femmes. Les Européens bien mis, hélas, l'évitent avec soin. A vrai dire, il est accoutré à faire peur, la tête coiffée d'un béret écossais, le torse couvert d'une vareuse sale. Quand il s'approche de la fille d'un pasteur, une belle blonde, celle-ci se met à hurler.

Chaque dimanche, Herman assiste au service protestant à l'église métropolitaine de Tahiti : simple chapelle à toit de planches, peinte en blanc et pourvue de persiennes. Vêtue de ses plus beaux atours, la haute société indigène s'agite sur ses sièges de fibre. « Un certain silence est finalement imposé grâce aux efforts d'une demi-douzaine de solides gaillards en chemise blanche et sans pantalons. Ils courent parmi les sièges et se donnent beaucoup de mal pour enseigner combien il est incongru de faire du bruit, en faisant eux-mêmes un tapage hautement inutile. Cette

partie du service est du plus haut comique. » Un hymne s'élève du chœur. L'assistance le reprend joyeusement comme un air d'opéra. Le pasteur — un Anglais — choisit un texte dans la Bible tahitienne. Il commence son sermon. Et que dit-il ? « Tout va mal à Tahiti, mes amis. Pomaré est partie. L'île n'est plus à vous, elle est aux Français. De mauvais prêtres sont chez nous, avec leurs idoles en vêtements de femmes et leurs chaînes de cuivre. » Suivent des couplets en l'honneur de « Beretane » où tout le monde est riche, et une invitation à se défier des marins qui courent après les filles. « Mes bons amis, achève l'officiant, il reste peu à manger chez moi. Trouvez beaucoup de paniers de noix de coco et apportez-les moi demain. »

Ce spectacle amuse Melville et le rend songeur. Où est la religion là-dedans, la foi, la piété ? Ce qui règne en fait à Tahiti est une police religieuse, dont les indigènes craignent la puissance ou recherchent les faveurs : une police divisée par surcroît, puisque les protestants et les catholiques, le parti anglais et le parti français tirent chacun de leur côté pour des raisons qui n'ont rien à voir avec le salut éternel. On a interdit aux Tahitiens de jouer, de danser, d'aimer « illégitimement », à seule fin, dirait-on, d'extorquer des amendes à ceux que l'on peut attraper ou de les mettre aux travaux forcés, pendant quelques semaines sur les routes. Les missionnaires se figurent-ils vraiment qu'ils ont converti qui que ce soit ? Les Tahitiens sont ce qu'ils ont été toujours : lascifs, paresseux, ingénus, avec une tendance à l'hypocrisie, que la contrainte ne cesse d'accentuer. On ne change pas la nature humaine.

Voilà ce que se répète le jeune Herman, voilà ce qu'il sent, ce qu'il devine à Papeete. Wilson — cela se conçoit — ne veut plus entendre parler des pensionnaires de la « Calabouza » ; et les indigènes, fait plus grave, commencent à se lasser d'eux. Ils ont trop chapardé. Trois semaines après le départ du « Lucy-Ann », vers le 5 novembre, Melville et son ami Long Fantôme apprennent, par d'autres vagabonds de leur espèce, que des planteurs établis à Moorea voudraient embaucher deux Blancs comme travailleurs agricoles. « Nous étions décidés à tout, sauf à creuser et à fouiller la terre. Mais une occasion de quitter notre île n'était pas à négliger. » Moorea n'est séparée de Tahiti que par un chenal de cinq lieues. De Papeete, l'on en voit les « hauteurs romantiques, parmi lesquelles un pic solitaire, l'Epissoire, dresse sa flèche verdoyante ».

Un soir, comme des débiteurs honteux, nos anciens acolytes du « Lucy-Ann » mettent à la voile dans une petite barque menée par leurs indicateurs. « Ce fut une charmante expédition. La lune brillait, l'air était chaud ; les vagues faisaient leur musique et, par-dessus tout cela, la nuit tropicale s'étendait, voûte pourpre pointillée d'étoiles scintillantes. » Avant que la nuit ait passé, ils débarquent et se séparent de leurs guides, près d'Afareitu. Nous montâmes à travers des taillis vers un endroit... où scintillait une lumière émanant d'une maison de bambous. C'était la demeure des Planteurs. »



Ces planteurs de Moorea, qui sont-ils ? Deux Américains, ex-marins et déserteurs, comme tant de Blancs que l'on rencontre en Polynésie. Originaire du Maine, « Zeke le Yankee » a un long visage blême, une voix nasillarde, un cœur d'or. Son associé, « Shorty le Cockney », vient de New-York : c'est un courtaud de vingt-cinq ans, à la figure rouge, aux yeux bleus, aux cheveux blonds. L'un et l'autre sont complètement illettrés. Depuis leur installation dans ce coin de Moorea, ils ont enclos et défriché un terrain d'une douzaine d'hectares, et planté quatre lots, en patates, en taro, en ignames, en canne à sucre. Leur maison, nouvellement bâtie en bambous, dans le style indigène et garnie de coffres, de fusils, de hamacs, se dresse à côté de l'enclos, non loin du rivage. La plantation toute entière est cernée par la forêt. « Nous nous trouvions, écrit Melville, dans la vallée de Martair (Maatea), flanquée des deux côtés par de hautes collines... En ce lieu sauvage, la demeure des planteurs était la seule habitation qui s'écartât de la baie ; on n'y avait pas de voisins, sauf quelques pêcheurs et leurs familles, vivant dans un petit fourré de cocotiers dont les racines baignaient dans la mer. »

Bonne retraite, semble-t-il, pour qui fuit la civilisation, ses pompes et ses gendarmes. Les patrons au surplus sont charmants. L'irrémédiable paresse et les voleries des indigènes leur ont coûté si cher que deux Blancs, n'importe quels Blancs, leur paraissent des envoyés du ciel. Le premier jour, il n'est pas question de mettre les nouveaux venus au travail. Non, ce serait trop tôt. Le lendemain, on les arme de houes. Ils s'embarrassent dans les racines. Shorty en est si navré qu'il chante pour leur donner

un peu de cœur au ventre. A midi commence une sieste de trois heures. A trois heures, Long Fantôme se déclare malade. On le supplie de se ménager. Peut-être a-t-il besoin de distractions ? Que dirait-il d'une partie de chasse ? Il y consent. Les journées de chasse seront payées comme les journées de travail. Cette vie est supportable, en somme.

Le dimanche, tout le monde se rend à la baie voisine, au village d'Afareitu, siège d'une mission protestante qui dispose d'une église et d'une école délabrées. On assiste au service religieux. Le lundi, les planteurs demandent timidement qu'on les aide à charger une barque de patates. Long et Melville, bientôt, jettent leurs paniers à terre, s'asseyent et se croisent les bras. Que veulent-ils ? Que désirent-ils ? C'est accordé d'avance. Pendant quelques jours, leurs patrons les exemptent gracieusement de tout labeur pénible. Pour garder ces rois fainéants, ils donneraient n'importe quoi. Long Fantôme se prélasse et discourt ; il les ahurit par ses connaissances. Consentirait-il à devenir leur cuisinier ? Le pilote de leur barque ? Non, décidément, ce serait encore trop de travail. D'ailleurs il y a des moustiques dans cette vallée. Long ne peut souffrir les moustiques. Il préfère s'en aller. Qu'au moins il daigne rester là en qualité d'hôte ? Non plus. Il a l'intention de visiter Moorea. Melville lui-même se sent repris par le démon du tourisme.

Pourquoi ne pas commencer par Temae ? C'est, à la corne nord-est de l'île, un village situé au bord d'un lac côtier dont les eaux regorgent de poissons. Les femmes, en outre, passent pour y être les plus belles de tout l'archipel de la Société. Rien de surprenant : l'endroit est isolé ; on y vit encore, à ce que l'on dit, comme au temps de Pomaré Ier et du capitaine Cook.

« Nous nous mîmes aussitôt en costumes de voyage. » Et quel costume, grands Dieux ! Pour Long Fantôme, une paire d'immense bottes que Zeke lui a cédées en échange d'un couteau à étui, un vieux sombrero de paille et une espèce de poncho en « tappa » brun qui lui prêtent l'apparence « d'un grand d'Espagne réduit à la mendicité » ; pour Melville, une vareuse mi-rouge, mi-bleue, des pantalons de marins, des sandales en peau de buffle et un extraordinaire turban fait d'une blouse en calicot dont les manches lui retombent sur la nuque. « Comme ces manches pendantes ajoutaient beaucoup à l'effet produit, le docteur m'appelait toujours le Pacha aux deux Queues. Ainsi équipés, nous étions prêts à partir

pour Temae, où nous comptions faire sensation dans les salons de verdure. »

De Maatea (Martair) à Temae la distance n'est guère en ligne droite que de douze kilomètres. Mais à moins de suivre les plages dans tous leurs détours, l'on se heurte en chemin à des éperons de montagne. Durant quelques heures Melville et son mentor progressent lentement à travers bois et ravins. Ils font halte dans des solitudes boisées, où l'on ne perçoit pas un son, où l'on ne voit pas un oiseau, où aucun souffle ne vient agiter les feuilles. Le soir, ils s'arrêtent sous un bouquet de palmiers, ils mangent, ils fument, ils s'endorment. Le lendemain ils gravissent une hauteur. Le lac et le village de Temae se découvrent soudain à leurs pieds.

« Avec force cris, nous dévalâmes les collines, tandis que les villageois affluaient en hâte. Comme nous approchions ils se groupèrent autour de nous, fort curieux de savoir ce qui amenait des Blancs dans leur calme contrée. Le docteur s'étant efforcé de leur faire comprendre le caractère purement mondain de notre visite, ils nous firent un véritable accueil tahitien, nous désignant leurs habitations et affirmant qu'elles étaient nôtres aussi longtemps que nous choisirions d'y rester. »

Heureux sauvages... Nominalement, ils sont chrétiens. Mais aucun missionnaire ne vient les tourmenter chez eux. Hommes et femmes semblent être en meilleure santé que les habitants des ports ; les jeunes filles sont plus fraîches, plus belles, modestes. Elles savent encore fabriquer le tappa. Danseraient-elles pour leurs invités ? Le chef qui héberge nos deux vagabonds commence par se récuser. La danse est interdite ; peut-être quelqu'un dénoncerait-il les coupables. Ensuite il cède et, en grand mystère, il organise un ballet nocturne.

Est-ce l'Eden, le paradis polynésien que Melville cherchait ? Plusieurs jours s'écoulent dans l'oisiveté la plus agréable. Couché sur sa natte, une pipe à la bouche, Long édifie des nuées. Si l'on s'installait ici pour toujours ? Le beau rêve... Il s'écroule comme les autres. Des femmes accourent : on est à la recherche des hôtes de Tamae. Melville et Long se figurent que le consul d'Angleterre a changé d'avis, qu'on veut de nouveau les arrêter. Ils traversent le lac en pirogue, ils se jettent dans les fourrés et, croyant le diable à leurs trousses, ils regagnent au plus vite, près d'Afareitu, la maison des planteurs. Un excellent souper, une bonne nuit les apaisent :

sans doute n'était-ce qu'une fausse alerte. Pour plus de sûreté, le « Yankee » leur délivre un certificat de loyaux services. Des déserteurs, eux ? Non : d'honnêtes ouvriers agricoles. Nantis de ce passeport, ils décident de se remettre en route. Et cette fois, vers l'ouest. Ils veulent aller renifler le vent du côté de Papetoaï.

Pourquoi Papetoaï ? Pour deux raisons surtout. La première est que la reine Pomaré, depuis sa brouille avec les Français et son départ de Papeete, réside dans les parages. Elle passe pour rallier autour d'elle des Anglais et des Américains. N'aurait-elle pas un emploi pour Long et Melville, une lieutenance, une charge de médecin ? Si leurs vœux ne se réalisent pas, du moins le docteur et son jeune ami pourront-ils attendre en bricolant sur une plantation voisine qu'un bateau apparaisse dans la baie et les emmène. Car Papetoaï — et voilà leur seconde raison — est le mouillage le plus fréquenté de Moorea.

Un brise-lame de corail entoure l'île, coupé seulement de quelques passes, devant l'embouchure des rivières. Quand les indigènes se déplacent d'un point à l'autre de Moorea, c'est de préférence en canoë, sur le chenal compris entre la côte et sa ceinture de récifs. Mais nul ne veut confier de canoë à nos deux aventuriers ; ils n'ont pas d'argent pour en louer un. Ils s'en vont donc à pied, le long du rivage. Le plaisant voyage... Une nature magnifique et, partout, dans les cabanes les plus pauvres, une hospitalité délicieuse. Passé la corne sud de l'île, Melville et Long Fantôme tournent le dos à Tahiti et remontent, toujours suivant les plages, vers le nord-ouest de Moorea. Les voici arrêtés dans un village que Melville nomme Louhoulou (près de l'actuel Haapiti). Un indigène à barbe blanche leur ouvre sa maison, et sous une tonnelle d'où l'on contemple le Pacifique, « si calme, bleu, infini », il les régale de dîners raffinés à l'ancienne mode tahitienne. Les trois filles de l'hôte sont charmantes. L'endroit est exceptionnellement bien cultivé. Nos vagabonds y passent plusieurs jours à manger, à dormir, à boire, à embrasser les demoiselles, à chasser au harpon, à se balancer sur des escarpolettes. Pour leur épargner les fatigues de la marche, on les conduit en canoë à quelques kilomètres plus loin. On se sépare d'eux en pleurant. Ils poursuivent à pied ; un « ermite » enivre Long et lui vole ses bottes ; Melville est obligé de jeter ses sandales. Ils arrivent à Papetoaï, contents et dépenaillés.

A l'époque de Melville, « l'établissement de Papetoaï » comprend quatre-vingts maisons construites au hasard, parmi les arbres et les fourrés, de part et d'autre d'une avenue sinueuse qui enjambe un ruisseau par un pont de cocotiers. Au milieu de ces maisons indigènes, un « palais de planches », commencé par un ouvrier américain, est resté inachevé. La résidence de la Reine Pomaré se trouve à l'extérieur du village, sur un large môle de corail : elle se compose d'une dizaine d'habitations et d'une sorte de parc compris dans un enclos de bambous. Une autre découpure du rivage sert de support à « une des chapelles les mieux construites et les plus belles des mers du sud ». Faite de blocs de corail taillés, cette chapelle, de forme octogonale, a survécu au siècle de Melville. Restaurée, elle se dresse encore près de l'actuelle jetée de Papetoaï, à l'angle nord-ouest de la baie.

Où habita Melville durant son séjour à Papetoaï ? Chez un notable indigène de l'endroit, un certain Jérémie Po-Po, nous dit-il, homme relativement riche et — ajoute son invité — un des seuls chrétiens convertis sincères qu'il ait rencontrés en Polynésie. Jérémie Po-Po est pourvu d'une nombreuse famille : une épouse bienveillante, qui renippe entièrement ses nouveaux protégés ; une fille de quatorze ans, véritable « bouton de rose », que les avances du docteur Long Fantôme laissent — ô surprise — insensible ; deux autres fillettes, deux garçons, un grand-père majordome, deux ou trois vieilles tantes ou aïeules. « Lorsqu'on va, de la maison de Po-Po, vers le mouillage du port de Tareu, on n'aperçoit l'eau qu'en débouchant sur la plage même, au débouché d'épais taillis. Une baie (la baie de Papetoaï) considérée par de nombreux voyageurs comme la plus belle des mers du Sud, s'ouvre alors devant vous. La rive paraît celle d'une rivière verte encaissée, qui coule vers la mer à travers des gorges de montagnes. Juste en face, un promontoire majestueux sépare les deux bras de mer ; le capitaine Cook lui a donné son nom. La face du promontoire tournée vers Tareu est un mur verdoyant et, à sa base, les eaux s'étalent, calmes et sans fond. A main gauche, on aperçoit l'ouverture béante de la baie, la brèche dans le récif, par où entrent les navires et, au delà, la mer. A droite, l'espace s'évase en une large plaine embrumée qui s'étend au pied d'un amphithéâtre de collines. »

Tel est le décor, paisible et magnifique, un des plus enchanteurs du monde. Jérémie Po-Po lit la Bible à haute voix et soigne

ses invités. A chaque cochon rôti qu'on lui sert, le docteur se sent devenir dévot. Melville rôde autour du domaine de la Reine Pomaré. Il observe les Tahitiens de sa suite, qui se prélassent dans le « parc » : la reine, malheureusement, ne veut recevoir aucun étranger. Enfin, au bout de cinq semaines, ils réussissent à se faire introduire dans l'enclos royal. . . .

Melville a-t-il été véritablement admis chez la reine Pomaré Les détails qu'il donne ne semblent pas avoir été inventés. A en croire *Omoo*, la salle d'audience de la reine était un vaste édifice sans portes ni fenêtres, une espèce de halle à colonnes, longue de cinquante mètres, où des rideaux de « tappa » tenaient lieu de murs. Sur le sol, des nattes. Sur les côtés, séparés par des paravents, des réduits où les femmes de la cour, allongées, prenaient leur repas du soir. Ça et là, un extraordinaire bric-à-brac de présents offerts à la « souveraine » par des puissances étrangères : des écritoires marquetées, en bois de rose ; de l'argenterie, des bibelots de nacre ; des flacons de verre taillés ; des candélabres, des globes, des instruments de calcul nautique ; de la porcelaine, des sabres, des fusils de chasse, des chapeaux et des vêtements garnis de dentelle ; un album d'estampes d'après Hogarth.

Un rideau s'écarte. La reine entre. La petite-fille de l'illustre Pomaré Ier — qui se jugeait plus grand roi que le roi d'Angleterre et qui recevait Cook au milieu d'une flotte de quinze cents pirogues magnifiquement sculptées — est pieds nus. Elle porte une ample robe de soie bleue et deux châles, l'un rouge, l'autre jaune, noués autour du cou. « Pomaré nous parut de taille moyenne, plutôt grasse. Ses traits n'étaient pas fort beaux ; sa bouche était voluptueuse ; une expression soucieuse marquait son visage, due sans doute à ses récents malheurs. » Malheurs politiques et malheurs conjugaux : l'an dernier, Sa Majesté rossait publiquement son second mari et en était rossée. A trente ans, elle en paraît quarante. On dispose des nattes. Elle s'étend. Des jeunes filles lui servent des calebasses de « poee », de poisson et de confitures. Elle mange avec ses doigts. Melville et le docteur s'approchent. On s'exclame. « Pomaré leva les yeux et nous vit pour la première fois. Surprise et l'air offensé, elle donna un ordre impérieux à l'une de ses femmes et d'un geste, nous ordonna de quitter la maison. Pour sommaire que fût le renvoi, l'étiquette de la cour exigeait sans doute que nous obtempérions. Nous nous retirâmes en faisant une profonde révérence... » Le lendemain, Jérémie Po-Po informe

ses amis que l'on a donné l'ordre de ne plus admettre d'étrangers dans l'enceinte du palais.

Adieu sinécures, charges royales... L'on ne peut non plus vivre éternellement sur l'habitant : du moins sans changer de nourrisseur. Depuis quelque temps un vieux baleinier se trouve mouillé dans la baie de Papetoaï. Nos deux vagabonds entreprennent le capitaine.. C'est un Américain natif du « Vignoble de Marthe », petite île située entre Nantucket et New Bedford. Après avoir pris Melville et Long pour des Australiens, peut-être pour d'anciens convicts à éviter soigneusement, il accepte d'engager le premier : mais non le docteur. Qu'importe ? Celui-ci a d'autres ambitions que de jouer au matelot. Chacun sa voie... Long Fantôme conseille à Melville de partir seul ; il disparaît de sa vie comme il y était entré. Leur adieu et le nouvel embarquement de Melville, après un séjour d'un peu plus de deux mois à Moorea — dont les trois quarts à Papetoaï — datent, selon toutes les données que nous possédons, de la mi-janvier 1843.

Ici, les traces du « docteur Long » s'évanouissent à jamais. Celles d'Herman Melville s'égarent pendant quelques mois. Nous ignorons encore le nom véritable du bateau sur lequel Melville s'embarqua à Papetoaï, et l'itinéraire qu'il suivit. Tout ce que l'on peut dire est que ce bateau commença vraisemblablement par croiser au sud de Tahiti, sur le Tropique du Capricorne et qu'étant remonté ensuite au nord de l'Equateur, il finit par débarquer son passager vagabond dans l'une des îles Sandwich (Hawaï). Nous sommes au mois d'avril. Herman aura le temps de passer quatre mois à Honolulu.

Quand Melville y arrive, au printemps 1843, le roi Kamehameha III a vingt-neuf ans. C'est, déclare l'auteur de *Typee* « un gros imbécile, paresseux, ayant l'apparence d'un nègre, et aussi peu de caractère que de pouvoir ». Ce jouisseur entretient autour de lui une troupe de sycophantes : un petit moricaud lui sert de tambourin ; un Portugais à jambe de bois est son premier violon, un vagabond nommé Mordecaï, son jongleur. De temps en temps les fripouillards de sa cour laissent une « ardoise » dans un salon de danse d'Honolulu, et le souverain passe régler l'addition. En apparence, il existe une Eglise et un Gouvernement hawaïens : simples champs clos où le consul d'Angleterre Charlton s'est longtemps débattu contre une junte d'Américains, missionnaires ou docteurs, qui tirent les ficelles dans les conseils royaux. Depuis

l'affaire de Papeete, Charlton est convaincu, en outre, que les Français s'apprêtent à mettre la main sur Oahu, comme ils l'ont mise sur Tahiti. Pour les prévenir, il voudrait que l'Angleterre annexât elle-même l'archipel. Il s'est échappé de Honolulu au début de l'hiver ; il est allé à Valparaiso, il y a demandé le secours de l'amiral Thomas, commandant l'escadre anglaise du Pacifique. Le 11 février 1843, un adjoint de Thomas, lord George Paulet, commandant le « Carysfort », arrive devant Honolulu pour exiger « réparation » des torts causés à ses compatriotes. Le 25, Kamehameha consent à la cession provisoire de son royaume aux Anglais. En même temps il fait appel au Président des Etats-Unis.

Telle est la situation, politiquement, au début du séjour de Melville. Du point de vue moral, le bilan n'est pas meilleur. Membre de la Société de Tempérance d'Oahu, Kamehameha est le premier ivrogne de l'île. Trois semaines avant l'arrivée du navire anglais « Carysfort », les prédicants américains ont mis en vigueur les « lois bleues » du Connecticut, contre la licence. Le fort de Honolulu s'est rempli de demoiselles plus ou moins légères. Ensuite, le « général » Kekuano, gouverneur de l'île, et pilier de l'Eglise, s'est mis à revendre les demoiselles aux équipages de baleiniers. Ainsi le maintien des bonnes mœurs est-il devenu un colossal « racket » où les finances hawaïennes, la vénalité, la tartuferie générales trouvent leur compte.

Pour un jeune Américain, élevé dans les principes idéaux de la Déclaration d'Indépendance, le spectacle est plutôt écœurant. « Bons sauvages », qu'a-t-on fait de vous ? Melville se débrouille comme il peut au milieu de cette humanité. Il songe même à s'établir, pour quelque temps au moins, à Honolulu. Le 1er juin 1843, il signe un contrat d'un an par lequel un importateur anglais, Isaac Montgomery esq., le prend à son service comme employé comptable, moyennent 150 dollars annuels, plus la nourriture et le logement. Pendant cinq semaines il gratte du papier dans le bureau d'Isaac Montgomery. Soudain, le 11 juillet, une rumeur emplit le port. Alerté par Kamehameha, le gouvernement de Washington a envoyé un navire à Oahu : la frégate « Constellation ». A peine débarqué, la commodore Kearney proteste contre la cession des îles aux Anglais. Les chancelleries s'agitent. Le 31 juillet, le drapeau hawaïen flotte de nouveau sur la capitale.

« L'événement, écrira Melville dans un post-scriptum à *Typee*, servit au roi et aux chefs principaux de prétextes à des réjouissances

tumultueuses... Des proclamation en anglais et en hawaïen furent placardées dans les rues de Honolulu... Sa Majesté annonçait à ses fidèles sujets la restauration du trône et les invitait à célébrer leur bonheur en cessant d'observer toute contrainte morale, légale ou religieuse pendant dix jours consécutifs...

« Ceux qui se trouvaient à Honolulu durant ces dix jours mémorables ne les oublieront jamais... Les indigènes des îles environnantes affluèrent à Honolulu par centaines et les marins des équipages... se déchaînèrent comme autant de démons. » Une « débauche universelle » s'étale au grand jour. Les vols des Hawaïens demeurent impunis. « Ce fut une espèce de saturnale polynésienne » conclut Melville. Les travaux des missionnaires avaient été vains. « Les indigènes... étaient en réalité aussi vicieux que jamais. »

Vicieux ou viciés ? Entre les deux termes, la pensée de Melville oscille. De quoi est fait l'homme ? Il aura toute sa vie pour se le demander. Au beau milieu de la décade folle, le 4 août, un nouveau bateau de guerre — la frégate « United States » — entre dans la rade, suivi le lendemain du sloop « Cyane ». Des matelots yankees sont là, sur les ponts ; quelques-uns descendent à terre et se joignent à la bacchanale. Herman a-t-il éprouvé tout à coup la nostalgie de la mer ? A-t-il voulu se rapprocher, à quelque prix que ce fût, de son pays natal ? Il lâche son patron anglais, en dépit du contrat qui le lie, comme il a lâché tous ses employeurs précédents. Le 17 août 1843, s'étant engagé pour trois ans dans la marine de guerre américaine, il s'embarque sur la frégate « United States ».



Melville ne restera que quatorze mois dans la marine de guerre : quatorze mois de stricte discipline — on fouettait encore les matelots à cette époque — et durant lesquels il passera moins d'une semaine à terre. Le 3 octobre 1844, la frégate « United States » ralliait le port de Boston. Le 14, Herman rentrait chez lui, en congé définitif. Pendant le reste de son existence il ne quittera plus les Etats-Unis qu'en trois occasions. La première, en 1849, pour aller à Londres, à Paris, à Bruxelles. La seconde, en 1856-57, pour visiter en touriste Constantinople, le Caire, la Palestine, Athènes, l'Italie. La troisième, en 1860, pour accompagner son

frère Tom, capitaine de marine marchande, de New-York à San Francisco, via le cap Horn.

Le Pacifique l'avait marqué. *Typee* et *Omoo*, publiés en 1846 et 1847, sont le récit romancé de ses aventures aux Marquises et aux îles de la Société. *White Jacket* (1850) relate l'expérience qu'il a faite d'un navire de guerre. C'est dans la mer du Japon que Moby Dick, la Baleine Blanche, entraîne et détruit le fabuleux « *Pequod* ». C'est à son compagnon favori de la frégate « United States » que Melville, à la veille de sa mort (1891), dédie sa dernière nouvelle, *Billy Budd*. Il avait alors renoncé, depuis près de quarante ans, à gagner sa vie en écrivant des livres. C'était un auteur oublié. Aujourd'hui son œuvre est commentée aux Etats-Unis comme celle de Cervantès en Espagne, celle de Balzac en France. La maison de campagne où il enfanta Moby Dick est devenue lieu de pèlerinage. Dans la « Chapelle des Baleiniers » de New Bedford une plaque commémore son passage. Presque tous les manuscrits de Melville ont disparu. Mais le feu qui le brûla demeure visible en notre temps.

PIERRE FRÉDERIX.

CENTENAIRE D'UNE DÉCOUVERTE DE CLAUDE BERNARD

DIABÈTE SUCRÉ PAR PIQURE NERVEUSE

Il y a exactement un siècle, Magendie venait annoncer à l'Académie des Sciences (1) « une découverte physiologique très importante et fort inattendue » que venait de faire Claude Bernard.

« Il résulte — communiquait Magendie en 1849 — des expériences de ce jeune savant, qu'on modifie la constitution des urines, et qu'on y fait apparaître le sucre, en blessant, avec un instrument piquant, une certaine partie du plancher du quatrième ventricule.

« On pratique cette piqûre en pénétrant par l'orifice inférieur du ventricule ; et bientôt après, l'urine de l'animal (lapin) — qui avant cette opération était trouble, alcaline et dépourvue de matière sucrée — abondante, claire, acide et tenant en dissolution une très grande quantité de sucre, devient analogue à ce qu'on a connu dans le diabète. Il ne faut pas, en général, plus d'une heure et demie à deux heures pour opérer ce changement complet dans les caractères de l'urine. Le sang contient également beaucoup de sucre.

« Les expériences ont été répétées, jusqu'à présent, sur seize lapins, et M. Bernard, en les variant, a reconnu que le point du quatrième ventricule, qu'il fallait blesser pour opérer ce singulier phénomène de l'apparition du sucre dans le sang et l'urine était très limité et correspondait à un espace situé un peu au-dessus de l'origine des nerfs de la huitième paire (2).

(1) *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 1849, t. 28, n° 13, p. 393
(2) Les nerfs dits pneumogastriques.

« Ces résultats, surprenants par leur nouveauté... sont seulement de nature à démontrer l'influence singulière du système nerveux sur les fonctions de nutrition, et ils sont dignes, sous ce rapport, d'attirer toute l'attention des chimistes. »

Comment, en 1949, ne pas s'arrêter devant cette lecture des comptes rendus des séances de l'Académie des Sciences qui se tenaient il y a cent ans ?

En vérité, déjà en 1848, Claude Bernard avait écrit dans les *Archives générales de Médecine* (1), une phrase annonciatrice : « La formation du sucre dans le foie qui est évidemment un fait chimique se trouve directement liée à l'influence du système nerveux. » Ultérieurement, ce génial chercheur devait consacrer de très nombreuses publications à la piqûre diabétique, au « diabète artificiel », à ce point que, si on consulte la table des matières contenues dans son œuvre, on compte trente-deux renvois pour ce diabète artificiel, deux pour la piqûre de la moelle, douze pour celle du plancher du quatrième ventricule, et douze pour l'étude expérimentale de ce quatrième ventricule.



Nous ne voulons pas ici discuter dans ses détails le *mode d'action* de la piqûre diabétogène. Tout le monde reconnaît, au niveau du quatrième ventricule, l'existence d'un centre régulateur du métabolisme du glucose, souvent appelé centre de Claude Bernard, dont la piqûre se répercute sur la fonction glycogénique du foie, et déclenche, au niveau de cet organe, une mutation du glycogène en glucose. Les voies nerveuses sont connues, qui vont du bulbe au foie et on trouve sur leur topographie, dans la thèse classique de Laffont, des documents solides qui sont reproduits dans divers traités de physiologie (2). Plus délicate, plus instructive aussi est l'interprétation du mécanisme d'action de cette piqûre pratiquée par Bernard.

Ce savant pensa d'abord à une modification circulatoire du foie, à une dilatation des vaisseaux favorisant la mobilisation du glycogène. « Les effets produits par les lésions du quatrième ventricule sont expliqués par la circulation abdominale ». Analysant

(1) Tome 18, 4e série, page 315.
(2) *Traité de physiologie normale et pathologique*, de H. Roger et L. Binet, T. III, p. 216, 2e éd. Masson éd.

le mécanisme du diabète sucré, du diabète artificiel, Claude Bernard a écrit ces lignes que nous voulons reproduire : « La physiologie amène à considérer ce mécanisme comme entièrement nerveux.. c'est une sécrétion interne sur laquelle le système nerveux exerce son action *mécanique* comme il s'exercerait sur une sécrétion externe... C'est le sympathique qui agit en *dilatant* les vaisseaux et en mettant le ferment en contact avec le... glycogène... » et Claude Bernard va jusqu'à envisager le traitement du diabète par « des substances qui agiraient en augmentant la tonicité vasculaire. »

Pour expliquer l'expérience qui nous retient, on invoqua ensuite une action sécrétoire par mise en jeu des nerfs glyco-sécréteurs. Ce mode d'action, que nous tenons à aborder, est actuellement étudié par de nombreux chercheurs. Il a été en France le point de départ de diverses thèses inaugurales.

En 1906, l'éminent physiologiste qu'est André Mayer a eu le grand mérite d'attirer l'attention sur le rôle que jouent les glandes surrénales dans les effets produits par la piqûre diabétique. Cette piqûre est négative, sans effet, ou bien est affaiblie sur l'animal privé de ces glandes ; or il a été bien démontré que l'adrénaline, élaborée par la partie centrale de la surrénale, a le pouvoir de déclencher un diabète passager. L'école argentine, dirigée par Bernard Houssay, en décrivant l'existence d'une décharge d'adrénaline sous l'influence de la piqûre de Claude Bernard, devait donner une base solide à la conception d'André Mayer. Les effets de la piqûre du quatrième ventricule ne traduisent-ils pas une excitation de la sécrétion adrénalinique, aboutissant à une transformation exagérée du glycogène du foie sous l'influence de l'adrénaline, d'où l'élévation du taux du glucose sanguin et secondairement passage du glucose dans l'urine? Cette ingénieuse conception est importante ; elle doit être maintenue, mais elle doit être complétée.

D'importantes recherches ont été poursuivies dans les laboratoires de physiologie par Alfred Quinquaud, par Pierre Combemale qui, l'un et l'autre, ont consacré leur thèse à ce captivant problème. Leurs expériences sont probantes ; elles démontrent bien que, dans certains cas, la piqûre ventriculaire peut-être encore suivie d'une apparition de glycosurie, après ablation des glandes surrénales. Les nerfs glyco-sécréteurs peuvent ainsi agir directement sur le foie, sans l'intervention de l'adrénaline et de fait, on sait bien aujourd'hui que l'excitation des nerfs du pédicule hépatique,

après surrénalectomie bilatérale, favorise encore la mobilisation du glycogène.

Il importait donc de pousser encore plus loin l'étude du mode d'action de ces nerfs du foie.

De célèbres expériences, réalisées à Boston par W. B. Cannon et par ses élèves, Z. M. Bacq en particulier, ont démontré que le foie, chez un animal qui n'a plus de glandes surrénales, peut, à la suite de l'excitation des nerfs de cet organe, engendrer une substance voisine de l'adrénaline et qui a été appelée la sympathine. De fait cette substance a, comme on le dit en termes techniques, un pouvoir sympathicomimétique, agissant sur le cœur énervé et sur la membrane nictitante à la façon de l'adrénaline. Avec le regretté professeur agrégé René Gayet et avec Mlle Denise Quivy, nous avons exposé à la *Société de Biologie* des recherches qui nous ont paru entraîner la conviction : hypertension artérielle, contraction de la membrane nictitante chez un animal préparé, à la suite de la stimulation des nerfs splanchniques, et cela en dehors de toute intervention adrénalinique — montrant le bien fondé de la théorie nord-américaine. Les histologistes, eux aussi, ont donné un renseignement important sur le mode de terminaison des nerfs hépatiques ; ces nerfs n'aboutissent pas aux cellules, ils se distribuent exclusivement au tissu conjonctif et aux fibres musculaires, à celles des vaisseaux en particulier.

Notre collègue Henri Hermann, qui a travaillé sur la glycosécrétion avec F. Jourdan, qui a inspiré à Lyon deux solides thèses, et qui vient de publier un article documenté sur la piqûre diabétique (1), souligne bien dans ce cas « l'intervention de la sympathine, ce médiateur chimique aux actions identiques à celles de l'adrénaline, qui passe abondamment dans le sang à l'occasion de la stimulation des nerfs sympathiques et précisément lors de la piqûre du bulbe ».

Ainsi la piqûre diabétogène excite la glande médullo-surrénale, qui élabore et chasse plus d'adrénaline, hormone hyperglycémiante ; cette piqûre amène aussi la libération, au niveau de la terminaison des nerfs du foie, d'un médiateur chimique, la sympathine, jouant par diffusion sur la cellule hépatique et agissant sur la fonction glycogénique, pour donner naissance à du glucose libre.

---

(1) *Lyon médical*, t. CLXXXI, n° 23, p. 353, 1949.

A côté de sa sensibilité mécanique, mise en évidence par l'expérience de la piqûre, le centre glyco-régulateur bulbaire a aussi une sensibilité chimique. Cl. Bernard, Paul Bert, ont souligné l'action des états asphyxiques sur la fonction glycogénique du foie, et Albert Dastre a consacré à la glycémie asphyxique sa thèse de doctorat en médecine. Ce dernier ne manqua pas de poser des problèmes pathogéniques. « S'agit-il d'une excitation produite sur place ou bien émanée du système nerveux cérébro-spinal, de la moelle ou du bulbe et transmises par le grand sympathique ou par les vagues ? » Autant de questions qu'en France J. P. Morat et Dufourt, Gautier, D. Cordier, R. Hazard, H. Bénard et H. Péquignot (1)... ont étudiées avec le plus grand soin.

Mais nous voudrions surtout souligner les travaux poursuivis par l'Ecole de Lille, avec André Le Grand et ses assistants, sur la sensibilité chimique de ce centre, démontrée par la méthode expérimentale.

Par apposition *in situ* d'un cristal de bromure de potassium, de chlorure de potassium ou de chlorure de baryum, on provoque une hyperglycémie de 20 à 120 %, constante, rapide, transitoire. Cette hyperglycémie persiste chez l'animal privé au préalable de ses surrénales, de son pancréas, de ses thyroïdes et de son hypophyse. Chez un animal privé de tout mécanisme glyco-régulateur endocrinien, l'injection intra-veineuse d'une forte solution glucosée à raison de 1 gramme par kilo d'animal, provoque un brutal « clocher » hyperglycémique suivi d'un retour assez rapide au taux initial. Si, au contraire, on effectue cette même expérience chez un animal dont le centre glyco-régulateur bulbaire a été paralysé par la cocaïne, au lieu d'obtenir un « clocher » hyperglycémique, on obtient un « plateau » hyperglycémique, traduisant alors le fonctionnement défectueux de la glyco-régulation.

***

On ne peut parler du centre bulbaire glyco-régulateur sans poser le problème de l'existence d'autres centres nerveux, agissant dans le même sens.

On reconnaît dans la moelle épinière l'existence de centres glyco-sécréteurs ; mais c'est surtout au niveau du tuber cinereum,

(1) Thèse de médecine, Paris, 1940.

près du troisième ventricule, qu'on a découvert un centre nerveux dont la puissance est remarquable sur le métabolisme du glucose.

Quand, avec Gustave Roussy, Jean Camus eut démontré l'action du tuber cinereum ou de l'hypothalamus sur le mouvement de l'eau, et réalisé avec lui, dans le domaine expérimental, un diabète insipide accentué et durable, diabète caractérisé par une forte polyurie sans glycosurie, il ne manqua pas d'aborder la possibilité de déterminer un diabète sucré, par des lésions provoquées autour du troisième ventricule. L'existence de glycosurie chez des malades atteints de tumeurs hypophysaires, sur laquelle Pierre Marie, en France, avait si justement insisté, devait pousser G. Roussy et Jean Camus à entreprendre des investigations dans ce sens. Le doyen H. Roger n'avait-il pas déjà aussi, dans cette direction, organisé des recherches expérimentales en partant des extraits hypophysaires ?

Avec J. C. Gournay et André Le Grand, J. Camus nous a montré (nous avons été le témoin de ces recherches), qu'une piqûre de l'hypothalamus, du tuber, peut être suivie d'un diabète sucré. Ce diabète tubérien a des caractères particuliers avec hyperglycémie, polyurie, glycosurie ; la glycosurie est tardive, 15 jours après la lésion ; elle est prolongée, elle a pu durer 56 jours ; elle est considérable (70 gr. de glucose par litre d'urine). André Le Grand a exposé dans sa thèse les caractères de ce diabète sucré. En me remémorant les expériences de J. Camus poursuivies dans le petit laboratoire des travaux pratiques de physiologie de notre Faculté, je pense à sa remarque : « Le centre glyco-régulateur du tuber n'est-il pas la partie hypertrophiée d'une zone glyco-régulatrice étendue, la queue répondant au quatrième ventricule, la tête au troisième ventricule ? »

Mais là encore, une question importante se pose ; comment ce centre agit-il sur la glyco-régulation ? Faut-il invoquer une action nerveuse ? Faut-il incriminer une action hormonale ?

Comment ne pas penser à la puissante action de la glande hypophysaire sur la régulation des sucres ? Et on sait que l'hypophyse est placée anatomiquement au-dessous de l'hypothalamus. A ce sujet, deux points importants se précisent aujourd'hui :
a) Les extraits hypophysaires déterminent une augmentation de perte de glucose chez des animaux déjà diabétiques (chiens, chats, rats) ;

b) Ces extraits, s'ils sont administrés en excès à des animaux normaux, déterminent un diabète permanent.

Les expériences de Young, de Houssay, de Loubatières, sont démonstratives à cet égard. Il est bien établi actuellement qu'un animal recevant un extrait d'antehypophyse durant plusieurs jours peut présenter un diabète sucré, durable et persistant, continuant alors même que les injections déclenchantes ont été suspendues.

Nous n'aborderons pas ici le problème de l'hormone diabètogène du lobe antérieur de l'hypophyse.

Actuellement, la question semble bien résolue.

Comme l'enseignait il y a quelques semaines à l'Hôpital Laënnec, dans le service du Dr M. Albeaux-Fernet, Miss Miriam E. Simpson, de l'Université de Californie (l'éminente collaboratrice de notre ami le professeur Evans), le lobe antérieur élabore une « hormone de croissance » (dite G. H. des auteurs américains), hormone qui a été isolée à l'état pur et sous forme cristallisée. Or, souligne Miss Simpson, « nous savons que Young est sur le point d'annoncer que le diabète peut se produire chez le chat par la G. H. et que Houssay a déterminé chez le chien un diabète permanent par la G. H. à l'état pur. »

La piqûre de J. Camus n'a-t-elle pas pour effet d'exciter l'élaboration au niveau de l'hypophyse de cette hormone de croissance si active sur le métabolisme hydrocarboné ?

N'y a-t-il pas là un nouvel exemple de ce qu'on appelle aujourd'hui une corrélation hypothalamo-hypophysaire, c'est-à-dire une association d'un centre nerveux situé au niveau de l'hypothalamus et de la glande hypophysaire sous-jacente ?



Toute cette moisson de faits biologiques, si importants pour la médecine, est bien la suite naturelle de la découverte initiale de Claude Bernard. Aussi avons-nous tenu ici à rendre hommage au savant qui, il y a un siècle, faisait cette magnifique découverte : « On pique un point situé à la base de la moelle allongée ; le foie se met à jeter dans le sang une telle quantité de sucre qu'il y a bientôt excès et que le sucre s'élimine par le rein. »

LÉON BINET.

CHOSES VUES EN ITALIE

VISITES ET PORTRAITS

Naples, mars 1949.

Pas plus qu'on ne peut aller à Rome sans voir le Pape, on ne saurait passer à Naples sans rencontrer l'illustre philosophe Benedetto Croce. Il habite dans le vieux Naples, un palais immense et délabré comme sont toutes les vieilles demeures seigneuriales napolitaines. Celui-ci est un des foyers de la culture de l'Europe. Des étudiants de tous les pays du monde viennent y travailler, y accumuler des thèses et plusieurs générations intellectuelles italiennes s'y sont formées.

Le maître, qu'il faut appeler sénateur, est un petit vieillard, difficilement enfoncé dans un fauteuil. Ses mains sont ravagées par l'eczéma, mais de la personne de Croce émane encore, malgré ses quatre-vingt-trois ans, on ne sait quel avenir. Je suis frappé souvent par ce phénomène, chez les gens très âgés. Tant de passé leur confère on ne sait quel privilège de durée dans lequel plus rien ne se distingue des catégories du temps. Ils sont, semble-t-il, à jamais.

Et soudain Croce me parle de Mallarmé, en véritable contemporain. En contemporain, non de la gloire de Mallarmé, mais de sa jeunesse, de ses débuts, de ses préparatifs. Il en parle, par rapport à l'avenir, comme s'il était temps encore d'y pourvoir, et d'en décider.

Et la mort recule ainsi sur tous les terrains.

Au reste, Croce accuse Mallarmé d'avoir perverti le génie français. Il ne saurait être question de lui répliquer là-dessus.

Nous n'en finirions pas. Et à l'âge de Benedetto Croce le siège de l'esprit est fait. Il s'étonne de ce que la poésie privée de Mallarmé ait pu devenir comme une fonction nouvelle du langage, et par là entrer dans le domaine public. Je fais la remarque qu'il est arrivé la même aventure à la langue grecque. C'est à l'instant où ses poètes furent les plus obscurs, les plus ésotériques, qu'elle a pris possession de toute la Méditerranée. Lycophron était à la tête d'un empire du langage bien plus grand que Pindare.

Croce me cite Jules Lemaitre, Guy de Maupassant, et pour lui le grand poète français c'est Alfred de Vigny. Ces noms, ces œuvres, qui en France sont à jamais classées, reprennent ici, tout d'un coup, un éclat singulier, inattendu.

La pensée de Benedetto Croce a toujours eu un caractère dogmatique, et à ce titre, ses goûts esthétiques relèvent de normes très précises. Je ne m'étonne pas de l'entendre louer Vigny, et la poésie philosophique. Et Maupassant rejoint pour lui sans doute le vérisme italien ? Mais l'impressionnisme critique de Jules Lemaitre me paraît aussi loin que possible de ce que devrait aimer Croce.

Tout cela au reste n'a pas grand intérêt. La vérité est que Croce hésite devant moi à parler politique. Il ne sait ce que je lui veux. Il se garde d'éventuelles déclarations publiques. Croce est le chef du parti libéral italien, lequel a subi d'ailleurs de graves défaites électorales analogues en quelque sorte à celles dont ont été victimes les radicaux socialistes en France, au lendemain de la Libération. Néanmoins, malgré son grand âge, Benedetto Croce a été ministre, dans le premier cabinet de la nouvelle république italienne, et il a été question même qu'il posât sa candidature à la Présidence. Cet homme de cabinet est donc en même temps un homme public. Ce rôle a été rarement imparti à de stricts intellectuels. Barrès était un lyrique. Ce sont en effet plutôt les poètes qui veulent ordinairement de par leur œuvre entraîner leur patrie. Et ici même, d'Annunzio. Je demande à Croce s'il ne craint pas justement de voir les responsabilités temporelles, dont depuis le XIXe siècle les littérateurs ont aimé se charger, les fuir dans le monde de demain. Il me fait une réponse de philologue qui, en effet, a autorité. Il dit que le langage est finalement et toujours le dernier vainqueur. C'est ainsi que les Germains ont pu briser l'Empire romain.

C'est la langue latine qui s'est saisie d'eux et a transformé leurs propres victoires en les siennes. Croce cite à ce propos des exemples linguistiques très précis.

Il s'en suit que les écrivains, maîtres de l'expression, doivent finalement rester aussi maîtres de l'événement, quel qu'il soit.

La parole de Benedetto Croce est vive, comme celle de tous les Napolitains. Il s'exprime en français sans la moindre hésitation, bien entendu. Il attend, me dit-il, l'avènement d'un grand poète. Il tient pour nuls et non avenus les balbutiements contemporains. La poésie n'est pas une fonction permanente de l'esprit. Elle peut disparaître pendant des siècles entiers. Mais toujours elle renaît.

Je contemple mon interlocuteur, dont les terribles mains fourragent dans une chevelure blanche en pleine floraison. C'est impressionnant un homme qui est au bout du temps, comme on est au bout du monde.

Je prends congé, et redescends dans cette Naples qui au contraire, n'est jamais que l'instant même, qui ne saurait être autrement qu'à vif.

Rome, mars 1949.

Je vais en fin d'après-midi, chez Emilio Cecchi qui reçoit tous les dimanches quelques amis écrivains ou artistes romains. C'est l'atmosphère et le public qu'il y avait chez le pauvre Léon-Paul Fargue, également, chaque dimanche, dans les dernières années de sa vie.

Emilio Cecchi est assurément un critique, un essayiste d'une grande importance, dans la littérature italienne contemporaine, mais je mentirais si je disais avoir une connaissance approfondie de son œuvre.

Il a beaucoup remué d'idées et a promené la curiosité d'une vaste culture dans les domaines les plus variés.

Je m'imagine qu'il est une sorte d'Eugenio d'Ors italien, mais sans doute moins rigoureux que celui-ci, et moins attaché à l'esprit formel. Au fait, je me trompe peut-être du tout au tout. Quoiqu'il en soit, c'est un homme d'une soixantaine d'années, doux et souriant. Il fut un des amis de Paul Valéry. Et nous parlons de ce dernier. Il est tout étonné d'apprendre

que Valéry a laissé avec ses *Cahiers*, un nombre considérable de pages inédites Je lui cite quelques phrases que j'y ai lues. moi-même, récemment Elles font le tour de l'assemblée.

Cecchi me parle aussi de Valéry Larbaud qu'il a beaucoup connu. Je m'étonne, en ce qui me concerne, de l'entendre me dire qu'il considère que la France ignore ce qu'est l'esprit critique. C'est une attitude *crocéenne*. Elle me semble aussi injuste que possible. Cecchi me cite tout particulièrement, les derniers ouvrages sur l'art d'André Malraux qu'il trouve prodigieusement confus.

Au reste, nous voici bientôt sur le terrain politique et je me garde d'y tenir à rien.

Je crois bien qu'Emilio Cecchi fut un des académiciens d'Italie. Cette honnête corporation a été dissoute après la chute du fascisme. Voilà comme quoi Mussolini n'est pas Richelieu. Aujourd'hui ceux qu'il avait promus au rang d'Excellences sont redevenus de simples citoyens et y mettent tout leur point d'honneur.

Il est beaucoup question ce soir de l'Amérique. Les Italiens me semblent garder un assez mauvais souvenir de la désinvolture anglo-saxonne à leur égard, après la libération. Surtout de celle que leur ont témoignée les Anglais. Les Américains n'avaient que la naïveté d'arriver en civilisateurs sur une terre qui a deux mille et quelques années d'existence. Mais les Anglais y ont mis du mépris, et même une sorte de hargne. Bien souvent les Italiens durent faire appel aux premiers pour se protéger des seconds.

De qui, de Roosevelt ou de Churchill, est l'idée stratégique du débarquement en Italie qui ravagea la péninsule ? En tout cas, pas de Eisenhower qui trouvait absurde d'avoir à remonter pied à pied le long corridor de l'Italie. On n'en finira pas avec cette guerre. Et justement si ! L'Italie donne cette impression peut-être superficielle, peut-être jouée, d'être parmi les pays de l'Europe, celui-là où les événements ont été le mieux tirés au clair. Sans doute d'innombrables querelles agitent Rome et la péninsule. Mais, en fin de compte, c'est plus de l'avenir que du passé qu'il s'agit. L'Italie est un pays où la mémoire est une des facultés de l'espérance. Au reste, ne nous y trompons pas. Cela veut dire que de toutes les formes qu'elle peut prendre l'imagination italienne ne tient guère qu'à celles qui

sont engendrées par le désir. C'est le style de l'amour qui s'étend à toutes les activités, à toutes les pensées des Italiens.

Rome

Moi qui n'ai jamais assisté à une séance parlementaire dans mon propre pays, je passe mon après-midi aujourd'hui dans une des tribunes du Sénat de la nouvelle république italienne. Le spectacle est donc à mes yeux tout nouveau. Il ne le reste pas longtemps. Je ne tarde pas à constater qu'il est, en tous points, conforme à ce qu'on en attend. La salle des séances du Palais Madama est toute calfeutrée de boiseries, ou sombres ou claires, qui jouent précieusement par rapport les unes aux autres. Les banquettes sont de velours rouge, naturellement. Le Président et le bureau de l'Assemblée ont droit à de hautes chaises dorées. Ces messieurs sont ce soir fort peu nombreux. L'ordre du jour doit manquer d'intérêt. J'aperçois à gauche le groupe des sénateurs communistes, flanqué de sa petite aile de socialistes extrémistes. Ils devraient être une soixantaine. Il n'en est pas question aujourd'hui. Au centre, débordant sur la gauche et sur la droite, devrait se tenir le groupe compact des démocrates chrétiens. Ceux-ci n'ont toutefois pas, malgré leur nombre, la majorité absolue au Sénat comme ils l'ont à la Chambre. Cela tient à ce qu'une centaine de sénateurs n'a pas été élue. Ces derniers tiennent le droit de siéger aux années de prison qu'ils ont faites sous le fascisme. A l'extrême droite, sont juchés quelques monarchistes, un membre du mouvement social italien et un qualunquiste.

Le Président du Sénat est M. Bonomi. Lui aussi ce soir est absent. La séance est présidée par un honorable démocrate chrétien à barbiche qui semble manquer d'autorité.

M. Terracini, leader des communistes sénatoriaux, a la parole. Il s'exprime avec élégance, précision, et sur un ton fort calme. C'est, paraît-il, un des meilleurs orateurs du Parlement italien. Je vois. C'est un petit homme, encore jeune, malgré la calvitie. Malheureusement lui succède un de ses coadjuteurs du parti qui n'a qu'un seul registre d'éloquence : la vocifération. Comme il parle intarissablement les oreilles bourdonnent. Il se jette sur ses papiers, les avale, s'en barbouille, les fait voler autour de lui. Nul

ne l'écoute. Même pas ses voisins de banquette. Les sénateurs sur le pourtour de l'hémicycle font leur courrier ou devisent paisiblement entre eux. Ce n'est qu'au moment où je ne sais quel sous-secrétaire d'Etat s'emploie à répondre aux communistes que la séance s'anime. L'extrême gauche s'indigne des explications gouvernementales, proteste, hurle. La droite se réveille en cette occasion, assez mollement je dois dire. On a tout à fait l'impression d'une comédie. Les communistes ne soutiennent nullement leur porte-parole puisque leurs propres cris couvrent sa voix. Il s'agit donc purement et simplement de faire du bruit.

Cela me suffit. Ce n'est pas ce soir qu'on assassinera César. Je m'en vais rejoindre dans son bureau M. Starace qui a pris l'aimable initiative de me faire rencontrer quelques sénateurs, dans le particulier de la bibliothèque dont il a la garde.

Je suis mis en présence, aujourd'hui de M. Bergamini, un des plus célèbres journalistes italiens, un homme dont l'honnêteté intellectuelle est universellement respectée, me dit-on.

M. Bergamini est monarchiste. Pour lui, la république italienne est sans fondement. Elle ne peut aller loin. Depuis son avènement en tous cas, elle n'a pas été capable, même dans le seul domaine législatif, d'un travail sérieux. L'Italie continue à vivre sur un arsenal de lois héritées du fascisme. Tout comme Napoléon, Mussolini avait édicté un code. Il est toujours en vigueur. La République est un état provisoire. Elle expédie les affaires courantes.

Mais si la monarchie devait être restaurée, comment le pourrait-elle être ? Institutionnellement, cela ne paraît pas possible. M. Bergamini en convient. Sous l'empire d'événements très graves ? Ils ne sont guère à souhaiter. Electoralement ? Ici, se manifeste, paraît-il, une assez curieuse évolution des esprits, que M. Bergamini m'explique. Les communistes exaspérés par cette république cléricale en arriveraient à préférer une monarchie de gauche. Et les démocrates chrétiens effrayés de la guerre ouverte entre l'Eglise et les masses ouvrières estimeraient, peu à peu, eux aussi, qu'un roi, servant en quelque sorte de troisième force, serait le bienvenu. C'est dans cet état progressif des choses, de plus en plus évident, que selon M. Bergamini, résiderait la chance future de la dynastie de Savoie.

J'interroge maintenant le sénateur sur ce qu'il pense de la situation extérieure, sociale et économique de l'Italie. M. Bergamini la juge en tous points, grave. L'union occidentale, il n'y croit guère. Malgré l'optimisme officiel, l'industrie et le commerce italiens sont en péril. Et sur le plan social, si M. Bergamini pense que la révolution n'est pas à craindre, il convient qu'en maintes régions et provinces, l'ordre est sans cesse troublé, et que d'innombrables crimes politiques s'y produisent encore.

M. Bergamini est un homme d'un certain âge. Il a appartenu à l'ancien Sénat, il est de la génération des hommes politiques d'avant le fascisme.

Son opinion est évidemment celle d'un esprit fortement attaché au passé.

Rome, avril 1949.

La démocratie chrétienne est installée chez Béatrice Cenci. C'est un curieux séjour. Mais le romantisme n'a-t-il pas fait de l'illustre parricide une sorte de sainte ?

M. Taviani, secrétaire général du parti, d'emblée me dit qu'il a été fasciste jusqu'en 1938, qu'il a été un enthousiaste de la conquête de l'Ethiopie et de la victoire de Franco. Voilà qui est clair. Je trouve cette attitude sympathique. Dire carrément ce qui est, et ne pas se détourner du passé avec un torticolis gênant. C'est la première fois que j'entends des propos aussi loyaux depuis que je suis à Rome. Ces démocrates chrétiens italiens sont tous d'anciens militants de l'action catholique C'est cette dernière qui a été le refuge de l'opposition dans les dernières années du fascisme, quand il est apparu clairement que le régime conduisait l'Italie à la catastrophe. L'héritage du pouvoir s'est fait en somme tout naturellement.

On m'emmène déjeuner au Trastevere. M. Taviani s'étonne que je sois si tard venu le voir. Je suis fort satisfait de lui confier que je n'ai cessé depuis mon arrivée en Italie de solliciter audience de quelqu'un. La trattoria où nous prenons place est de ces lieux fort élégants qui ne tirent de leur pittoresque que juste ce qu'il faut pour dépayser quelque peu l'amateur de couleur locale. Comme dans tous les restaurants d'Italie, la mandoline et le chant accompagnent le repas. Mais ici les musiciens ont tout le brio voulu, et je suis honoré personnellement de quelques

vieux airs romains. Distrait, je fais une gaffe. Je commande de la viande, tandis que mes hôtes choisissent du poisson. Nous sommes vendredi. Je n'y pense qu'un peu tard.

Mais enfin je m'aperçois que les prescriptions de l'Eglise ont en Italie quasiment force de loi. Et du reste, on me dit que parmi les questions considérées comme affaires d'Etat et réclamant sur le plan parlementaire l'unanimité gouvernementale, sont celles relevant de la morale chrétienne.

Mais laissons la morale de côté : sur le plan politique, M. Taviani range les libéraux et les communistes, au fond, dans le même panier. Il remarque que les uns accordent tout à l'individu et, les autres, tout à l'Etat

Il pense que ce sont là deux erreurs opposées, mais correspondantes. La tâche d'une démocratie chrétienne est, au contraire, de multiplier entre l'individu et l'Etat, les forces intermédiaires, les groupes humains. Dans le domaine économique, le parti de M. de Gasperi se considère ainsi comme à gauche. Car il est aussi peu favorable que possible au capitalisme libéral. Mais où, à la vérité, dans le monde, celui-ci subsiste-t-il en cet état romantique du « laissez faire et laissez passer » ?

C'est à l'extérieur que les démocrates chrétiens se rangent à « droite », puisque ces qualifications sont maintenant entrées dans le langage diplomatique. Ils sont pour l'Amérique, quand les néo-fascistes votent avec les communistes contre le Pacte Atlantique. Mon interlocuteur prétend que les Etats-Unis sont pour les Italiens une seconde patrie, et il reproche à la France d'être encore trop nationaliste, et par suite, insuffisamment, américanophile. J'avoue, en effet, que pour ma part, je ne me sens pas du tout une autre patrie, quelque part dans le Connecticut.

Nous en venons à parler « méthodes ». Car, après tout, la politique n'est que « moyens ». La seule erreur est de prendre ces moyens pour une fin. J'ai l'impression que l'une des choses dont certains Italiens, et particulièrement ceux qui me traitent aujourd'hui, sont le plus fiers, c'est de la police de M. Scelba. Et, de fait, elle paraît remarquablement organisée. Elle a empêché, me dit-on, la révolution. Elle met, pour la première fois, la force, non au service d'une dictature, mais de la seule démocratie. Tel n'est pas évidemment l'avis des communistes. Quant au simple Parisien, il avoue être un peu étonné. Paris

est bien une ville, j'imagine, aussi difficile à tenir que Rome, et l'ordre, apparemment du moins, n'y exige pas tant de serviteurs.

Quant à la propagande, les démocrates chrétiens ont pris une attitude inverse de celle des communistes. Ils n'opèrent que dans les grandes occasions et ne sont point constamment en train de harceler leurs concitoyens. Ils estiment que c'est le seul moyen d'avoir une action efficace sur la mobilité et la nervosité italiennes. Mais ce qui manque à la démocratie chrétienne pour n'être pas seulement une grande force anonyme et sédentaire de citoyens paisibles gouvernés par des hommes laborieux et dévoués au bien public, c'est une grande personnalité intellectuelle à la François Mauriac, une pointe, une flèche, une parole, rayonnantes et audacieuses. Mes interlocuteurs en conviennent. Papini eût-il pu jouer ce rôle en Italie ? Lui seul sans doute. Mais il est resté plus ou moins fasciste.

Quatre heures sonnent. Il y a séance à Montecitorio. M. Taviani et ses amis sont députés. Ils vont siéger.

Rome, avril.

M. Starace me téléphone de bon matin pour me dire que deux sénateurs communistes m'attendent. Avec ces derniers, mon éventail politique romain sera tout de même à peu près déplié jusqu'au bout. Mais, après tout, j'ai peut-être eu tort de vouloir seulement l'ouvrir. Finalement il m'aura un peu bouché l'horizon. Mais je ne me promène pas en Italie au XVIIIe siècle. Et il est difficile d'échapper aujourd'hui, dans un pays qui véritablement ne pense qu'à cela, aux problèmes politiques. Rome y trouve une revanche sur la période muette du fascisme. Jusqu'où va-t-elle ? Dans le sérieux ou dans la farce ? On ne me fera jamais croire que la passion politique puisse être telle, surtout chez des professionnels, qu'ils en arrivent à se battre comme des chiffonniers, à se lancer les tiroirs de leurs pupitres à la tête, et à transformer en champ clos une séance parlementaire ? Ainsi qu'il est arrivé à la Chambre lors de la discussion du Pacte Atlantique. Une telle naïveté n'est pas concevable. J'en fais serment. C'est pure comédie. Il paraît que les huissiers de Montecitorio sont d'anciens cuirassiers royaux.

Ils ont deux mètres de haut. En plusieurs charges, ils déblaient le terrain. Les ambulances emportent les honorables. D'après un témoin digne de foi, le Palais Bourbon, dans ses plus beaux jours, n'a jamais rien connu de comparable aux exercices physiques parlementaires de la jeune république italienne.

Pour moi, je trouve, Dieu merci, parfaitement calmes et maîtres d'eux-mêmes, les deux représentants de l'extrême gauche qui me font l'honneur d'un entretien ce matin.

L'un, M. Palermo, est ancien sous-secrétaire d'Etat à la Guerre l'autre, M. Reale, le fut aux Affaires Etrangères. De plus, ce dernier a été ambassadeur à Varsovie. Il en revient une nouvelle fois ainsi que de Moscou et de Prague. Il paraît que si la capitale russe est parfaitement tranquille et sûre d'elle-même, on parle, au contraire, beaucoup de la prochaine guerre dans celles des deux démocraties populaires satellites. Je demande à M. Reale son sentiment personnel. Il me dit qu'à son avis l'Amérique prépare une guerre offensive contre l'U. R. S. S., mais il ne croit pas, lui, qu'elle soit prochaine. Cela ne l'empêche pas évidemment de déplorer que l'Italie se soit rangée dans le clan américain. D'abord parce que c'est indigne, dit-il, ensuite parce que son intérêt eût été de se proclamer et de se maintenir neutre, quoi qu'il arrive.

La sagesse populaire qui bourdonne dans Rome prétend autre chose. Elle dit qu'entre le beurre et le canon, il faut toujours choisir le beurre. Mais que, dans le cas présent, les canons et le beurre se trouvant du même côté, il n'y a pas à hésiter.

La vérité est qu'avec ou sans Pacte Atlantique, l'Europe ne s'appartient plus et que son sort n'est plus entre ses mains.

Deux mille ans d'histoire finissent sous nos yeux.

Songeons qu'il y en a seulement cent cinquante, le monde civilisé c'était quatre capitales : Vienne, Londres, Rome et Paris. Personne n'avait encore seulement débarqué à Alger. L'Amérique en était à ses forêts et à ses labours. L'Asie c'était la Lune. Et la Russie ne songeait qu'à copier l'occident. En cent cinquante ans le monde est né. Il nous étouffe et nous écrase. C'est fini.

M. Reale est un vieil ami de Jean Cassou. Du moins a-t-il partagé sa cellule à Toulouse. Quelle est l'attitude des intel-

lectuels italiens vis-à-vis du communisme ? Très favorable. Tous les écrivains ne sont pas du parti mais le plus grand nombre a des sympathies marquées pour les idées de gauche. Plus encore peut-être les artistes, les peintres, et les gens de cinéma. C'est là une des fiertés évidentes des communistes. Et M. Reale me cite de nombreux noms.

J'aimerais élever le débat. Mais mes interlocuteurs se dérobent. Comment les communistes pensent-ils pouvoir transformer la mentalité chrétienne de l'Italie en mode de pensée marxiste ? C'est un problème que les faits se chargeront de résoudre, me dit-on simplement.

Pour l'instant, il s'agit de sauver la classe ouvrière italienne de la misère, d'opérer une profonde réforme agraire, et de protéger la liberté contre la police fasciste et M. Scelba.

Comme nous nous séparons, d'un commun accord, mes deux interlocuteurs m'affirment que le parti communiste italien restera sur le plan de l'opposition légale, et qu'il est tout à fait absurde de l'accuser de préparer la guerre civile.

Je prends note

Venise, 22 avril.

Une automobile. Après quinze jours de Venise, cette machine semble inusitée, un peu ridicule, et vouée vraiment à un rôle subalterne. Deux semaines ont complètement suffi à m'en faire oublier l'existence.

Nous en userons cependant pour nous rendre à Asolo. Le comte Zorzi m'a invité à cette promenade dans l'intention de me faire rencontrer le compositeur Malipiero.

La route de Mestre à Trévise est semée tout au long des résidences d'été de l'ancien patriciat vénitien. Ce sont de ravissantes demeures du XVIIIe entourées de beaux parcs. Toutes ne contiennent pas sans doute comme la célèbre villa Pisani, des fresques de Tiepolo, mais la plupart sont elles-mêmes comme peintes par quelque Francesco Guardi, sur un fond sans doute inattendu, mais parfait de paysage et de ciel.

Le village d'Asolo appartint lui-même à la République. Mais celle-ci le donna en apanage à sa victime, la reine détrônée de Chypre Catherine Cornaro. C'est là que finit ses jours cette

princesse romanesque et lointaine, au milieu d'une cour fort brillante d'artistes et de lettrés. On me montrera tout à l'heure son château. Ou du moins ce qu'il en reste, qui est fort peude chose : une tour.

Mais Asolo a possédé d'autres célébrités, plus proches de nous, que la reine de Chypre. Y vécut le poète anglais Robert Browning, dont plusieurs textes sont inspirés par ces lieux. Et la Duse y fut enterrée. Elle y possédait de son vivant une maison dont on a fait un petit musée.

Ces gloires suffisent sans doute à un pays de quelques centaines d'âmes. Mais il faut avouer qu'il en est digne. C'est un endroit merveilleux qu'Asolo. On se demande comment trois rues, deux places, quelques maisons, combinées ensemble, peuvent arriver à ce résultat d'être si parfaitement unies. On a envie de parler de ce village comme d'une famille en effet, qui serait le modèle de ce que n'est jamais, hélas ! une famille, à savoir un chef-d'œuvre d'amour et de concorde. Ce qui s'est fait ici correspond exactement à ce dont on disposait et la réussite est absolue.

Asolo est bâti sur une colline qui domine la grande plaine vénitienne. Cette colline s'adosse aux contreforts puissants des Monts Grappa, où durant la guerre de 1914, une armée française tint un des secteurs du front italien.

Un burg médiéval construit lui-même sur l'emplacement d'un château-fort pré-romain, dresse ses énormes pans de muraille au sommet d'Asolo.

La rue centrale du village monte en se courbant et recourbant plusieurs fois dans tous les sens, jusqu'à une place qui est une terrasse grande ouverte.

Bien sûr, il ne s'agit pas de rêver debout. Asolo ne peut donner que ce qu'il a : la gentillesse parfaite d'un coin de terre humaine et le bonheur d'en être l'hôte pour une heure.

On tient séance à l'hôtel de ville. Je n'ai pas à m'en mêler. Et je profite d'être seul pour me promener sous les arcades, pour entrer chez le pharmacien et lui dire, sans nulle flatterie, qu'il a une des plus élégantes officines du monde, et pour lire sur les murs de la ville la proclamation de la municipalité en l'honneur du 25e anniversaire de la mort d'Eléonora Duse. Le style en est admirable de noblesse.

Enfin les notabilités sortent. Et je peux saluer Malipiero,

qui est un drôle de petit monsieur, tout blanc, au sourire charmant. Ce musicien est sans doute le plus célèbre de l'Italie contemporaine. Il l'est pour ses œuvres qui sont nombreuses et importantes et aussi pour ses travaux d'érudition musicologique. C'est à lui que l'on doit la résurrection intégrale de l'œuvre de Monteverdi et sa publication définitive.

Nous descendons, tous ensemble, à travers les rues d'Asolo jusqu'à l'hôtel principal de la ville, où nous buvons un cinzano d'honneur. Malheureusement, il se fait tard, la pluie menace, et Malipiero a un rendez-vous à quelques kilomètres d'ici. Nous nous séparons donc. Et c'est en l'absence du compositeur que le comte Zorzi et moi nous ferons le tour de la propriété où l'auteur d'*Antée* travaille quand il n'est pas à Venise. Je connais pas mal de retraites de ce genre dans le monde, beaucoup de lieux d'écriture, ou de méditation. Celui-ci est un des plus charmants. Le jardin sent bon. Les livres sont nombreux. Les chiens aboient comme il convient.

Malipiero si « moderne » que soit sa musique entend la rattacher à celle des polyphonistes italiens de la Renaissance. Cet esprit est sensible dans le petit univers où il vit, et où les choses s'entassent, et viennent de loin.

Mais il est temps de rentrer à Venise, qui en fait de musique répercute celle de toutes les sirènes de l'Adriatique.

Florence, mai.

Ma journée sera consacrée aux visites. Il y a deux personnages capitaux à Florence, ce sont Berenson et Giovanni Papini. Le premier est centenaire et fort difficile à approcher. Le second est tenu un peu à l'écart par Florence pour son attitude profasciste durant la guerre. S'il s'était démenti du tout au tout, et inscrit au parti communiste, il serait sans doute au contraire sénateur, comme Bontempelli. Quoiqu'il en soit, certains de ses livres sont l'honneur de la littérature italienne contemporaine : *Un homme fini* qui date d'avant sa conversion, et puis cet admirable *Gog*, et sa célèbre *Vie de Dante.*

Je passe donc par-dessus certains scrupules et je vais saluer Papini.

Il habite une maison fort éloignée du centre de Florence, où il vit dans la plus complète retraite. La légende veut que sa

laideur soit immense et fasse peur aux enfants. Autrefois, peut-être. L'âge y a mis de la noblesse. Et en fait, il a un masque de lion, un peu malade, mais alors du contraire de la peste, d'un surcroît d'âme. Et ses yeux, brûlés par trop de lecture, sont presque aveugles.

Nous parlons de l'état des choses littéraires. Il déplore l'influence de la littérature américaine sur les jeunes générations italiennes. Non seulement pour ce qu'elle lui infuse de médiocres valeurs esthétiques, mais aussi parce qu'elle entraîne le déclin de celle de la France. Ce n'est point simple amabilité en ma présence. Papini reconnaît qu'il a été lui-même extrêmement sensible à la culture française et qu'elle a contribué puissamment à la formation de son propre esprit. Il a surtout la plus vive admiration pour la grande lignée des moralistes français. Et d'autant que la littérature italienne, au contraire, est assez pauvre en témoins de cet ordre. C'est en France qu'une certaine idée classique de l'homme s'est formée.

Mais à une époque où l'homme tend plutôt à se défigurer qu'à s'identifier, le reniement de la tradition française n'est pas seulement, hélas ! le fait de l'étranger. Nous y prêtons la main. Papini me parle longuement de Valéry. Il s'étonne que ce soit un demi-Italien qui ait pu si parfaitement incarner l'esprit français, celui du XVIIIe siècle, alliant la plus subtile pensée analytique au pouvoir le plus exact de définition. Je m'étonne quant à moi assez volontiers que Papini dont le génie me semble tout contraire à celui de Valéry, qui est plutôt de la famille d'esprit qui a donné à la France Léon Bloy ou Georges Bernanos, soit si fort attiré par le mode de pensée et d'expression qui fut celui du protagoniste de M. Teste.

Au fond, et sans du tout, à mon sens, manquer à sa mémoire, bien au contraire, que fut Valéry ? Génialement, une sorte d'éternellement jeune mécanicien. Il a passé sa vie à monter et à démonter les roues de son vélo. Elles étaient dans sa tête mais cela n'y change rien. Une grande partie du charme de sa personne et de son œuvre vient de là.

Je m'étonne donc, dis-je, et non sans le trouver passionnant que ce style d'homme et d'esprit ait un aussi grand prestige sur celui que représente Papini, plutôt fait, me semble-t-il, pour ardemment et interminablement gravir, à pied, en sang et en eau, les grandes routes de l'univers.

Pour en revenir aux Américains, Papini me cite deux traits qu'il estime navrants. La critique italienne a fait il y a quelque temps grand bruit, paraît-il, autour d'un roman d'un jeune auteur américain, qui eut par ailleurs un grand retentissement aux Etats-Unis.

Or, me dit-il, personne ne fit la remarque que ce livre n'avait quelque mérite que parce qu'il était inspiré directement par le *Grand Meaulnes*. On incitait en quelque sorte la littérature européenne à découvrir ce que depuis longtemps elle avait elle-même produit. Cette abnégation tourne à la trahison.

Et voici encore M. William Saroyan, débarquant à Milan et donnant une interview à la presse pour dire qu'il n'est point venu en Italie, dans l'intention de la visiter, ni de connaître en aucune façon ce qu'elle contient de richesses artistiques. mais uniquement pour jouer.

Et de réclamer la liste des maisons de jeu et des casinos ouverts en Italie et de proclamer qu'il ne se rendrait sûrement pas à Rome puisque cette ville n'en abritait pas.

Cette insolence n'est pas sans être assez drôle en soi. Mais les Italiens ne sont pas non plus sans quelque raison d'en avoir été froissés.

C'est au tour de Papini de m'interroger sur la France. Mais le parallèle du destin de nos deux pays amène sur les lèvres de mon interlocuteur cette définition du sien que je n'oublierai pas de si tôt : « Si le système politique mondial était l'anarchie, l'Italie serait la première puissance de la Terre. »

Giovanni Papini vient de terminer une *Vie de Michel Ange*. Si j'en crois les deux bustes qui dominent sa bibliothèque, celui de l'auteur de la *Divine Comédie* et celui du maître de la Sixtine, ce dernier livre était en effet inévitable.

Les plus hautes figures n'ont jamais fait peur à Papini et quand il en manque d'authentiques, il en invente : il lui a fallu tirer du néant un pape imaginaire, Célestin VI, pour faire entendre au monde contemporain un certain nombre de vérités des plus salutaires. Il paraît que l'actuel Pontife régnant a été assez peu satisfait de cette voix d'outre-histoire suscitée par Papini. L'ouvrage a été mal accueilli au Vatican. On y a trouvé un peu impertinente cette façon d'usurper la chaire de Saint-Pierre.

Forence, mai.

Il n'est pas étonnant d'après ce que nous savons de l'Italie que les deux plus grands esthéticiens de l'époque, le philosophe Benedetto Croce, et le critique d'art Bernard Berenson, soient, chacun dans son univers, et évidemment à des degrés d'hégémonie fort différents, papes, l'un à Naples, l'autre à Florence. L'Italien, par une pente toute naturelle, l'étranger par une élection venue de l'esprit, se trouvent être les témoins d'une Italie pour qui le problème essentiel est celui de la beauté.

J'ai déjà eu l'honneur de rencontrer le premier de ces considérables vieillards. Voyons l'autre. Mais si Croce, sans être le philosophe dont parle La Bruyère, familier comme une borne aux coins des rues, est d'un abord relativement facile, Berenson mène dans sa villa les *Tatti*, une vie si minutieusement réglée par l'étiquette qu'il est de la dernière importunité de le venir déranger. Par ailleurs, évidemment, son grand âge l'oblige à prendre quelques précautions. Ses audiences sont donc assez difficiles à obtenir. C'est sans trop savoir au bout du compte si je verrai ce matin M. Berenson que je sonne à la grille de la villa qu'il possède dans la banlieue immédiate de Florence. C'est la plus charmante secrétaire qui m'accueille. Je constate que la première des réputations de M. Berenson, celle qu'il a d'aimer à être entouré de personnes agréables, n'est pas usurpée. Celle-ci est chargée de me faire visiter le sanctuaire. Il y a soixante ans que M. Berenson y entasse des objets d'art et des livres. Mais contrairement au style florentin qui non seulement tolère l'accumulation, la liberté et la prodigalité les plus folles, chez M. Berenson tout est beauté, mais aussi ordre. C'est en cela sans doute que l'on voit que l'auteur des *Peintres Italiens de la Renaissance*, n'est Florentin que d'adoption. Il a apporté ici un esprit méthodique et un peu froid. Une sorte d'austérité régit son univers. Chaque objet est à sa place. Et d'ailleurs il ne saurait, par rapport à ses voisins, n'en avoir qu'une. La guerre elle-même n'est pas parvenue à les en bouger. M. Berenson avait seulement pris la précaution de cacher quelques-uns d'entre eux, les plus rares et d'emporter sa précieuse collection photographique. Non loin au reste. Bien que de nationalité américaine, M. Berenson n'a point quitté Florence durant la guerre et a seulement été hospitalisé chez des amis. Quant

aux œuvres d'art, à part deux ou trois, qui durent être restaurées, nulle ne fut victime des événements. Aujourd'hui la villa et tout ce qu'elle contient sont d'avance légués à une université américaine, et sont donc à l'abri de la mort elle-même.

De salons en chambres, de corridors en escaliers, les œuvres des primitifs, les vierges de Bellini, les bronzes d'orient, les rétables et les livres sont impeccablement alignés non comme dans un musée où la juxtaposition serait celle du temps, mais comme dans une tête, une cervelle, où leur voisinage est celui de la prédilection et de l'amour.

Mais le saint du saint de la villa Berenson, c'est la librairie. Elle s'accroît de jour en jour, M. Berenson ne cessant de l'enrichir. On est obligé sans arrêt de faire appel aux maçons afin de lui ouvrir de nouveaux murs. Ici se trouve rassemblé, tout, exactement tout, en fait de livres d'art et d'ouvrages ayant trait à la peinture, à la sculpture, à l'architecture et à l'esthétique en général. Et cela. depuis les primitifs de la préhistoire jusqu'à M. Picasso. A cette énorme bibliothèque se trouve jointe la fabuleuse collection inconographique que constituent des dizaines de milliers de photographies. En somme, il n'est pas une feuille d'acanthe, ni un orteil, peints ou sculptés dans l'univers depuis que le monde est monde, dont M. Berenson ne possède la reproduction.

Des tablettes se tirent, des échelles se déplacent, des lampes mobiles s'inclinent, des pupitres s'ouvrent. La technique architecturale de la librairie ne le cède en rien à l'esprit qui la gouverne, pour la précision. J'admire et au fond suis terrifié. Toute bibliothèque m'inspire un respect religieux et en même temps une sorte d'effroi désespéré.

Qui jamais peut lire, ou seulement feuilleter ce qui est ici à la disposition de l'infini ? Les quatre-vingt-cinq ans de M. Berenson lui ont-ils suffi ? Dieu merci, l'esprit humain n'est pas sans choix secrets dans le délire de la connaissance.

Mais la villa au demeurant est-elle hantée ou habitée ? J'entends que l'on me dit : « Ici travaille M. Berenson. Ici lit M. Berenson. Ici se repose M. Berenson. »

Mais où est-il ? Voici son fauteuil, son coussin, sa table. Et la chaufferette brûle en attendant sa venue. La secrétaire consulte la pendule : « M. Berenson doit être encore dans sa chambre. Nous pouvons passer. » Et sur la pointe des pieds

nous longeons un couloir. Je ne visite pas une demeure, je me promène dans un mythe. En tout cas, l'adage selon lequel il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre me semble, dans le cas de M. Berenson, tout à fait faux, car sa personne semble être de la part de tout le personnel de la villa l'objet d'un culte. Enfin, pour ma part, j'éprouve un certain soulagement à me trouver à l'air libre. Car si les plantes et les statues sont dans le jardin, régies par la même ordonnance qui règne dans le reste de la maison, leurs effluves et le vent qui les porte soufflent où ils veulent.

La secrétaire consulte de nouveau sa montre. A cette heure précise, M. Berenson doit faire sa promenade. Rien ne l'en dispense et pas même aujourd'hui la fraîcheur de l'air.

Où me trouvé-je ? A Versailles. J'attends une sorte de Louis XIV. Je n'ai nul placet en poche, pourtant. Il faut avouer que j'ai approché bien des gens célèbres, bien des personnalités importantes dans ma vie, mais jamais je n'ai été introduit dans un pareil cérémonial. La secrétaire se dresse sur la pointe des pieds en haut d'une terrasse. Où est M. Berenson ? Il est en retard. A cette minute même, il aurait dû sortir de ce bosquet, tourner à gauche, et s'être engagé dans cette allée. Le canon deValmy n'a pas tonné ce matin. Et il n'y a nulle raison pour que, comme Kant, M. Berenson ait changé son itinéraire. Pourtant, brusquement, c'est derrière nous que retentissent des appels. Nous nous retournons. M. Berenson, tel qu'en lui-même enfin, se tient en compagnie de Mme de Maintenon, je veux dire de sa première secrétaire, Mme Mariano, au sommet d'un escalier auquel nous tournons le dos. Je n'ai que le temps de me précipiter. Je ne sais pas combien de secondes sont prévues pour l'arrêt du maître, en cet endroit. M. Berenson est l'amabilité même. C'est un petit vieillard, à la barbe à peine blanche, au maintien très droit, à la vivacité des plus inattendues. Bien loin de l'être moi-même, on savait que j'étais dans les murs. On me demande immédiatement des nouvelles d'amis de Paris. On me parle des tableaux de Marie-Laure de Noailles. On m'interroge sur les buts de mon voyage. N'exagérons rien, M. Berenson n'est pas débonnaire. Mais il n'officie pas non plus. Il est seulement un monde fermé. La Chine et ses murailles l'entourent. Il est question du livre qu'il vient de publier, récemment. Un ouvrage d'esthétique pure. Je n'ose pour ma part

faire allusion à l'événement qui s'est produit ici il y a quelques semaines. M. Berenson a été fait citoyen d'honneur de la ville de Florence avec tout le cérémonial d'usage. Mais il paraît que M. Berenson a vu là on ne sait quel mauvais présage. La peur de la mort obsède-t-elle ce vieillard ? Les barrières de ce Louvre sont bien gardées. Elle attendra. M. Berenson fait pourtant, paraît-il, et fort lucidement et avec humour le compte de ses années dans un ouvrage autobiographique qu'il est en train d'écrire.

— Oui, je travaille tout le temps, d'une façon sénile bien entendu.

Je me récrie.

— Mais surtout je lis.

A son âge, M. Berenson dort peu. Dès l'aube il lit. Puis sa secrétaire, durant la journée, lui donne encore une ration de lecture de cinq heures. Enfin, M. Berenson reprend le livre entre ses mains et pour son propre compte.

« Ce vice impuni... » dit Valéry Larbaud. Non seulement mais dans le cas de M. Berenson, visiblement récompensé.

Mais brusquement, on met fin à notre entretien. D'un pas rapide, M. Berenson reprend sa promenade. Mon intermède n'a que trop duré. Je m'en vais.

Je viens de voir le Rockfeller qui a succédé aux Médicis.

Milan, 28 mai.

C'est épuisé que je prends le train ce matin, en direction du lac Majeur. Ce wagon va jusqu'à Paris. J'ai un moment la tentation de n'en pas bouger, de le laisser faire. Mon Italie pourrait finir ici. Pourquoi pas ? Qu'apprendrai-je de plus à vouloir y demeurer encore ? Mais s'agit-il de cela ? La vérité est que ce voyage a été, si longtemps, pour moi, l'avenir, et je l'ai atteint si difficilement que je ne me résigne pas à ce qu'il ne soit déjà plus que le passé, et un passé qui comme toujours ne parviendra pas à me paraître accompli.

Je ne sais où est le lac ? Au ciel ? Il se déverse entièrement sur terre. Ce n'est pas une pluie d'Europe. C'est quelque chose qui passe sur le monde en provenance d'un autre. Bien entendu, Stresa, sur l'autre rive est invisible, mais la plus proche des îles Borromées ne l'est pas moins, et c'est à peine si, de la fenêtre

de la maison qu'habite à Suna di Verbania le peintre Mario Tozzi, on aperçoit les arbres de la terrasse. Il paraît qu'il en est souvent ainsi sur le lac Majeur, où c'est une erreur absolue de croire les souffles embaumés toujours en train de voguer sur l'aile des zéphyrs.

En tout cas, aujourd'hui, bien que la pluie ne soit pas de feu, règne une atmosphère « derniers jours de Pompeï », faite d'obscurité, d'étouffement, de panique fin de siècle et fin du monde. Je ne serais pas du tout étonné de voir se rassembler tout d'un coup sur le rivage une foule en alarmes, criant et désignant là-bas, au milieu des eaux, surgi des abîmes, le serpent des mers.

C'est un jour enfin pour la mort de Shelley.

Nous prolongeons aussi longtemps que possible notre déjeuner dans l'espoir que les éléments s'apaiseront. Mais, finalement, il nous les faut braver. Dès lors, nous embarquons à bord d'un de ces bateaux à roues, destinés à remonter le cours du Mississipi, mais qui relient en deux quarts d'heure les rives opposées du lac Majeur.

Au passage nous croisons l'Isola Bella qui semble aller à la dérive avec ses jardins suspendus, ses statues de navire amiral, ses arbres stupéfaits de n'en être plus au Paradis terrestre. Napoléon est venu dormir au milieu d'eux. Les îles ont joué un grand rôle dans sa vie.

Stresa est la parfaite ville de luxe installée dans tous ses atours, dans la compagnie d'une nature en principe destinée à son seul ornement. Ses palaces, ses villas somptueuses ont l'âge de ceux de Biarritz, de Baden-Baden. C'est l'Europe.

Mario Tozzi et moi, nous nous installons à la terrasse, sous la véranda d'un hôtel dont la vue doit être touristiquement vantée. Aujourd'hui elle est limitée à trois mètres. Les nuages roulent si bas que nous jouissons en quelque sorte de la pluie, à sa source même. Quant aux éclairs ils se déchargent à bout portant au milieu du vacarme de la Genèse.

Stresa prend un air chinois. C'est Hong-Kong, Shanghaï, la mousson, un désastre colonial. Nous buvons café sur café, attendant l'heure d'embarquer sur un fleuve Jaune en pleine crue.

Mario Tozzi est sans doute l'Italien que je connais depuis le plus de temps. C'est un grand peintre, un des premiers de la

nouvelle génération italienne. L'homme est volontiers taciturne. Il ne vit que pour sa peinture, et se tient à l'écart des combinaisons qui gouvernent aujourd'hui le monde des arts.

Avant que la nuit n'ait succédé à ce jour lugubre, d'une façon qui sera évidemment insaisissable, je tiens à voir les dernières œuvres de Tozzi.

Au risque du naufrage, nous rentrons donc à Suna sans plus tarder.

L'atelier où nous nous enfermons est un simple grenier.

Modèles inanimés, les mannequins, dont quelques-uns ont appartenu à Ingres, s'appuient le long des murs. La table de fer, le pot à eau, la cuvette, les longues règles, les équerres, les triangles, tous ces accessoires, dont les tableaux de Tozzi font un univers intact, inaltérable, sont à l'état de nature, ou à celui de témoins, dans un abandon total.

Il n'y a pas de peinture sans arbitraire de l'esprit à l'égard du monde. Mais l'exercice de ce pouvoir peut entraîner la ruine de celui qui l'exerce, tout autant que de l'objet sur lequel il est exercé. C'est tout le drame de l'art contemporain. Auquel Valéry a opposé la leçon de Léonard de Vinci. Où cette dernière sera-t-elle entendue, aujourd'hui, sinon dans le pays même de l'auteur de *La Cène* ? Je veux le penser. Il s'agit de savoir si la seconde moitié du xxe siècle n'opposera pas à l'esprit destructeur qui a animé la première, dans tous les domaines, une réaction salvatrice, où les formes sensibles trouveront à incarner sans faiblir une volonté de conscience capable elle-même de se formuler.

Mario Tozzi me semble l'un des contemporains les plus engagés dans cette future aventure. Ce n'est donc pas un jugement plastique seulement dont nous sollicitent ses œuvres, mais, je m'en aperçois, une complicité intellectuelle et morale, au cours de laquelle doivent être prises des responsabilités totales à l'égard de l'époque.

La figure humaine, en premier lieu, reprend ici tous ses droits. Tozzi [illegible] délivre de toute expression, et par là, tend à la mettre hors de cause.

Il est évident que le salut doit commencer par là.

L'homme en tant qu'être vivant n'a plus de valeur. Le siècle l'a prouvé. Ce n'est donc pas ce qui en lui est passionnel et relève de l'âme, qui l'assurera de survivre. Mais il peut

reprendre de l'intérêt comme objet, si on lui confère le maximum de beauté. Car l'être n'aura de prix que s'il est, à soi-même, ce qui lui appartient de plus précieux.

J'aime aussi que dans un tableau de Tozzi il y ait ce silence. Il s'oppose aux vacarmes de l'époque.

Toutefois, même dans cet art où la sérénité semble prévaloir, il suffit d'un volet entrebâillé, d'un coquillage énigmatique, d'un linge cachant on ne sait quelle blessure, et toujours d'un horizon marin, pour que l'aventure soit possible et avec elle, l'entrée des forces vives dans l'enclos le plus réservé. C'est là une des autres apparences de l'art de Mario Tozzi : l'état de suspension et de déséquilibre dans lequel il tient ce qu'il donne en apparence pour définitif. Autrefois, le peintre ne s'attachait qu'à la perfection des formes, et c'est à cette époque qu'Eugenio d'Ors a parlé de lui comme d'un artiste de la Pâque. Aujourd'hui, il a découvert les couleurs, c'est-à-dire en réalité, le Temps.

ROGER LANNES.

PRINTEMPS

DERNIÈRE PARTIE (1)

L'IMPASSE DE LA BOUTEILLE VERTE

Sur les hauteurs, au nord de l'agglomération londonienne, la flèche de l'église de Hampstead surgit avec élégance et domine les cimes arrondies des arbres dépouillés et le bleu des ardoises que dore un maigre soleil de novembre. D'étroites ruelles aux trottoirs si élevés qu'on en a garanti les bords avec des parapets de fer forgé remontent la colline et se faufilent entre les *mansions* aux carreaux brillants, les maisonnettes aux façades de vieille brique et les clôtures qui ignorent le plus élémentaire des alignements, gardant à ce quartier le charme recueilli d'un village, tel qu'il était au début du siècle dernier.

— Green Bottle Alley. C'est ici, dit l'employé d'agence de location chargé de conduire Claire en quête d'un gîte plus en rapport avec sa nouvelle situation.

L'impasse de la Bouteille Verte a son issue dans Heath Street et elle monte en pente si forte que des séries de marches la font par endroits ressembler à un escalier. De ci de là, des cottages si bas qu'on les croirait habités par des nains, sont serrés entre d'énormes murs lézardés qui cachent des jardins inconnus et au bout, tout en haut, sur une place minuscule, trois tilleuls perdent leurs dernières feuilles.

— Voilà le numéro cinq, Miss, dit le jeune homme en sortant ses clés.

Une porte s'ouvre dans une muraille grise qui précède un court passage à ciel ouvert dallé au centre. Sur les côtés, quelqu'un

(1) Voir *La Revue* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

a essayé de faire du jardinage et quelques chrysanthèmes achèvent d'y mourir Au fond de cette étroite courette, large de deux mètres, longue de six, une seconde porte donne accès à un bâtiment qui semble avoir été autrefois un magasin ou un atelier. Il y a deux étages dont le supérieur a été libéralement doté de fenêtres à croisées métalliques d'installation récente. Un escalier entre deux cloisons conduit directement à un appartement de quatre pièces dont la principale, magnifiquement éclairée, commande les toits et les jardins d'alentour.

— C'est un peintre qui a fait aménager ceci, dit l'agent ; il vient de s'installer dans un village des Cornouailles. Comme vous voyez, c'est un logement idéal pour une artiste.

— Qu'y a-t-il au rez-de-chaussée ?

— L'entrepôt d'un papetier de Heath Street, il ne vous dérangera pas car son entrée est dans la ruelle voisine. Vous serez complètement isolée ici et il n'y a presque pas de bruit, chose rare à Londres !

Enflammée par cette aubaine inespérée, Claire, malgré le loyer élevé, retourne au bureau de l'agence et y signe un bail de trois ans. Son studio à elle !

Tout aussitôt, elle connut les démarches, les attentes, les déceptions, les malentendus, les incertitudes et les joies qui accompagnent une première installation. Elle courut chez un tapissier et intrigua quelque peu le contremaître par la précision technique de ses exigences — souvenir de son passage chez les « Trois Misses » ! Quant au mobilier, elle fit venir à crédit les principaux accessoires nécessaires à l'aménagement d'un ravissant studio où elle rassembla un mois plus tard une douzaine de camarades de l'Académie municipale et on pendit la crémaillère au cours d'une *bottle party* monstre.

Ce fut d'ailleurs la seule. A peine installée, le temps lui manqua et les heures réglementaires passées au Pinn Studio ne constituaient qu'une partie de sa laborieuse journée. Dans Fleet Street, où tout se remarque, on avait épluché ses dessins et on se demandait déjà qui était cette Claire Blankaert qui les signait. Bientôt, presque sans effort, elle se forma un noyau de clientèle libre. Un éditeur la chargea d'illustrer un livre d'étrennes pour enfants et l'auteur d'un recueil de contes pour les tout petits où des animaux habillés tenaient les rôles du papa, de la maman et des enfants, vint lui demander d'ajouter les images à son texte. Cet auteur

était une femme, Mary Doyle, et, à leur étonnement, elles se découvrirent une amie commune, Sylvia Wedge. Claire les invita toutes deux chez elle, un dimanche après-midi du mois de mars, et, tandis que la pluie dominicale battait les vitres, elles burent du thé et se livrèrent à une interminable causerie sur le sujet « métier ». Miss Wedge ne cacha pas son plaisir en constatant les progrès que Claire avait réalisés :

— Ton travail commence à prendre une forme réellement individuelle. Bientôt, sans voir la signature, on pourra dire : « Voilà du Claire Blankaert ». Je dirai cela au petit Wellerton quand il dînera jeudi chez moi. C'est le genre qui lui convient.

« Le petit Wellerton » est le rédacteur de *Young Things*, hebdomadaire pour la jeunesse qui tire à des centaines de mille et Claire, prévenue par un coup de téléphone de son amie, alla le voir. Elle croyait la partie gagnée déjà, mais il se fit prier et ce ne fut que six mois plus tard, après qu'elle l'eût bombardé de projets qui n'étaient pas examinés, de spécimens qui étaient renvoyés avec des regrets polis qu'elle fut enfin invitée à une collaboration sous forme d'histoire sans paroles pour fillettes. Ce travail ne lui prenait qu'une soirée et cependant il rapportait l'équivalent d'une semaine d'appointement fixes au Pinn Studio.

Cette histoire sans paroles, qui raconte les pathétiques aventures de Billy le perroquet, a vivement intéressé Mr James Woodlandson.

Quels que fussent les projets en train de mûrir dans cette tête dont les cheveux sont toujours si soigneusement brossés, il ne les révéla pas, mais ses discrètes assiduités suivirent Claire de la maison de Mrs Spindle au studio de l'impasse de la Bouteille Verte. Pas une semaine ne se passa sans qu'il ne vienne la prendre, impeccablement cravaté de blanc, pour la conduire à l'un ou l'autre des théâtres peu connus où on représente des pièces qui n'intéressent pas le grand public. Après, ils soupent dans un de ces grill-rooms sans musique où on vous met poliment dehors à minuit trente. Alors il la ramène jusqu'à sa porte mais quand elle l'invite à monter un instant pour boire un whisky, il balbutie un refus en rougissant.

Il lui envoie des livres, il lui fait envoyer des fleurs, il lui demande la permission de fumer dans son studio alors qu'elle en obscurcit elle-même l'atmosphère avec ses sempiternelles Players's. Il lui parle de sa famille et répète qu'elle doit venir dîner chez lui,

un dimanche. Sa mère et Claire s'entendraient parfaitement, paraît-il.

— Il a toutes les qualités, soupire Claire à Sylvia Wedge qui cache un sourire, mais il ne mettra jamais le feu à la Tamise, comme vous dites ici !

LE CHIEN, LA TORTUE ET LE PERROQUET

Pinn avait eu la maladresse de ne pas renouveler pour une nouvelle année le contrat de Claire de crainte que la jeune fille, dont il voyait la valeur s'accroître de jour en jour, ne lui demandât une augmentation. C'est ce qui le perdit et Claire descendit pour la dernière fois les marches obscures du vieil immeuble de Mitre Yard.

Elle se garda bien de s'offrir à l'un ou l'autre des studios concurrents, trop heureuse de redevenir artiste libre et de développer une clientèle personnelle que le manque de temps l'avait fait négliger. Bien vite son genre, où de remarquables connaissances techniques se cachaient sous des dehors d'une fraîcheur qui paraissait puérile, relevée d'une touchante note pathétique attira l'œil connaisseur des experts et lui valut de nouveaux débouchés.

Grâce à ses revenus sans cesse croissants, elle aurait pu se laisser vivre de l'existence dont elle avait autrefois rêvé : un travail passionnant, un logis agréable qu'on embellit sans cesse, des toilettes pour rivaliser avec les mieux habillées de ses amies, les cartes d'invitation toujours nombreuses sur son secrétaire et le choix de cavaliers gais et obligeants, sans compter l'adoration muette du prince de ceux-ci : James Woodlandson, devenu Jimmie.

Autrefois elle aurait accepté avec avidité le plus infime des travaux ; maintenant elle connaissait la joie, tout aussi douce, d'en refuser. Mais, malgré tout, elle estimait que son succès ne dépassait pas une honnête moyenne, et, dans son ambition sans mesure, elle rêvait d'atteindre la grande notoriété.

C'est le moment de présenter Charles Oklynge. Personne ne pourrait dire ce qu'il fait, quel est son métier, s'il en a un, pour qui il travaille, de qui il dépend. Quarante-cinq ans, célibataire, il partage son existence entre son appartement de St. James Street, où son valet de chambre époussette ses porcelaines, et son cottage dans le Kent où son jardinier cultive ses roses. A tous les banquets de presse, dans les rédactions de Fleet Street, aux *week-end parties*

de lady Breft, l'épouse du lord propriétaire du *Morning Star* et des journaux qui y sont associés, on voit son élégante silhouette, sa tête chauve, son sourire. Il connaît tout le monde et vous serre la main d'un air confidentiel. En réalité, il ne dépend de personne, mais il est pour tous l'auxiliaire précieux, le *contact man* idéal, l'intermédiaire discret pour rapprocher des intérêts, faire entrevoir des possibilités et amorcer des négociations sans compromettre ni l'une ni l'autre des parties. On ne sait jamais qui est son maître du moment, qui se cache aujourd'hui derrière cet homme de paille habillé par le meilleur tailleur et on ignore où il veut en venir. Sylvia Wedge se le demande quand il l'aborde à l'issue d'un dîner chez lady Dellagray.

— Dites, Sylvia, vous connaissez cela, vous ?

Il sort de sa poche le dernier numéro de *Young Things* ouvert à la page de Billy le Perroquet.

— Oh ! oui. Je connais cette artiste. Très gentille, du talent aussi.

— Vous trouvez ? Oui, c'est gentil, soit. Mais comment le public prend-il goût à ces inepties ? Je n'y comprends rien !

— Je suis trop vieille, Charles, pour discuter le goût du public.

— Et moi trop bête pour essayer encore de le comprendre, je suppose. Savez-vous où Wellerton a découvert cela ?

— Demandez-le lui.

— Pas la peine.

— Je sais qu'elle a été chez Pinn.

— Oh ! Celui-là ! Pourquoi l'a-t-elle quitté ? Trop d'enthousiasme ?

La taverne du Cerf Blanc, dans Fleet Street, renferme une salle souterraine où, dans une obscurité de caveau, des journalistes pressés dévorent des steaks saignants.

— Tiens, Oklynge, dit Pinn. Vous avez mauvaise mine, mon garçon. Pas assez d'ardeur, pas de goût pour la vie !

— C'est toujours vous qui travaillez pour Prince ?

— Oui, dit l'autre inquiet. Pourquoi ? (Que me veut cet oiseau de malheur ?)

— J'avais remarqué que vous aviez changé d'artiste...

— J'ai bien fait. Il faut offrir du neuf...

— Soit. Seulement j'entends que Prince...

— Oui, je sais. Mais tout le monde a eu une mauvaise saison. Crise, chômage, que voulez-vous ?

— Et l'autre artiste ? Vous l'avez toujours chez vous ?

— Non. J'ai dû m'en débarrasser. Du talent, cela ne suffit pas. Pas assez d'application et des exigences ! Elle fait une histoire sans paroles pour *Young Things* chaque semaine. Je crois que c'est tout ce qu'elle a ; il ne tient qu'à moi de la reprendre.

Enfin, pendant une *garden party* chez Mrs. Moncksell :

— Voilà Claire Blankaert, Charles, dit Sylvia Wedge.

— Claire qui ? Oh, oui, je me souviens. Tiens ! Laquelle ?

— La petite blonde qui parle à William Roth.

— Ravissante. Vous allez me présenter...

— Chasse gardée, Charles !

— Oh ! Purement *business*, Sylvia.

— Alors, venez.

Pas si rusé après tout, le renard, se dit-elle en le conduisant vers Claire.

Le lendemain, elle appelle la jeune fille au téléphone :

— Viens dîner jeudi, Charles Oklynge sera là.

— Oh ! Sylvia ! Il n'a pas un cheveu sur la tête !

— *Business*, petite idiote !

— Comment ? Lui ? Ce dilettante ? Je ne savais pas qu'il... pour qui donc ?

— Je l'ignore, Claire. Tout ce que je sais, c'est que tu l'intéresses et qu'on dit qu'il navigue depuis quelque temps dans les eaux de lord Breft, si tu sais ce que cela veut dire.

— Pour qui me prends-tu ? Mais oui. *Morning Star*, etc. Un quotidien ! Oh ! Sylvia !

— Doucement. Ne vends pas la peau de l'ours, mon enfant. A jeudi donc, huit heures.

Claire se mit en frais ce jour-là. Sylvia avait invité, en guise de quatrième, un jeune acteur sur le seuil de la gloire. Celui-ci crut nécessaire de faire à Claire une cour assidue alors qu'elle avait la tête ailleurs. Quant à Oklynge, il engagea Claire dans une sorte de conversation « tour du monde », un examen oral qui embrassait tous les domaines. Il la regarda gravement, lorsque parlant de jouets, elle déclara :

— L'animal comique, difforme et grotesque qu'on voit partout est en réalité un jouet pour grandes personnes. Le fait qu'il est populaire ne prouve rien puisque ce sont les adultes qui, en dernière analyse, achètent le jouet. L'enfant n'y voit rien de co-

mique, c'est un être trop sérieux ; plus son chien de peluche ressemble à un chien véritable, plus il lui plaira.

D'art, de dessin, de publicité, de la presse, pas un mot !

— C'est bon signe, dit Sylvia le lendemain. Maintenant ils sont en train de te peser.

Le dimanche, en ouvrant son *Sunday Star*, elle y trouva sa photo : « Très remarquée à la *garden party* chez Mrs. Moncksell, Claire Blankaert, la jolie artiste dont les charmants dessins se trouvent dans toutes les nurseries. On la voit ici en conversation avec son hôtesse. »

Sa première réaction fut un mouvement d'humeur, puis elle sortit et acheta dix numéros du journal. Cinq jours plus tard, Charles Oklynge l'invitait à déjeuner. Il la conduisit à l'Ivy, restaurant fréquenté par la Littérature, le Théâtre et l'Art, tous les trois avec majuscule. Quelques bribes de leur conversation valent la peine d'être retenues :

— Je vois, Mademoiselle, que la Presse s'intéresse à vous. J'ai remarqué la photo et le petit commentaire. J'ai entendu dire que le *Morning Star* va remanier entièrement sa « Page de l'Enfant » et qu'on songe à vous.

— A moi !

— Oui. Notre ami Wellerton va devoir se passer de vous, si les potins que j'ai recueillis signifient quelque chose.

— Cela dépend quand même un peu de moi, Mr Oklynge. D'ailleurs j'ai un contrat avec *Young Things*.

— Mademoiselle, quand la grande presse quotidienne vous fait signe, dans votre métier, vous ne pouvez que répondre : « Me voici ! »

— Je suis déjà surchargée de travaux.

— Vous les laisserez tomber...

Le lendemain on la priait par téléphone de passer aux bureaux du *Morning Star*. Norman Wheedler la reçut ; c'était le rédacteur en chef, main droite du propriétaire lord Breft. L'entretien qu'elle eut avec lui était comme une continuation de celui qu'elle avait déjà eu avec Oklynge. Deux choses la surprirent : la première était que ce formidable personnage la traitait en égale ; la seconde qu'il ne lui demandait pas si, en principe, elle acceptait une offre :

— Une collaboration, Mademoiselle, telle que celle que le *Morning Star* met à votre portée, équivaut à la célébrité. Vous

entrez d'emblée dans un milieu tout différent de celui où vous vous trouviez. Vous verrez, par exemple, qu'ici, quand nous sommes entre nous, nous nous expliquons très franchement. Je ne vous cache donc pas que nous avons l'œil sur vous depuis plusieurs mois et que nous avons pris des renseignements très complets sur votre compte. Nous sommes allés dans votre pays où l'un des nôtres a jeté un coup d'œil sur votre famille. Vous avez fait preuve de beaucoup de courage et d'assurance en venant ici. Nous nous sommes permis aussi de considérer votre vie privée. Il y a eu je crois une petite aventure dans un club de nuit ; mais nous y allons tous et vous n'avez pas eu de chance ; d'ailleurs vous n'avez pas été condamnée.

« Vous vous demandez à juste titre, et, à ce que je vois avec un peu d'humeur, ce que votre famille et votre vie privée ont à voir avec votre travail. En elles-mêmes, rien, mais pour nous, tout ! Rendez-vous compte que si le *Morning Star* est prêt à dépenser plusieurs milliers de livres en réclames pour lancer une nouvelle artiste, une vedette et à lui payer de jolis appointements, il doit avoir une forte certitude que cette personne, dont il attendra un effort sérieux et surtout constant, ne le lâchera pas au bout d'un mois. Cette assurance ne peut s'obtenir qu'en analysant l'éducation, le milieu, les antécédents et le caractère du sujet. Quant à la vie privée, il y a dans notre existence un personnage multiple, difficile, à réactions incalculables : notre public dont nous sommes tous, depuis lord Breft, notre père et chef, jusqu'au dernier des apprentis les fidèles serviteurs. Or notre public, Mademoiselle, ce n'est pas la classe dirigeante qui sait, comprend et ferme les yeux. Ce n'est pas non plus le pauvre, trop misérable pour s'intéresser à quoi que ce soit. C'est cette terrible classe moyenne et, ce qui est pire, c'est la moitié féminine de cette classe. Vous n'ignorez pas en effet que notre quotidien compte quatre-vingt pour cent de femmes parmi ses lecteurs : petite bourgeoisie, employées, dactylos, etc... Vous savez aussi que sur le chapitre des mœurs cette classe-là est intransigeante. Aux yeux donc de notre public, nos journalistes, nos artistes, nos vedettes, sont instruites comme des professeurs, informées comme des encyclopédies, dévotes comme des bigotes, chic comme des mannequins, parfaites de tous les points de vue et pures comme des anges. Si donc vous avez quelque chose à cacher, c'est votre affaire, mais de grâce cachez-le bien. Je remarque votre mouvement de protestation,

mais excusez mon cynisme ; ici nous parlons franchement, comme je vous l'ai dit au début de cette conversation...

— Monologue ! interrompit Claire.

— Parfait ! répondit l'autre avec un large sourire. Je vois que le rédacteur en chef du *Morning Star* ne vous intimide pas ! Nous nous entendrons à merveille.

— Sans doute, mais notez que je ne lui ai rien demandé ! C'est lui qui m'a invité à le voir. Je comprends très bien qu'il attende quelque chose de moi, mais je n'ai pas encore consenti !

— Consenti ? répliqua le rédacteur en chef avec étonnement. Voyons. Je viens de vous dire cependant qu'ici on s'explique franchement. Faites-moi l'honneur d'être franche aussi.

— Soit, que me proposez-vous ?

— Sans détours, d'entrer au service du *Morning Star*, puisque vous semblez être une personne qui aime les précisions !

— Bien. Quelles seraient mes fonctions, quelles sont vos conditions ?

— Vos fonctions, les voici. Nous allons reconstituer entièrement la « Page de l'Enfant ». La rédaction vient d'en être confiée à Margaret Till ; vous la rencontrerez tout à l'heure. Au centre de la page, dont voici déjà une maquette, nous publierons tous les jours une histoire illustrée de quatre dessins, les vôtres. Vous me direz que ce n'est pas là une nouveauté, c'est vrai, mais l'idée générale ne ressemble pas à ce qui a déjà été fait. Chez les autres cette histoire traite de petites aventures de la vie quotidienne des enfants, comme votre Billy le Perroquet, par exemple. Or, ici nous avons étudié la question et nous avons notre théorie. C'est que l'enfant d'un certain âge, l'écolier, s'intéresse beaucoup plus qu'on ne croit aux faits courants de la vie des adultes, de la vie publique. A la politique par exemple, à certains aspects des questions sociales même. Il se documente par la conversation de ses parents et, en une certaine mesure, il lit les journaux. Nous pouvons l'atteindre par sa mère, je vous ai déjà dit que notre clientèle est en grande partie féminine. Vous vous inspireriez de cette idée générale, mais vous garderiez une forme dont le succès chez l'enfant est prouvé. Vos personnages seront des animaux habillés qui parleront et agiront comme des êtres humains ; leurs aventures quotidiennes, liées à des événements courants choisis judicieusement parmi les faits habituels de la vie de nos lecteurs, seront illustrés ; on y joindra une conclusion morale.

De la gaîté, de l'humour et un rien de caricature. En somme, l'actualité mise à la portée des enfants par l'image. Vous n'ignorez pas les campagnes que mène le journal; vous prendrez le même ton et, en politique, vous recevrez vos mots d'ordre, probablement de lord Breft lui-même.

« Vous serez forcée de lire tous les journaux et d'être au courant de tout ce qui se passe ; une planche de ce genre, tous les jours, ce n'est pas moi qui dois vous le dire, cela représente un travail fatigant, une production à haute pression ! D'autre part, toutes les ressources et les services du journal seront à votre disposition. Inutile de vous dire que vous n'aurez guère le temps de faire autre chose, d'ailleurs nous ne le permettrons pas. Le *Morning Star* exige tout, ou rien. L'exclusivité absolue, pendant toute la durée du contrat.

— Mais j'ai un contrat avec *Young Things.*

— Vous le romprez. D'ailleurs, ne vous inquiétez pas de cela. Il y a dans la presse des à côté, des arrangements, des combinaisons, des échanges, dont vous ignorez les rouages. Vous ne connaissez pas toutes les ramifications des intérêts de lord Breft, et, quoique votre hebdomadaire appartienne à un groupe rival, je vous assure qu'on ne vous fera aucune difficulté. Tout cela est prévu et à la rigueur, nous pouvons vous « acheter » à *Young Things* !

— Et ma clientèle privée, mes illustrations pour la librairie, mes réclames pour les agences, etc ?...

— Votre clientèle s'adressera ailleurs. Vous serez payée en conséquence. Tenez, j'ai ici...

Il fouille dans un classeur posé sur son bureau où Claire aperçoit une collection de coupures qui a l'air de comprendre tout ce qu'elle a publié. Il en retire un feuillet dactylographié et continue :

—J'ai ici une évaluation approximative de vos revenus pour l'année dernière, fondée sur certains renseignements que nous nous sommes donné la peine de recueillir. Je ne vous dis pas que c'est absolument exact ! A une centaine de livres près, nous estimons que vous en avez gagné sept cents. Lord Breft m'a chargé de vous en offrir deux mille et un contrat de trois ans. Il y a possibilité de part et d'autre de résilier après un an. Nous ne sommes pas forcés de publier tout ce que vous nous fournirez. Voilà les grandes lignes. De plus, du point de vue des honoraires,

vous toucherez une part des droits de reproduction dans les journaux de seconde zone et des colonies. Cela représentera environ cinq cents livres. J'ai le contrat ici, tout rédigé. Vous avez une excellente amie, qui s'y connaît, Sylvia Wedge. Montrez-le lui et étudiez-le avec elle. Elle vous donnera son avis. Puis vous viendrez signer demain. Et maintenant, je vous livre à nos photographes.

— Photographes ?

— Parfaitement. Lancer une nouvelle collaboratrice de votre classe, c'est un peu comme mettre en vedette une star de cinéma. Les échos, la biographie... légèrement romancée, les portraits d'un quart de page. Avec vous les photographes auront la tâche facile ! Le public sera ravi. Je sais, cette publicité effraye un peu au commencement, mais on s'y habitue vite, croyez-moi.

— Je trouve cela un peu tapageur.

— Mademoiselle, de nos jours, dans un univers où tout le monde crie, il faut hurler pour se faire écouter. D'ailleurs quand vous entendrez derrière vous, dans la rue ou ailleurs, une inconnue qui chuchote à une autre : « Tiens, voilà Claire Blankaert, l'artiste » vous penserez peut-être autrement. Dans l'intervalle, nous allons vous montrer à droite et à gauche. Demain si vous voulez, vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi. Nous irons là où déjeune quiconque est en vue. On dira : « Voilà la dernière acquisition du *Morning Star*. Autre chose, lady Breft m'a chargé de vous remettre une invitation à une *week-end party* à Breft Castle, la résidence du patron. Vous y rencontrerez toute la Presse, une forte dose de Théâtre, un peu de littérature, un rien de science, beaucoup de politique — un ministre ou deux... Et mêlés à ces notabilités quelques simples employés comme vous et moi ! Mais, tranquillisez-vous, ce n'est pas une corvée ; malgré les quarante chambres à coucher, les tours à machicoulis, le parc un peu plus petit qu'une province, les perruques poudrées et les mollets blancs des domestiques, on s'amuse très bien au château de lord Breft !

Il se lève :

— Et maintenant, Claire Blankaert, que vous êtes des nôtres — je sais que vous n'avez pas encore signé, mais cela, c'est un détail — allons voir comment on met en page et comment on imprime un million de fois en vingt-quatre heures, plusieurs

milliers de mots de bourrage de crâne, comme disent nos rivaux !

Ecrasée, submergée par cette avalanche de paroles, promenée à une vitesse vertigineuse, parmi les machines assourdissantes et photographiée sous tous les angles, Claire se retrouve une heure plus tard sur le trottoir familier de Fleet Street. Ahurie, incrédule, terrifiée, elle croit sortir d'un cauchemar. Jamais elle n'a été si hésitante, si incertaine. Un moment, elle voudrait crier sa joie, tout raconter au premier passant, une seconde plus tard elle irait se cacher au fond de la campagne ; elle voudrait s'enfuir, prendre le premier bateau, courir à Sandmunster, se réfugier chez Marc. D'une part, elle est ravie de s'entendre complimenter, de se savoir enviée, de découvrir son portrait en première page ; d'autre part elle souhaiterait changer de nom, disparaître, aller s'enterrer dans quelque obscur bureau.

Entrant dans la première cabine téléphonique qu'elle rencontre, elle appelle Sylvia Wedge :

— Pas si vite, Claire ! Je ne comprends pas un mot. Calme-toi et viens me voir. Oui, tout de suite !

Lorsqu'elle arriva chez son amie, la pauvre enfant déborda :

— Oh ! Sylvia ! Tous les jours ! Jamais je ne pourrai faire cela, et de l'actualité encore ! Tous les jours, six fois par semaine. La copie doit être au journal avant trois heures de l'après-midi. C'est le plus affreux des esclavages !

— Donne-moi ce contrat et va te coucher. Oui, ici et maintenant. Deux cachets d'aspirine et une tasse de thé au lit. Demain nous causerons.

A neuf heures, le lendemain matin, Sylvia, maman pour un jour, pénètre dans la chambrette attenante à son studio. Elle trouve Claire éveillée, les yeux grands ouverts :

— Eh bien ? demande-t-elle.

La jeune fille se met sur son séant et dit à mi-voix :

— Bob le chien, Sallie la tortue et Dick le perroquet !

A-t-elle perdu la raison ? Sylvia la regarda ahurie mais ne dit mot. Pendant le breakfast, tout à coup, Claire commence à expliquer ses projets, venus la nuit et c'est alors qu'elle lui présente ces trois nouveaux sujets, ces trois inséparables dont les palpitantes aventures, dans un avenir bien plus rapproché qu'elle se l'imagine, seront suivies chaque jour par un million de familles du Royaume-Uni !

LE JOUR DE GLOIRE

« Heureusement que le *Morning Star* ne pénètre pas jusqu'à Sandmunster et que tante Justine ne sait pas l'anglais », pense Claire, avec une surprise atterrée, en lisant son « autobiographie ». Celle-ci a été composée, sur quelques données succinctes qu'elle a fournies, par un des scribes de Norman Wheedler, spécialiste de la biographie romancée. On y lit : « Dans l'étroite boutique d'une pauvre épicerie, à l'ombre d'un fier beffroi qui surveille l'horizon de la riche campagne flamande, une fillette blonde dessine infatigablement sur du papier d'emballage au moyen d'un crayon tombé du comptoir paternel. La fillette, c'est moi... etc... »

Claire se lamente au téléphone :

— Mais, Sylvia, je ne leur ai jamais dit cela. Mon père était négociant en gros et c'est maman qui m'a appris le dessin... C'est absolument inexact.

— Naturellement. Mais pourquoi t'inquiéter de cela ? Pas plus tard que demain, dans cent mille maisons on allumera la cuisinière avec ton autobiographie !

Mais les affiches lui plurent. Pendant deux semaines elle vit, sur les impériales des autobus, son portrait de profil, prodigieusement agrandi :

CLAIRE BLANKAERT
dessine exclusivement pour
MORNING STAR
à partir de lundi prochain.

Dans les stations du « Tube », le long des escaliers du Métropolitain, des panneaux savamment éclairés disaient :

POUR VOS ENFANTS
L'ACTUALITÉ PAR L'IMAGE
CLAIRE BLANKAERT
MORNING STAR
TOUS LES JOURS

Les trois personnages, Bob le chien, Sallie la tortue et Dick le perroquet, reçurent la haute approbation de lord Breft auquel elle avait dû soumettre plusieurs croquis d'essai ; ce fut elle-même

qui livra son premier travail au bureau du journal, le dimanche après déjeuner.

« Tous les jours » avait dit Norman Wheedler. *Tous les jours*, criaient les affiches. « Tous les jours », soupirait Claire et ce fut alors que commença pour elle un automne enfiévré. Ce n'était pas le manque de matière qui l'effrayait. C'était plutôt son abondance et la nécessité de choisir, de sélectionner, d'attraper la note juste qui la tracassait, la forçait à se lever au milieu de la nuit et à se précipiter vers sa planche à dessin de crainte de perdre une idée.

Dès le mardi, dans la matinée, un commissionnaire du *Morning Star* lui apporta cent vingt lettres d'inconnus.

Etait-ce cela le succès ? Transportée de joie, elle les lut toutes ; c'était une collection bien assortie :

Les enthousiastes : « ... Jamais une artiste n'a si bien saisi le goût du public ! »

Les critiques : « ... Votre œuvre avoue votre extrême jeunesse. A votre place, je... »

Les raseurs : « ... Je possède les autographes de têtes couronnées. Faites-moi le plaisir... » Un autre : « ... Ci-inclus une enveloppe affranchie. voulez-vous m'envoyer votre photo dédicacée ? Je vous admire tant. » Et encore un autre : « J'ai vu votre photo dans le journal, dînez avec moi ce soir. »

Les tragiques : « Je suis une pauvre veuve, j'ai six enfants, vous ne remarquerez jamais une livre prélevée sur vos énormes revenus... » Puis celle-ci : « ... donc prêtez-moi cent livres je vous les rendrai dans une semaine, c'est une question de vie ou de mort ! »

Et enfin, les anonymes : « ... peut-être qu'un jour vous apprendrez à *dessiner* » Sans compter le bouquet : « ... Tout le monde sait que vous êtes la maîtresse de Norman Wheedler. »

Il y avait les circulaires, les catalogues, les offres de fournisseurs. Le lendemain, elle en compta plus de trois cents.

— Mais Sylvia, je n'ai pas le temps de les lire ; quant à répondre !... Que fais-tu, toi ?

— Je n'en reçois plus. C'est surtout au début qu'on vous empoisonne. D'ailleurs il y a longtemps que j'ai fait dire à mon journal de ne pas les faire suivre. Elles vont au calorifère sans être ouvertes. Néanmoins, il est bon de les lire les premiers jours. Cela indique la réaction du public et peut servir de directives.

D'ailleurs je pense que ton rédacteur aimera les voir. Je suppose qu'on t'a tracassée au téléphone aussi ?

— Cela n'arrête pas. J'ai dit que j'étais ma femme de chambre et que j'étais sortie !

— Fais rayer ton nom du prochain annuaire. C'est le seul moyen. Malgré cela, on te trouvera quand même, mais cela diminuera le nombre des importuns.

Quinze jours plus tard, à l'issue de la conférence qui réunissait chaque vendredi les principaux collaborateurs du *Morning Star*, Norman Wheedler lui dit :

— Il faut vous montrer dans le monde. Je sais ! pas le temps ! Puis avec une mine sympathique il ajouta : Dans trois mois vous en aurez, tout ira normalement. Il faut réorganiser votre vie. Et à propos, le tirage monte, le patron est content !

Les premières semaines furent un cauchemar. Le coquet appartement de l'impasse de la Bouteille Verte était dans un désordre épouvantable jusqu'à ce que Sylvia Wedge intervînt et lui découvrît la servante modèle, Constance. Cette providence transforma tout. Gouvernante, elle prit charge de ce ménage de poupée ; femme de chambre, elle apportait le thé à huit heures et tirait les rideaux. Cuisinière, elle forçait Claire à manger à heures fixes, pseudo-secrétaire, elle répondait au téléphone d'une voix glaciale qui décourageait les importuns ; cerbère moustachu, elle mettait en fuite les mendiants, les démarcheurs et les pestes de toute espèce ; chambellan correct, elle tolérait les visites d'amis, comme on accorde des audiences, mais elle avait toujours un sourire spécialement réservé à James Woodlandson.

— Claire, dit le malheureux jeune homme, tout cela est affreux. Maintenant vous n'aurez plus une minute à me consacrer.

— Mais si, Jimmie.

— Ma mère m'a chargé de vous inviter à dîner, dimanche prochain, huit heures.

Claire aima Mrs Woodlandson d'emblée. Elle ne dit pas : « Maintenant que vous voilà célèbre... » ni : « Travaillez-vous le matin, le soir ou la nuit ? » « Comment est-il possible d'inventer quelque chose de si original tous les jours ? » et autres phrases qui étaient devenues la monnaie courante des débuts de conversation. En la présentant aux autres invités, elle n'ajouta pas : « Vous savez bien, l'artiste bien connue du *Morning Star* », inévitable apposition si flatteuse les premiers jours et qui maintenant l'excé-

dait. Non, elle la traita comme une jeune fille ordinaire, avec une sollicitude maternelle, et lui déclara qu'elle était ravie de recevoir enfin la grande amie de son cher fils.

Pour Jimmie, ce fut une soirée décevante. D'abord, il but trop de porto et, quand les messieurs vinrent rejoindre les dames au salon, il invita Claire à passer avec lui au balcon, d'où on voyait, paraît-il, les arbres de Hyde Park. Malheureusement pour lui, les nuits de décembre à Londres sont plutôt fraîches et, devant le manque d'enthousiasme de sa partenaire, il fut forcé de lui demander de venir regarder les estampes anciennes qui ornaient la bibliothèque de son père, qui, de son vivant, avait été avocat lui aussi. C'était une pièce qu'on ne chauffait que rarement, et ce fut dans un sévère décor légal, entourée de tomes pondéreux, de Codes et de recueils de jurisprudence que Claire reçut sa deuxième demande en mariage.

— Vous me plaisez beaucoup, Jimmie, mais...

— Votre carrière, Claire ? Je vous jure que je ne vous demanderai pas de la sacrifier ; de nos jours...

— ... hommes et femmes travaillent, je sais. Ce n'est pas cela, Jimmie.

— Qu'est-ce alors ?

— Oh ! je ne sais pas... Je ne songe pas à me marier, pas de si tôt. Si j'y pensais...

— Alors ce n'est pas « Non » tout court, Claire ?

— Je voudrais réfléchir. Nous avons toujours été bons amis, Jimmie, mais je ne pensais pas... Si nous retournions au salon, Jimmie ?

Claire fut charmée de la touchante gaucherie de ce sincère ami et lorsqu'il descendit pour la mettre dans son taxi, elle posa sa main sur la sienne, longuement et le gratifia de son plus tendre sourire.

Jimmie remonta chez lui en emportant cette petite étreinte gantée, ce sourire.

UN RÉVEILLON

Peu importe que la terre tremble, que des peuples s'entre-déchirent, que des trônes vacillent, aux environs de Noël, la seule véritable actualité en Angleterre c'est le Christmas.

Claire laisse Bob, Sallie et Dick à leur *shopping*, la cuisson de

leur pudding, leur arbre de Noël, leurs cadeaux et leur indigestion du lendemain. D'avance elle exécute les cinq dessins, les confie à Constance afin que celle-ci les remette un à un chaque jour au commissionnaire chargé de les prendre, et s'élance en avion vers Ostende d'où elle gagne Sandmunster en auto.

Elle salue avec allégresse la route si connue et les longs tramways jaunes qui la suivent, les noms oubliés de villages sur les poteaux indicateurs, les dunes éternelles qui laissent entrevoir soudain de petits coins de mer grise et les larges horizons de sa patrie que l'hiver a pâlis. Maintenant elle comprend la signification profonde de l'expression « venir se retremper au pays » dont elle se serait moquée autrefois et, laissant tomber toute réserve, elle converse avec le chauffeur. Le flamand lui revient avec quelque difficulté et elle y glisse des mots anglais sans s'en apercevoir

La centaine de kilomètres qui la sépare du *Morning Star* la garantira contre toutes les intrusions ; à Sandmunster elle fera ce qu'elle voudra ; Euphrasie lui allumera du feu dans son ancien studio et, couchée sur le divan, elle mangera d'un trait, comme autrefois, une demi-livre de pralines, puis elle s'endormira en ne pensant à rien !

— Ton oncle Auguste compte absolument sur toi pour le réveillon ; tes frères seront là, et Marguerite, dit tante Justine. Je suppose que tu as apporté une ravissante toilette

— J'en ai quelques-unes...

— Quelques-unes ! ne dirait-on pas ! Il est vrai qu'au change actuel tes deux mille livres valent un nombre phénoménal de francs !

— Oui, mais je les gagne.

— Mais ils sont fous ces Anglais !

— Pas si fous. Quelque chose de neuf, d'original et d'actualité, tous les jours, c'est abrutissant. Cela vaut bien cela.

— Que fais-tu de tout cet argent ?

— Je le dépense en grande partie ; on a des frais.

— Pourvu que cela dure !

Le réveillon chez l'oncle Auguste réunit autant de membres de la famille que possible. C'est le grand rassemblement annuel. Les messieurs ne « s'habillent » pas, mais il est d'usage que les dames fassent quelques frais. Claire a revêtu sa toilette la moins ostentatoire, une robe de crêpe de Chine noir à longues manches et le collier de perles, depuis longtemps sorti de sa captivité.

— Est-ce vrai que tu gagnes plus de deux mille livres sterling par an ? demande sa sœur Marguerite. Il paraît que tu as un bel appartement et une gouvernante.

— Il paraît aussi que tu as ton portrait dans les journaux là-bas, dit Oscar, son frère. Dis, Clairette, tu n'aurais pas mille balles à me prêter par hasard ?

— J'ose espérer, Claire, commence tante Valentine, que vous...

— ...vous conduisez bien ! achève tante Prudence.

— Eh bien ! voilà au moins un membre de cette famille qui ne se plaint pas ! s'exclame Caroline.

Et puis, il y a toutes les cousines :

— Ça vient de Londres, cette robe ?

— Oh ! non. C'est importé de Paris !

— Dis, Claire, ils sont gentils les Anglais ?

— Moi je ne les aime pas, Claire, ils sont trop froids.

Et les cousins :

— Tu ne t'achètes pas une voiture, Claire ?

— Il paraît que tu es venue en avion ?

Enfin, l'oncle Auguste :

— Ta tante me dit qu'on te paie bien. Quelle est ta banque ?

— Barclay's.

— Parfait, parfait. J'espère que tu mets quelque chose de côté, une poire pour la soif. Le cas échéant je pourrais te conseiller quelques petits placements.

— Ce n'est pas encore le moment, mon oncle, j'ai tant de frais !

— Naturellement. On change son mode de vie et on n'est pas mieux qu'avant. Tu as un contrat, sans doute ? Bien en règle ?

— Oh oui ! Trois ans.

Plus tard, c'est l'ineffable oncle Victor qui la prend à l'écart :

— Tu ne bois pas, Claire.

— Non, mon oncle.

— Tiens, tiens, là-bas il me semble que tu n'avais pas peur d'un cocktail, ou même de deux.

— Oui. Mais pas maintenant, pas ici.

— Ah ! Je comprends. Regarde-les, quelle ménagerie ! Tu sais qu'ils m'avaient envoyé pour te ramener ? C'est-à-dire... c'est difficile à expliquer.

— Pourquoi, mon oncle ?

— Peu importe. Si tu étais revenue ici, sans avoir fait quoi que

ce soit, on ne t'aurait pas même regardée, tandis que maintenant, tu es, comme disent les journaux, « très entourée » !

— C'est la vie, mon oncle.

— Sans doute. Mais il faut que ce soit moi qui l'observe ! *Ex ore parvulorum veritas* ! Ou des fous, c'est la même chose !

— Oh ! mon oncle !

— Oui, oui, ma petite, et comme nous disons : *Nothing succeeds like success.*

— Ah ! vous parlez anglais, vous deux, interrompit Caroline, qui s'approche. Qu'est-ce que cela veut dire, Victor ?

— Euh, euh... Rien ne réussit comme la réussite !

AU COIN DU FEU

La neige tombe le jour de Noël et, lorsque le lendemain après-midi, Claire prend la route qui conduit à la Maison des Tournesols, le temps s'est mis au gel, durcissant la couche vierge qui craque sous les pas. Les dunes ont pris un aspect insolite, vaguement alpestre, tandis que la plaine aux lointains clairs et froids paraît plus nivelée, plus solitaire encore que de coutume avec ses étendues vides et blanches, entrecoupées seulement de rangées de saules noirs penchés au bords des fossés, comme des bonshommes transis.

Toutes les couleurs se sont réfugiées au ciel, du côté du couchant où se rassemblent des régiments écarlates, bannières déployées, aux prises avec des monstres or et rouge. L'éclat de cette brève et scintillante rencontre teinte de rose les vastes plaines de neige, tache de pourpre les branches alourdies, ombre de bleu le toit de la maisonnette de Marc et fait ressortir les petits bâtiments, les clôtures et les arbres qui l'entourent. Depuis longtemps déjà, Claire s'est guidée par la vue de la fumée, droite dans l'air sans brise qui monte en s'élargissant comme un sapin retourné et, quand elle approche, il y a des bruits confus de vie invisible, puis soudain, par intermittences, le ronflement d'un moteur récalcitrant dont l'écho répète ironiquement les dernières explosions hoquetantes. C'est une voiture arrêtée devant la porte autour de laquelle il y a un va et vient affairé, puis tout à coup la silhouette de Marc s'en détache, pour s'élancer à sa rencontre.

— Voilà cinq minutes que j'ai cru te reconnaître ! Dommage que tu ne te sois pas annoncée. Je viens d'offrir à un client de le

reconduire à Bruges en camionnette — oui, c'est la mienne, une occasion. Je serai revenu vers six heures. Entre, chauffe-toi, tu garderas la maison et Knud n'est pas loin. Tu as bonne mine malgré des traces de fatigue ; l'air un peu trop... civilisée, je dirais. La vie trépidante des grandes capitales et le vin du succès ! Mais voilà que mon type s'impatiente. On causera tantôt. J'espère que tu n'es pas trop pressée de retourner.

— Oh ! non.

— Si tu as faim, tu n'as qu'à chercher. Tu trouveras. La boîte à thé est, je crois, dans l'armoire à linge, à moins qu'elle ne se trouve sur la caisse d'outils. Au revoir.

La camionnette démarre avec fracas et la jeune fille ferme derrière elle la lourde porte, relique de temps moins sûrs. Elle retire son béret et tout en ouvrant son manteau elle avance dans la pièce avec une aisance qu'elle ne possède jamais ailleurs dans la maison d'autrui. Ici, on se sent chez soi. C'est comme si on y avait été hier, tous les jours et cependant, il y a si longtemps ! La vieille horloge, la table, le bahut, tout est à la même place ; il n'y a de changé que la saison.

La lumière, réfléchie par la neige, remplit la salle d'une clarté qui prolonge le jour baissant quoique déjà, les flammes de l'âtre répètent aux solives brillantes du plafond l'invitation gaie du feu. Elle trouve Knud allongé tout près des bûches crépitantes, profondément endormi. Elle se baisse et lui caresse doucement la tête, de la façon dont il raffolait autrefois. Le vague souvenir de cette main le réveille à demi, il ouvre un œil incrédule, puis, comme mu par un ressort, il bondit vers sa maîtresse et se livre à toute l'exubérance de sa joie.

Il ne la quitte plus d'une semelle quand elle part à la recherche de la boîte à thé, quand elle entre dans la cuisine pour explorer le garde-manger et il la suit jusqu'à la pompe où elle va remplir la bouilloire. Lorsqu'elle revient, il fait assez noir déjà pour que les flammes éclairent la salle et elle allume les bougies qu'elle trouve fixées dans deux chandeliers d'argent massif, antiquités qui ont cessé d'être des ornements pour revenir à leur usage primitif. Sur la table elle a rassemblé tout l'attirail nécessaire au rite quotidien du thé dont elle a acquis l'habitude dans sa patrie adoptive. Mais, tandis que là-bas elle est forcée de le prendre en hâte, entourée des premières éditions des journaux du soir, perpétuellement menacée par l'insistance du téléphone, ici elle a le loisir de s'y

livrer avec toute la tranquillité qui lui garantit la solitude de cette demeure isolée. Même la vieille horloge, au cadran d'étain curieusement ouvragé, détache ses secondes avec une lenteur pondérée et quand elle est sur le point de proclamer qu'il est quatre heures, elle s'y prépare avec la solennité d'une personne importante qui tousse avant de parler. Ici on a le temps de tout faire posément, de regarder au fond de la boîte de laque rouge et d'examiner le thé, au bout de la cuiller, étranges brins tordus, mystérieuse poussière noire, sèche et dure qui, dans l'eau bouillante, y fleurit en un instant et devient, comme par miracle, l'or liquide et parfumé qui coule dans la tasse. On a le temps de savourer ce nectar à petits coups, assise sur une chaise basse à haut dossier, tout près du feu, avec, à ses pieds, le plus heureux des chiens.

Accompagnant la nuit, le vent s'est levé et tourmente les ferrures des volets que Claire va fermer, s'isolant encore plus dans le silence de cette salle où règne le feu sur son trône de pierre et de fer. Là-bas, dans son home modernisé, la chaleur arrive invisible, en empruntant un fil caché derrière les moulures. Ici, le feu a gardé toute sa majesté primitive, autocrate joyeux et bienfaisant tant qu'on le sert avec fidélité, tant qu'on lui jette en pâture, une à une, les grosses bûches de sapin dont le lichen gris et la mousse verte épousent l'écorce craquelée. Chaque fois, il semble négliger la nouvelle offrande, puis, une de ses languettes rouges l'explore, y court, disparaît, revient ailleurs et soudain la bûche entière se met à chanter gaîment, se pare d'une auréole étincelante pour s'écrouler enfin.

Une bourrasque soudaine et le choc d'une fenêtre qui se ferme violemment tirent Claire de sa rêverie ; le bruit semblait venir de la pièce voisine, sorte de chambre haute au-dessus de la cave où l'on accède par quelques marches à côté de la cheminée. Claire n'y a jamais pénétré, mais, après un moment d'hésitation, elle s'arme d'un des chandeliers et ouvre la porte. C'est une chambre à coucher dont le grand lit est défait. Sous la fenêtre, sur une simple planche à tréteaux, parmi les livres empilés, des papiers ont été répandus par la brise. Claire ferme la croisée, ramasse les papiers, puis, après avoir écouté, comme si elle craignait que quelqu'un vienne, elle fait le lit.

Redescendue dans la salle, elle voit qu'il est six heures dix ; Marc ne tardera pas. Elle entendra un bruit de portière, elle ouvrira et il sera là devant elle, souriant.

Six heures dix. Ici c'est le soir, la nuit noire déjà ; à Londres, c'est à peine la soirée. C'est le moment où la Claire de là-bas s'habille pour quelque dîner, quelque fête, mi plaisir, mi corvée. Toujours cela, mi corvée : « Il faut vous arranger pour être vue partout ». Le radiateur électrique lui sourit de toutes ses rangées de dents incandescentes ; il règne une chaleur douce, une lumière douce aussi qui se concentre sur la table de toilette où brille l'argent des brosses, l'or de l'étui à cigarettes, l'émeraude de sa bague. Il s'y trouve des lettres à peine arrivées, aux enveloppes brutalement arrachées, pour aller plus vite. Toujours cela — pour aller plus vite, pour gagner du temps ! *Time is money* ! *Money*. Toujours cela ; le chèque qui arrive tous les mois, les billets qu'on va chercher à la banque, tout neufs, aux numéros qui se suivent.

Six heures trente, sept heures, sept heures trente. Est-ce cela, attendre ? Est-ce cela s'inquiéter ? Se soucierait-elle ainsi de Jimmie par exemple ? Mais Jimmie ne s'en irait pas ainsi dans la nuit au volant d'une méchante camionnette sur des routes gelées. Non. Il faut être Marc pour faire cela, il faut être Marc pour dire, tout naturellement : « On causera tantôt » quand sa... sa très grande amie vient le voir après trois... non, quatre ans d'absence ! Il faut être comme lui négligent jusqu'à l'impolitesse pour partir et ne pas rentrer à l'heure dite... A moins que quelque chose soit arrivé. Non ! Pas cela ! Pas maintenant. Pas quand elle a tant à lui demander, tant à lui confier. Son conseiller, si sage et si insouciant en même temps. Non, ni son sage ni son conseiller ; son tout petit garçon qui oublie de fermer sa fenêtre, néglige de faire son lit et qu'elle mettra en pénitence dans ce coin obscur. C'est ce qu'elle faisait autrefois avec sa poupée-garçon, son Arlequin, celui qui n'était jamais sage mais qu'elle aimait si fort que ses pauvres articulations de bois en craquaient !

Si elle mettait le couvert pour le souper, peut-être que cela le ferait revenir plus vite.

***

— Entre tes deux cierges, Claire, on dirait une sainte blonde !

Il a de la neige sur la barbe et sur la grosse laine à carreaux de sa veste canadienne à collet de fourrure.

— Je n'ai pas entendu la camionnette, Marc ?

— Je crois bien, elle est à Bruges, en panne dans un garage.

— Comment es-tu revenu ?

— A pieds.

— Pourquoi pas par le tram ? Il y a quinze kilomètres !

— En prenant le tram, j'ai calculé que je ne serais arrivé ici qu'à neuf heures trente. J'ai gagné une demi-heure. Je t'ai déjà fait attendre assez longtemps...

Il monte les marches qui conduisent à sa chambre et en revient en chandail, débarrassé de sa grosse veste qu'il met à sécher. Un autre dirait : « Tiens, tu as fait mon lit, merci ». Lui, sans mot dire, s'installe à la table. Un autre dirait : « C'est gentil d'avoir mis le couvert ». Lui ne dit rien. Mais, un autre aurait-il fait quinze kilomètres à pied dans la neige pour lui épargner une demi-heure d'attente ?

Elle court à la cuisine, au garde-manger dont elle a déjà relevé les maigres ressources. Elle fait frire les trois tranches de lard et les trois œufs qu'elle a trouvés. Timidement elle place devant lui deux tranches et deux œufs et s'assied humblement, en face de lui avec ce qui reste. Il sourit d'un air fatigué et vide d'un trait un verre de bière.

Ce n'est pas son habitude de rester silencieux.

— Y a-t-il quelque chose qui ne va pas, Marc ? hasarde-t-elle enfin, d'une voix hésitante.

Il éclate :

— J'aurais pu rester ici ! C'était peine perdue de reconduire mon bonhomme. Il me doit mille francs, il allait me payer en arrivant chez lui, puis il s'est excusé...

Mille francs, quelques livres. Un quart d'heure de réflexion, quelques traits à l'encre de Chine sur un bristol blanc. Mille francs; elle a payé cela pour une paire de gants ! Toutes ces livres qui lui coulent entre les doigts, toute cette célébrité factice ! Mais ici, cela ne compte pas. Ici, c'est un autre monde, un monde plus réel... et plus durable.

Elle se lève pour lui remplir son verre. Le broc est de bois cerclé de cuivre rouge.

— Tu te sentiras mieux après avoir mangé.

— Oh ! je me remets vite.

Ils mangent en silence et quand ils ont fini, Claire prend la parole :

— Viens près du feu ; tu n'enlèves pas tes bottes ?

— Non, je te reconduirai tantôt.

— Tu n'en feras rien !

Il ne répond pas et approche sa chaise de l'âtre. Sans tenir compte de ce qu'il vient de dire, elle s'agenouille à ses pieds et se met à délacer péniblement le cuir rude que la neige a durci Cela lui déchire les ongles si soigneusement manucurées. Il la laisse faire.

— Cigarette ? dit-elle.

Ses yeux brillent.

— Toujours tes Players ?

— Oui.

Elle lui tend l'étui d'or, honteusement. L'étui dont partout ailleurs elle est si fière. Ici il paraît scandaleusement ploutocratique. Marc fume, taciturne.

— Comment vont les chiens ?

— Bien. J'en ai trois douzaines maintenant et Kilkerry a gagné un prix l'été passé. Les amateurs commencent à me connaître. La saison sera bonne, je pense, et je compte exposer de nouveau. Deux chiennes. Dommage qu'il fasse nuit, je te les montrerais. J'ai fait des agrandissements, de nouvelles niches. Tu ne pourrais pas revenir pendant le jour ?

— Je retourne à Londres demain.

— Déjà ! Tu ne pourrais pas faire attendre ton journal ?

Elle fait « Non » de la tête :

— Pas plus que toi tes chiens. Comme eux, le public doit recevoir sa pâtée à heure fixe.

— Ça te va, cette vie ?

— C'est mouvementé, c'est excitant ; cela me fatiguait et m'énervait au début.

— J'achète de temps en temps ton *Morning Star* quand je passe à Ostende. Je ne comprends pas toujours les allusions ; il faut habiter le pays pour cela. Celles que je saisis sont très fines. Félicitations ! Te souviens-tu de ce que tu m'as dit lors de notre première rencontre ? Eh bien ! te voilà arrivée, en quatre ans. Ce n'est pas mal. Mais es-tu heureuse, Claire ?

— Je suis arrivée, bien au delà de mes espérances.

— Es-tu heureuse, Claire ?

— Il y a la satisfaction d'atteindre son but et imagine toi la joie de se dire que tous les jours on fait sourire un million de personnes peut-être.

— Es-tu heureuse, Claire ?

— On a ses soucis. Après-demain, à quinze heures, je dois livrer un commentaire sur la vie courante. Quelque chose de neuf,

de spirituel, de correct, de simple, de gentil, d'intelligible pour les enfants et de bien dessiné. Ce que ce sera, je l'ignore, car l'événement auquel je ferai allusion n'est peut-être pas encore arrivé. Je suis plus heureuse que je n'étais autrefois. à Sandmunster. C'est peut-être parce que maintenant je « fais » quelque chose.

— Tu n'en es pas plus libre. C'était la liberté alors que tu voulais.

— Oh ! si. Je ne me sens pas contrainte comme alors. En somme mon désir de liberté n'était autre chose que celui d'être adulte.

— ...et de choisir sa cage. La tienne est d'or et on y fait beaucoup de bruit ! Es-tu heureuse, Claire ?

— Je suis très très heureuse, Marc, très très heureuse !



« Très très heureuse, Marc, très très heureuse ! » se répète-t-elle deux heures plus tard, ses larmes mouillant l'oreiller. Marc l'a reconduite dans la bourrasque jusqu'au seuil de la maison de tante Justine, ne tenant aucun compte de ses protestations.

L'attendre quand il est sorti, entretenir son feu, s'inquiéter lorsqu'il est en retard, faire son lit, le servir quand il rentre fourbu, lui parler quand il se repose. Exister entièrement par lui et pour lui, est-ce cela la vie d'une femme ? Ou bien, est-ce le feu d'artifice de là-bas ? S'il ne faisait pas si noir quand les feux d'artifice s'éteignent ! Si Marc lui faisait le moindre signe qu'il a besoin d'elle ! Il était fatigué, il l'a laissée s'occuper de son ménage une seule fois, et par hasard.

Es-tu heureuse, Claire ? Et lui, est-il heureux ?

« Entre tes deux cierges... » son premier et son dernier compliment !

Oh ! non, plus jamais elle ne retournera à Zonnebloemen !

INCERTITUDES

Accompagnées d'un tonnerre brutal de puissance libérée, les hélices invisibles enlèvent l'avion et l'emportent avec elles dans la nuit du retour.

Es-tu heureuse, Claire ?

Peut-être comme ceci :

« Mrs James Woodlandson, la jeune femme du sympathique

avocat, mieux connue sous le nom de Claire Blankaert, n'est autre que l'artiste du *Morning Star* qui... que... etc. »

C'est ainsi, sans doute, que seraient conçus les deux ou trois paragraphes qu'on lirait dans les gazettes.

Le fracas du départ s'est changé en une haute note vrombissante et soutenue. Dehors, c'est l'encre noire de la nuit où des sautes de vent, comme les vagues d'un océan invisible font vibrer la coque sous leurs attaques qui s'accompagnent des rafales crépitantes et brèves de la pluie mêlée de grêle et qui impriment à l'appareil des coups irréguliers de roulis instantanément maîtrisés, des chutes brusques et matelassées suivies d'ascensions qui vous clouent sur votre siège. Et toujours, dominant tout, donnant confiance, la tornade puissante et inlassable des moteurs.

Il y aurait une étroite maison dans quelque square, des géraniums à toutes les fenêtres et des persiennes rouge et crème. Une cuisinière qu'il faudrait ménager, une femme de chambre dont on ferait une amie, un chauffeur en livrée noire. Le salon, au premier étage, meublé par Maple ou par Druce ; un studio sous les toits. Quelques dîners pendant la saison : le Barreau et la Presse, peut-être quelque ancien camarade sur le point de devenir célèbre. On jouerait au bridge l'hiver. Un mois à Birchington, à Scheveningue ou à Paris Plage, l'été. Jimmie se lancerait plus tard dans la politique. James Woodlandson, M.P. Entre temps le studio serait devenu la nursery et une Miss en uniforme marron conduirait tous les matins les babies à Kensington Garden.

Une vie enviable. Le souhait réalisé de toutes les jeunes filles.

Ici, à mille mètres, l'air est calme, le ciel d'un bleu profond, presque noir, empoussiéré d'étoiles. Des reflets froids brillent sur l'acier des moteurs, courent sur le disque blanc des hélices invisibles et se jouent à la surface de l'aile que la lune baigne d'argent. On voguerait ainsi toujours au-dessus de cette mer de nuages qui s'étend comme dans les rêves, infinie, immobile, floconneuse et blanche et sur laquelle l'avion, nef de conte de fées, poursuit l'oiseau bleu de son ombre, insaisissable comme le bonheur.

« Je suis très très heureuse, Marc, très très heureuse. »

Je le serai !

Elle est assise sur une chauffeuse, au coin du feu ; un feu de bois authentique, dans la salle basse d'une vieille maisonnette tout aussi authentique, mais ce n'est pas celle de Marc. C'est un

cottage sur la côte du Norfolk, au milieu des dunes. Il est « modernisé », garni d'antiquités véritables et loué à grand prix. Il a été retenu pour toute la saison et Claire y passe ses *week-ends*.

Ce samedi soir de mai, il fait encore froid, d'où les bûches qui n'ont pas été coupées dans la sapinière à côté ; elles ont été amenées de fort loin en camion et on les compte et les paie comme des objets précieux. Le mobilier est aussi rudimentaire qu'à Zonnebloemen, mais c'est une simplicité étudiée par un décorateur d'intérieur. Tout cela est très joli, très artistique, mais pas vrai. Sur la table de chêne est posée l'inévitable planche avec son dessin inachevé, car le travail quotidien accompagne Claire partout, comme une ombre.

Coup sur coup, deux voitures s'arrêtent et la pièce est envahie par une bande joyeuse, car ce cottage fait partie d'une colonie d'artistes qui chaque saison peuplent la petite plage et la remplissent d'exubérance.

— Claire ! habille-toi, lui crie Vera. Surprise-party chez moi...

— Nous sommes privilégiés, Mesdames et Messieurs, d'assister à la naissance d'un chef-d'œuvre, interrompt Dickie Dark, penché sur le travail interrompu.

— Dépêche-toi, continue Vera. Nous allons entre temps confectionner le cocktail du départ que tu nous offres !

— J'ai ce travail à terminer, un motocycliste viendra le prendre demain matin. C'est pour lundi et les presses n'attendent pas !

— Tu le feras tantôt. Viens avec nous.

Et Claire vint.

Il y eut un écho de cette *surprise party* dans le bureau du rédacteur du *Morning Star*. C'est lord Breft, assis sur le bord de la table, qui parle :

— Au début, son travail était simplement gentil et frais, sans grande inspiration. Maintenant il est devenu brillant. Mais on ne peut plus compter sur elle, dites-vous ? Est-ce la troisième ou la quatrième fois qu'elle n'a rien envoyé ?

— La quatrième, répond Norman Wheedler, et toujours un lundi...

— Avez-vous remarqué cette ironie acérée, presque méchante ?

— Oui. Je crois qu'elle a eu des ennuis. On me dit qu'elle a refusé un assez joli parti, on ne sait trop pourquoi. Depuis lors elle brûle la chandelle ! Chagrin d'amour, évidemment.

— Parfait ! Elle n'en travaillera que mieux, même si elle nous laisse en plan de temps en temps.

— Sans doute, mais ses défections pourraient devenir trop fréquentes et le tirage en souffrirait. Ce n'est pas qu'elle soit malade ; on la voit partout, et pas toujours en la meilleure compagnie ! Vous connaissez Vera Zeff ?

— Oui. Celle qui s'affiche avec un leader de jazz band ? J'ai oublié son nom, un Brésilien, je crois.

— C'est exact. Ils sont toute une bande et peu recommandables. Ils viennent de louer une demi douzaine de cottages dans le Norfolk. Si c'est pour recommencer les frasques du *houseboat* sur la Tamise qu'ils ont occupé l'été passé, merci ! Elle n'en était pas alors.

— Ne pourrait-on pas essayer de l'influencer. Je croyais que Sylvia Wedge était une de ses grandes amies.

— On les dit brouillées. J'ai peine à le croire.

— J'en parlerai à ma femme. Nous ne l'avons plus vue à Breft Castle depuis longtemps. Combien la payons-nous ?

— Deux mille livres. Mais il y a les reproductions en province et dans les Dominions. Encore un bon millier, à peu près.

— C'est beaucoup, surtout lorsque c'est inattendu. Trop d'argent, trop de tentations...

— Je ne sais. Moi j'opine pour quelque peine de cœur.



Au mois de septembre, ce fut Charles Oklynge qui aborda Sylvia Wedge :

— Devinez où j'ai rencontré votre petite protégée, Claire du *Morning Star* ?

— Je n'en sais rien. Je la vois peu, elle me néglige.

— Chez la Zeff !

— Oh ! Charles ! *Shocking*. Mais que faisiez-vous là vous-même ?

— Affaires, mon amie, affaires !

— Avait-elle bonne mine ?

— J'ai remarqué qu'elle était, comment dirais-je ? Très tendue. Sa petite toux nerveuse. Arthur Crivatt se mettait fort en évidence à ses côtés.

— Connais pas.

— Si. Poète barbu. Dixième zone. Mœurs genre bande à Vera.

Mais vous savez que j'ai l'imagination comme un jardin oriental. Pensez-vous que notre petite Claire ?...

— Jamais, Charles ! Impulsive, curieuse, imprudente, certes. Mais toujours de la tête. Je la connais. Barbu, disiez-vous ? Il me semble qu'elle m'a raconté quelque chose, un jour... oui, une histoire de jeune homme barbu. Mais cela c'était dans son pays. Quel était le prénom du poète ?

— Arthur. Arthur Crivatt.

— Non. Ce n'est pas cela. Il s'appelait Marc.

« LE ROMAN DE NOTRE CÉLÈBRE ARTISTE »

Vers six heures du soir, au cours de cette même journée de septembre, Claire, au téléphone dans son studio de l'impasse de la Bouteille Verte, s'entretient avec Vera Zeff :

— Tu dois venir, Claire ! Paolo t'a réservé une des meilleures cabines de son yacht et nous serons rentrés à Southampton dimanche à midi, je te le jure ! Arthur Crivatt sera là.

— Alors, si tu es bien sûre que nous serons rentrés à l'heure dite, je veux bien, quoique...

— Tu veux dire Arthur... ? Ce pauvre garçon, il se meurt. Je ne sais pas ce qui peut te rendre si cruelle. Il te plaît cependant...

— Je ne dis pas, Vera, mais... Attends une minute...

Claire vient d'entendre un bruit de colloque dans le vestibule, la porte s'ouvre et elle se retourne :

— Je ne suis pas à la maison, Constance, dit-elle. Vous le savez bien. Que me veut-on ? Qui est-ce ?

— C'est Marc ! dit une voix derrière la gouvernante éberluée.

Les exclamations de Vera tombent à terre avec le récepteur et continuent à se faire entendre au ras du sol. Claire n'en croit pas ses yeux ! Marc semble remplir tout l'encadrement de la porte, énorme, réel, souriant tandis que Constance s'efface et disparaît.

— Je viens te chercher, Claire !

— Me chercher ? Je ne... Où allons-nous ?

— Nous allons à Zonneblœmen... C'est-à-dire si... J'avais d'abord pensé t'écrire... Tu vois depuis des mois... je n'y tiens plus... alors...

— Comment ? Que veux-tu dire .

— Je ne sais comment on... Je pensais... si tu veux de moi... Mais peut-être...

— Voyons, Marc. Ce n'est pas comme cela qu'on... Je crois qu'il y a une formule...

— Tu te moques de moi. Je veux dire. Si tu veux... pour toujours, Claire ?

— Pour toujours ! Oh Marc ! Je... je me suis promis, depuis que je te connais, que si jamais tu... Eh bien, je me serais suspendue à ton cou pendant toute une minute, sans que mes pieds touchent terre ! Tiens-toi bien ! Tu peux compter les secondes.

— Non. Je tricherais.

— Allons-y. Oh ! Marc, ta figure devient déjà toute rouge... Je te ferai grâce de quelques secondes. Assieds-toi.

— Quand nous marions-nous, Claire ?

— C'est vrai. Il faut qu'on se marie. Mais quand tu voudras. Demain ? Non, impossible, il y a un tas de formalités et il faut prévenir la famille !

Elle réfléchit, puis, avec un sourire espiègle, où Marc revoit tout à coup la Claire d'il y a cinq ans, elle poursuit :

— Je sais. Je rentre chez tante Justine. J'ai toujours fait les choses d'une façon inattendue. Un mariage, à Sandmunster, selon toutes les règles, est-ce à quoi on s'attend le moins de ma part ?

— Claire ! réplique Marc avec horreur, me vois-tu en habit ?

— Pourquoi pas ? Et moi tout en blanc.

Mais une minute plus tard :

— Marc ! C'est impossible. Je ne puis tout quitter ici. J'ai mon contrat.

— Avec le *Morning Star* ? Il faut le résilier, le rompre. Tu diras : « Mon mari me défend ».

— Pas moyen. Il faut que j'honore ma signature et je ne puis résilier avant octobre.

Pas un mot de « ma carrière », ni de « mon public ».

— C'est le mois prochain, quelques semaines ; d'ailleurs, nous irons voir ton rédacteur, on causera. Maintenant, nous allons nous offrir le dîner de fiançailles !

Ils descendent les marches de l'Impasse de la Bouteille Verte et, pour la première fois, Claire remarque que Marc est habillé comme tout le monde quoique certains détails lui appartiennent typiquement.

— Je ne connais pas Hampstead, Claire. Où irons-nous ?

— Ici, à deux pas. C'est une taverne. Du roast beef ou du gigot. Ici ils appellent ce dernier de la jambe de mouton !

— Va pour la jambe, entrons.

— Oh ! J'ai un dîner ce soir ! Au club des caricaturistes. « Nous » serons tous là... sauf moi ! Buvons de la bière, Marc.

— De la bière ?

— Oui. Comme à Noël, à Zonnebloemen. Comment vont les tournesols ?

— Ils ont été superbes cette année.

— Ils se moquaient de moi, autrefois.

— Se moquaient ? Claire, tu es folle.

— Un peu. Y aura-t-il un voyage de noces ?

— Certainement. Nous allons en Irlande.

— Et nous en ramènerons un couple de setters !

— Comment as-tu deviné ?

— Pas difficile !

— J'y pense depuis la Noël, Claire.

— A quoi ? Aux setters, ou à m'épouser ?

Au crépuscule, tandis qu'ils se promènent lentement dans la tranquillité suburbaine, toute fleurie de jardins qui s'endorment, Marc prend la parole :

— Claire, j'allais te demander. Ton travail ! Toute cette publicité, ce... cet argent. Cela ne te manquera-t-il pas ?

— J'ai une grande amie, Marc, c'est une grande artiste, une caricaturiste, une vraie ! Elle a soixante ans, elle a tout sacrifié à sa carrière, elle est célèbre, elle a des centaines de connaissances et peu d'amis. Elle est seule dans son magnifique studio. Elle n'a personne avec qui... partager. Une petite gloire comme la mienne, qu'on a fait mousser, sera vite oubliée. Dans un an, on trouvera un de mes dessins sur la page du journal qui garnit un tiroir de quelque petit hôtel de province ! Quant à l'argent, on n'en a pas besoin de beaucoup... à Zonnebloemen, et il y aura tant à faire. Des repas à préparer, du nettoyage, du blanchissage...

— Nous promènerons ensemble les chiens...

— La basse-cour sera mon domaine exclusif, et le verger.

— Non. C'est moi qui monterai cueillir les cerises...

— ...et c'est moi qui tiendrai l'échelle !

Marc s'en est retourné à son hôtel à minuit et alors Claire s'installe devant sa planche pour la dernière fois. C'est le dessin qui doit être livré le lendemain. Quand il est terminé, elle y met sa signature et s'attarde avec un petit serrement de cœur devant l'encre

encore humide. Puis elle se retourne et murmure : « Et maintenant, Marc, je tiendrai l'échelle pour toi, toute ma vie ! »

Le lendemain matin, elle présente Marc à Norman Wheedler ; le rédacteur en chef se demande qui peut bien être ce compatriote barbu qu'on lui amène sans avoir prévenu. Ils causent quelques minutes à bâtons rompus, puis tout à coup, Claire place devant lui le dessin réalisé la veille. Il représente une route sur laquelle, vus de dos, Bob le chien, Sallie la tortue et Dick le perroquet se retournent en faisant chacun un signe d'adieu.

Norman Wheedler lève la tête avec un signe d'incompréhension.

— Monsieur est mon fiancé ! dit Claire.

— Ah ! Je comprends. Alors nous allons vous perdre ! Mais...

— Je sais. Mon contrat. Peut-être pourrions-nous nous arranger à l'amiable, Mr. Wheedler. Il y avait possibilité de part et d'autre de résilier après la première année, et il n'y a qu'un mois d'ici là.

L'autre réfléchit, puis, avec une promptitude de limier, il flaire la nouvelle et sa valeur pour un journal dont la plupart des abonnés sont des femmes.

— Soit, dit-il. Puis, se tournant vers Marc : Vous avez été journaliste, me disiez-vous tout à l'heure, Monsieur, alors vous me comprendrez. J'ai deux conditions.

— Lesquelles ?

— Que vous m'accordiez une interview et que vous passiez chez nos photographes....

La jeune fille interrompt, proteste, mais Wheedler tient bon.

— Voyons, Claire, insiste-t-il, rappelez-vous : « ...le Public notre maître, dont nous sommes tous les humbles serviteurs ».

Le lendemain, ce fut la première page : Claire et son profil favori, la tête de Marc, toute petite, dans un coin, et le titre : *Le roman de notre célèbre artiste.*

« Ils y allèrent avec leur exagération coutumière : amis d'enfance. Lui, grand voyageur, elle, artiste dont la renommée n'est plus à faire. Préfère l'amour à la gloire. Une vie simple dans les vastes solitudes des dunes et des plages. (Voyez son dessin d'adieu en page 4). »

AUBE

Tout Sandmunster a assisté au mariage et, après un mois en Irlande, les jeunes époux se sont installés à Zonnebloemen.

Ce premier automne a été pourpre de bruyère et parfumé de

la résine des troncs fraîchement abattus dans « notre » sapinière. Marc les a élagués à grands coups de serpe et Claire a ramassé dans l'herbe fine et rare les pommes de pin, ces dures fleurs de bois qui brûlent avec une flamme si gaie. Les fruits d'hiver, vidés de leurs sacs, ont fait au grenier leur roulement de tonnerre distant et on a mis le feu aux feuilles mortes entassées au verger.

L'hiver a été rude ; le matin il fallait creuser un sentier dans la neige, de la porte de la cuisine aux chenils et la cour était pleine des étoiles minuscules que font les pattes d'oiseaux sur la nappe blanche.

— Mes pauvres mains ! disait Claire, chaque fois que quelque membre de la famille, poussé par la curiosité, annonçait sa visite.

— Oui, disait tante Justine, elle avait une magnifique situation à Londres, mais elle en a toujours fait à sa tête, comme sa mère. D'ailleurs, quand on a comme elle de l'intelligence et du bon sens, pourquoi s'en faire un deuil ! Je ne lui ai jamais vu un air si radieux !

L'oncle Auguste, lorsque Claire était venue lui présenter son fiancé, les a gardés tous deux à déjeuner. Lui et Marc ont causé et, comme ce dernier était entièrement de l'avis de son futur oncle au sujet de quelque obscure chinoiserie touchant au change du dollar et de la livre, le banquier a laissé entendre dans la famille que c'était « un garçon exceptionnellement intelligent ». Ce brevet, comme celui d'une autre nature conféré au pauvre oncle Victor, est acquis à Marc pour toujours.

Le printemps est venu, tardif, et les premiers rayons du soleil ont doré les cheveux défaits de Claire où s'accrochent les pétales tombés des cerisiers. Les lourds canards blancs allongent le cou dans l'herbe neuve où se cache la graine qu'elle leur jette et les têtes neigeuses et rondes des nuages se voient à travers les branches dégarnies qui commencent à se poudrer du premier vert de leurs feuilles naissantes. Au mois de mai, il a fallu se précipiter à l'aide des canetons, boules de duvet beige, au bec trop lourd, égarés piteusement sur la route et Mathilde, la poule grise, a promené solennellement sa couvée à travers la salle basse aux portes toujours ouvertes. Juin : les minuscules pommes vertes se pelotonnent en grappes, trop légères encore pour faire ployer les branches et la brise éparpille négligemment les véreuses et les superflues dans l'herbe longue. Mais celles qui ont résisté aux vents froids, à la secousse des tempêtes, se dorent sous la paix chaude de juillet.

ANDRÉ STEYLAERS.

LES
« RÉFLEXIONS SUR LE THÉATRE »
DE JEAN-LOUIS BARRAULT

Au seuil du livre débordant d'intelligence et de sensibilité que Jean-Louis Barrault publie (1) sous le titre *Réflexions sur le Théâtre*, l'auteur, dans l'avant-propos, s'exprime ainsi : « Le changement est notre fonction, voilà pourquoi on ne peut pas nous en vouloir si nous ne pensons pas quelquefois comme nos aînés, voilà aussi pourquoi nous ne devons pas nous assombrir quand nos cadets ne pensent déjà plus comme nous. Au théâtre : ne pas cesser de se trouver *en marche...* »

Le livre est la relation de cette *marche;* depuis les premiers pas d'un garçon de vingt ans, inconnu, tremblant à la fois de toutes ses forces contenues et de toutes ses peurs avouées, jusqu'à l'étape d'aujourd'hui ; celle d'un homme de quarante ans, au zénith de la renommée : « il ne s'agit pas ici d'écrire mes mémoires, occupation prématurée, mais de tirer d'une récapitulation rapide des années un matériel moral qui puisse me permettre de repartir de plus belle — de bon pied et l'esprit neuf... »

Voilà près de neuf ans que je connais Jean-Louis Barrault, que je le regarde vivre et travailler, sans cesser d'être émerveillé, captivé, enrichi, diverti par le spectacle émouvant de ce travail et de cette existence ; par cette foi joyeusement sérieuse, par cette généreuse spontanéité, par cette sagesse ingénue, par l'instinctive sûreté de ces élans de « bête de race ». Il me semble que l'on peut comparer Barrault à ces fleuves qui paraissent

(1) Aux Editions Jacques Vautrain.

torrents toujours prêts à déborder, à dévorer leurs rives, mais dont la mobilité de surface dissimule le calme imperturbable d'un courant creusé dans un lit profond.

Les qualités de l'homme font les qualités du livre. De chapitre en chapitre, sinon de page en page, ce ne sont que bouillonnements, ébrouements, fiévreuses poussées d'idées que la contrainte des mots, de l'écriture, stimulent et impatientent. Mais l'écrivain est maître de sa plume comme le comédien l'est de son jeu. Le cheval de course peut impunément « forcer l'allure » : il est monté par un excellent jockey.

Peu de solutions de continuité, dans ce livre, entre ce qui est confidences, confessions et ce qui est réflexions, méditations. Peu de livres moins pédants, aussi dépourvus de jactance, de présomption.

A l'instant où nous en entretenons les lecteurs de *La Revue*, ces *Réflexions sur le Théâtre* ne sont point encore parues en librairie. Mieux vaut donc détacher de l'ouvrage quelques fragments inédits, lesquels, plus qu'une vaine analyse, permettront de s'en faire un peu l'idée.

Voici le début du premier chapitre :

« Toute ma vie je me rappellerai ce jour d'hiver 1931. Ce moment, cet instant même (la marche de l'univers entier, à cette minute, me semblait tout à coup stoppée) où je sortis du Collège Chaptal, où je pris le boulevard des Batignolles, les places Clichy, Blanche et Pigalle, où je passai devant Médrano à l'odeur de cheval, où je m'essoufflai un peu plus en escaladant la petite rue Dancourt, où tout à coup mon cœur se mit à m'obstruer la gorge devant la façade de l'Atelier et où enfin la concierge de l'Atelier : Mme Verny, si gentille pour moi plus tard, me guida jusqu'à la loge de Charles Dullin...

« Etait-ce moi ou était-ce un autre ? Oh ! c'était bien moi, c'est moi ! — à l'acuité persistante de ma sensation, je sens que ce pourrait être encore moi !

« Puissé-je conserver longtemps ces flots d'émotions qui vous noient ; ces émois vierges qui vous transportent aux portes de l'évanouissement.

« Conserver, entretenir comme la chose précieuse entre toutes : une *virginité permanente*, telle est ma première réflexion...

« ... Ce jeune homme de vingt ans arpentant le boulevard avec une avance d'une heure sur l'heure de la convocation,

mais hâtant le pas, crainte d'être en retard ; ayant sur la tête un chapeau mou qui n'était pas à lui, un costume donné, un pardessus cintré donné également, des gants à la main... trop étroits pour pouvoir les mettre ; n'ayant que du vide derrière lui et, devant lui, qu'un épais brouillard d'avenir que ses yeux tendus cherchaient à percer ; ce jeune homme...

« Eh bien ! le souvenir de ce jeune homme me sert aujourd'hui à me représenter ce qu'est une audition. Oui, c'est bien lui qui m'aide aujourd'hui à recevoir les autres jeunes gens qui viennent me demander une audition.

« De ma part, ce jour là, tout était à la fois maladroit et touchant. Depuis, je me suis aperçu que chez un vrai jeune homme tout est à la fois maladroit et touchant. Et si un jeune homme aujourd'hui se présente à nous avec un air conquérant, avec un sans-gêne qui irrite parfois nos quarante ans et des maladresses qui par protestation nous feraient avoir des réactions de vieillard, disons-nous bien que, sous cet air, sous ce sans-gêne, derrière cette maladresse, tout est tendre, tendre comme une viande tendre, fragile comme une pelure, et que nos quarante ans n'auront fait de progrès que s'ils ont conscience de devoir agir avec la plus grande précaution (je ne dis pas indulgence) mais précaution. La précaution de l'horloger amoureux de ses montres. La jeunesse a des droits. La plus vigoureuse fougue étant en opposition avec la plus fraîche expérience. A nous de faire le premier pas, à nous de faire crédit. « Les jeunes gens sont jeunes », dit Molière... »

Et voici le jeune Jean-Louis devant le directeur de l'*Atelier :*

« J'avais préparé deux scènes : une scène des *Femmes Savantes* et une scène de *Britannicus.* Mais comme j'ignorais tout des auditions et des « répliques » qu'il faut amener avec soi, j'avais appris tous les rôles, celui de Chrysale et de toutes les femmes savantes, celui de Narcisse et aussi celui de Néron.

« Dans son bureau Dullin était enfoui, l'œil malin et amusé, dans un petit fauteuil près de la fenêtre, mais invisible de la rue. La lampe était allumée car le jour commençait à tomber. J'avais gardé mes gants à la main, incapable dans mon trac d'oser même les poser et je me déplaçais de tous les côtés. A droite, à gauche, m'accroupissais en gros lourdaud au moment de : « Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats », me

raidissais en pimbêche : « Le corps avec l'esprit fait figure, mon frère », etc...

« Puis c'étaient de longs regards noirs dans le vide sur mon partenaire inconnu ; un grand temps qui en voulait dire long :

> Narcisse, c'est assez ; je reconnais ce soin,
> Et ne souhaite pas que vous alliez plus loin.

Demi-tour, regards plus bas, car Néron doit vraisemblablement être assis, regard hypocrite, étonné :

> Quoi ? pour Britannicus votre haine affaiblie, etc...

« Tous les changements de voix, tous les changements d'attitude, je me livrais tout nu. Tandis que de la maison d'en face, un couple déshabillé s'était mis à la fenêtre et me « reluquait » en se moquant doucement...

« A la fin de ce « numéro », Dullin, sans doute sensible à tant de candeur, me fit certainement entre les dents quelques compliments et je compris que je pouvais essayer de faire du théâtre. Il me demanda :

« — Vous êtes décidé à faire du théâtre ?

« — Oui, monsieur.

« — Vous savez que c'est grave, que vous risquez de crever la faim ?

« — Oui, monsieur.

« — Vous êtes prêt à crever la faim ?

« — Oui, monsieur.

« — Et actuellement quels sont vos moyens d'existence, car l'école de l'Atelier est, hélas ! payante ?

« — Monsieur, je n'ai aucun moyen d'existence. Je suis pion à Chaptal au pair, j'y suis simplement nourri et logé, mais je n'ai pas d'argent.

« — Alors je vous prendrai gratuitement à l'école ; mais ne le dites pas... »

Quelques mois plus tard Barrault fait partie de la troupe : « Tu auras quinze francs par jour — lui dit Dullin — apprends pour commencer le domestique de *Volpone*. Je ne fais pas de contrat, on n'en fait pas ici ; c'est bon pour les commerçants : ta parole et la mienne suffisent... »

Eperdu de bonheur, éperdu de « trac », Barrault joua le domestique de *Volpone;* puis *six* « utilités » dans *Richard III*

Sans logis, il couche au théâtre et, un soir, dans le lit même de Volpone. « Pendant quatre ans (1931-1935), je n'ai jamais rencontré les yeux de Dullin sans trembler de peur et du désir d'être digne de lui. » Un soir, dans la rue, l'élève ose se confier au maître ; une tacite complicité s'établit dès lors entre eux : « Le maître — écrit Barrault — n'est un bon maître que dans la mesure où l'élève lui permet d'être un bon maître. Toute la nourriture qu'il vous apporte est dans la nourriture qu'on lui permet d'apporter... » Plus qu'en « artiste », Barrault travaille en « artisan » : « Je baignais dans un bain d'honnêteté professionnelle. » Quatre années d'un labeur captif ; un humble et fervent labeur d'apprenti, par lequel une personnalité « hors-série » se dégage, et mystérieusement, irrésistiblement, s'élabore. Elle se manifestera pour la première fois en coup de tête. A la fin de la saison 1935-1936, ayant touché une dizaine de mille francs de la succession de son père, Barrault loue l'*Atelier* pour six jours à Dullin. Avec des camarades que sa foi a subjugués, il y jouera un mimodrame : *Tandis que j'agonise*, qu'il a tiré d'un roman de Faulkner.

« Dans *Tandis que j'agonise*, un certain jeune homme sauvage dressait un cheval encore plus sauvage que lui. Or, au point de vue mime, le cheval m'intéressait. C'est donc sous le signe du cheval que je travaillais le matin, sur le proscénium de l'Atelier. Devant le rideau fermé, je profitais de la lumière dont avaient besoin les femmes de ménage qui nettoyaient la salle.

« Suffisamment forcené pour ne pas être intimidé par leur présence, je « travaillais » mon cheval en slip. Et cela me donna l'occasion de recevoir de l'une d'elles un des plus forts encouragements que je reçus jamais.

« J'étais donc nu, n'ayant pour tout vêtement qu'un slip. Bien entendu aucun accessoire ne pouvait indiquer la présence de ce cheval imaginaire que je m'évertuais à dresser. Dans mon ardeur passionnée j'oubliais facilement la présence de ces braves femmes qui ramassaient, dans un panier, les détritus laissés par le public de la veille. Le bruit discret de leurs balais ne m'importunait nullement. Un beau matin pourtant mon attention est distraite par quelque chose. Je m'arrête et aperçois en effet l'une d'elles qui était plantée devant moi, accoudée sur le manche de son balai — je réalise rapidement qu'elle

devait m'observer ainsi depuis déjà quelques minutes. Je la regarde un peu gêné, comme pris en faute. Elle ne bouge pas et continue de me fixer comme par une sorte de prolongement de pensée. Tous deux légèrement abrutis, je lui souris, et elle me dit : « Je voudrais bien savoir ce que vous fabriquez, depuis quelques jours que je vous regarde, sur ce cheval... »

« Quelle victoire ! quelle joie ! quel encouragement ! quel spectateur que cette femme ! quelle récompense !... »

Le soir de la première, l'ouverture du rideau fut accueillie par un formidable éclat de rire ; mais le cheval-centaure « coagula le public ». Il « coagula » aussi, autour de Barrault, un premier groupe d'admirateurs. Plusieurs de ceux-ci sont aujourd'hui encore près du plus fidèle des amis.

De son plein gré, Jean-Louis Barrault quitte alors l'Atelier. Entouré par ses « croyants », il s'installe dans un grenier, rue des Grands-Augustins (ce « grenier » est aujourd'hui l'atelier de Picasso). Là on ne fit pas grand'chose — un peu de cinéma, seulement, pour subsister — toutefois « la vie qu'on y mena fut extraordinaire de liberté, de variété, de fantaisie, d'entrain... »

De ces années de retraite en un milieu d'avant-garde naquit le *Numance*, de Cervantès, monté en 1937 au Théâtre Antoine. « L'aventure de *Tandis que j'agonise* m'avait coûté l'héritage de mon père ; *Numance* me coûta ce que j'avais pu économiser alors du profit du cinéma : un peu plus de quarante mille francs. »

Les représentations de *Numance* furent immédiatement triomphales. L'intrépide génie du « metteur en scène » s'y révéla d'un seul coup, et je suis persuadé que si Barrault remontait demain *Numance* à Marigny, *Numance* obtiendrait un succès plus grand encore qu'à la création.

L'accueil que reçut *Numance* ne grisa point Barrault :

« Je ressortis de *Numance* avec une soif redoublée d'apprendre, mais d'apprendre cette fois la profession normale de l'acteur, apprendre sans trop réfléchir, apprendre par infiltration quotidienne à force de jouer.

« J'avais devant mes yeux l'exemple extraordinaire de Madeleine Renaud qui me semblait être de plus en plus le prototype de l'acteur professionnel. Quel dommage qu'il ne me soit pas convenablement permis de parler d'Elle !...

« Je décidai donc d'accepter tout sans réfléchir, c'est ainsi

que je sautai la saison suivante sur l'occasion que me procurait Alice Cocéa de jouer, à ses côtés, *le Misanthrope*.

Je barbotai pendant trois mois au milieu des neuf cents vers d'Alceste, ce qui me valut une verte semonce de Jouvet. Mais ce genre de bain brutal me rodait ; et mon étoile me guidait bien. »

Ensuite, *La Terre est ronde* de Salacrou, chez Dullin, qui déjà considérait son ancien élève comme son successeur possible : « mais la vie ne voulut pas de cette solution-là. »

C'est alors que Barrault monte son troisième spectacle (pendant la première année de guerre) : la *Faim* d'après Knut Hamsun et l'*Hamlet* de Laforgue. C'est alors aussi qu'il se lie avec Paul Claudel, qui lui donne *Tête d'Or* et lui refuse le *Partage de Midi*. Il fut également question entre eux du *Soulier de Satin*. Mais en juillet 1939, Barrault est appelé « sous les drapeaux ». Une année passe ; au moment de la défaite, il échoue avec sa compagnie dans un petit village du Quercy, « effondré, anéanti »

« En attendant la démobilisation, nous faisions de longues promenades dans ce paysage à la fois sauvage et mesuré. Un jour que je me promenais avec mon ami le peintre Planson et que nous essayions de reclasser nos idées, je lui dis : « Pendant quelques années, il me sera impossible de reprendre cette vie indépendante que j'avais. Socialement, il me sera impossible d'exprimer mes opinions et pour cause ; ce que je ferai ne pourra être qu'interdit. Voilà la situation morale. D'autre part, techniquement, j'ai dû perdre tout du peu que j'avais acquis. Ce que je désirerais serait de tout recommencer, de me remettre à l'étude dans un milieu véritable et supérieur. Tiens ! j'aimerais entrer à la Comédie-Française, y passer cinq ou six ans, pour apprendre enfin mon véritable métier. La Comédie-Française peut être pour moi fondamentalement cette Ecole supérieure et indiscutable. »

Trois semaines plus tard, Jacques Copeau, qui assurait alors l'intérim d'Edouard Bourdet à la Comédie-Française, y appela providentiellement Barrault, démobilisé depuis peu :

« Cette courte histoire est un hommage à mon étoile ! Voilà ce qui s'appelle être protégé par la vie. Voilà aussi, fichtrement qui engage. On n'est plus libre quand on est à ce point protégé. Toute ma vie j'ai senti une présence invisible qui m'indiquait

tendrement le chemin. Un frère secret qui me guide. Toute ma vie d'ailleurs, je lui ai obéi. Puisse-t-il ne pas m'en vouloir si, un jour, je ne le suis pas.

« Vivre, avec ou sans cette présence secrète, est comme si l'on chassait avec ou sans chien.

« Le chien, le bon chien d'arrêt qui vous mène là où est le gibier et vous avertit tout à coup de sa présence. Mais pour garder un tel chien d'arrêt, il faut s'efforcer d'en être digne.

« Je connais un ami à qui, dans une chasse, on avait prêté un admirable chien dressé. Le chien lui lève des perdrix, l'ami tire et les manque ; le chien se retourne et le regarde, étonné. Quelques minutes après, le chien lui lève un lièvre, il tire et le manque ; le chien se retourne et le regarde, assombri. Une troisième fois, il lui lève un autre gibier, l'ami le tire et le manque. Le chien alors n'a fait ni une ni deux, il est revenu à son chenil, malgré les sommations de son maladroit chasseur.

« Tout le problème est de ne pas décevoir le chien d'arrêt. »

Administrateur de la Comédie, j'eus la joie d'avoir, pendant trois ans, J.-L. Barrault comme pensionnaire, puis comme sociétaire ; et, pendant ces trois ans, nos rapports furent entièrement et constamment confiants. Chez lui, comme d'ailleurs chez maints autres comédiens et comédiennes du Français d'alors, existait à l'état permanent l'émouvant désir de coopérer à la grandeur traditionnelle de « la Maison » ; de tout faire pour qu'elle demeurât, pendant ces cruels et sombres jours, une glorieuse institution française ; une « arche dans la tempête ». Il s'agissait de préserver, de sauver le trésor spirituel que constitue « le répertoire », et, aussi, d'exalter, d'enrichir ce trésor. Tout ce qui s'est fait pendant l'occupation sur ce plan, qui me semblait primordial, ne le fut point, cela va sans dire, avec la participation de Barrault ; mais c'est par Barrault que furent montés *Phèdre* et *Hamlet*, et sans lui, qui s'y donna corps et âme, la Comédie n'eût certainement point représenté *le Soulier de Satin*.

La lecture des pages qui ont trait, dans ces *Réflexions sur le Théâtre*, à la création du *Soulier* a ranimé en moi bien des souvenirs. En voici un, où apparaît l'auteur lui-même. Ce sera notre dernière citation :

« Nous étions à présent à douze jours de la générale, lorsque Claudel vint à Paris. Quel trac j'eus à dérouler la pièce devant

lui ! La première partie durait deux heures trente durant lesquelles le rideau ne baissait pas. Cette première partie se déroula sans accrocs. Nous fîmes une pause de dix minutes et je m'approchai de Claudel, tout frissonnant d'appréhension.

« — Eh bien ! ils en auront pour leur compte ! me dit-il.

« — Mais encore ?

« — Ça va... Ça va...

« Je n'insistai pas, car c'était à la deuxième partie qu'il y avait ce qu'on appelle « un os ».

« Je n'avais jamais pu, à la grande scène du château-arrière, ni mettre la scène en place, ni apprendre le texte, pas plus que ne l'avait pu Marie Bell. La pièce à cet endroit se rebiffait. Elle avait pris vie et, à cet endroit, il y avait une adhérence. Elle résistait.

« J'appris ainsi que lorsqu'on met une pièce en scène, l'auteur et le metteur en scène ne sont pas les seuls maîtres de l'aventure, la pièce elle-même devient une troisième personne qui se défend, qui dicte sa volonté. C'est elle la plus exigeante et la plus implacable.

« Nous reprenons la répétition, tout marche bien jusqu'au château-arrière, où comme d'habitude nous butons — arrêt — discussion — je risque même la proposition d'une coupure.

« Claudel me dit :

« — Sautez cela et allez jusqu'au bout.

« La fin se poursuivit normalement. La deuxième partie durait une heure trois quarts. Avec l'entr'acte, le spectacle durait en tout cinq heures moins un quart.

« Nous restons seuls, Claudel et moi et nous récapitulons. Nous tâchons d'y voir un peu clair. Il me dit :

« — C'est évident, cet endroit est mauvais, je n'ai rien compris à tout ce que vous racontez, mais tâchons d'éviter une coupure. Avant d'arracher la dent, je vais tâcher de la soigner.

« Nous révisons rapidement l'action : ce père Jésuite du début, qui redonne un coup de manivelle à l'action au moment du passage de l'épave (deuxième journée), pourquoi n'interviendrait-il pas en deuxième partie ?... Il n'en fallait pas plus à Claudel. Il s'enfuit.

« Le lendemain dès huit heures, j'étais au Français. On me téléphone : « Claudel, sous l'inspiration, avait refait dans la

nuit la scène en entier ». Il vient me rejoindre vers neuf heures, encore sous les larmes. Cet homme de soixante-seize ans pleurait comme on pleure à dix-huit. « C'est merveilleux, disait-il, tout cela m'a été dicté ». Le don ! Nous nous enfermâmes dans une petite pièce du théâtre et il me lut ce qu'il avait écrit d'une seule traite dans la nuit.

« A la place de la statue de Saint-Jacques, sur le bateau, il avait fabriqué une Croix avec les morceaux de l'épave de la barque du Père Jésuite. Présence ainsi du Père Jésuite. La pièce entière se bouclait. Claudel avait trouvé la solution. »

Les réformes si peu prudentes de la Comédie-Française, en 1945, et la fondation de la « Compagnie Madeleine Renaud-J.-L. Barrault » font l'objet des derniers chapitres de l'ouvrage. Pas un mot, dans ces pages, qui laisse redouter ou supposer que Jean-Louis Barrault considère le travail accompli au Théâtre Marigny comme un aboutissement, comme la fin d'une trajectoire : « ... Ce que nous sommes et ce que nous pensons aujourd'hui — écrit-il — diffère de ce que nous étions et pensions hier, et ne peut laisser prévoir ce que nous serons et penserons demain... Depuis trois ans, nous voguons... voilà tout ! »

Cher Barrault, l'idée que vous pourriez être un jour soit longtemps découragé, soit longtemps satisfait n'est pas une idée concevable ! Le havre de votre repos reste encore hors de vue...

JEAN-LOUIS VAUDOYER

REVUE SCIENTIFIQUE

LES PRIX NOBEL

L'Académie des sciences de Stockholm et l'Institut royal Caroline qui, depuis 1901, sont chargés respectivement de décerner chaque année les prix Nobel pour les sciences physiques et les sciences physiologiques, viennent de publier les noms de leurs lauréats.

Le prix Nobel de physique est donné au Japonais Hideki Yukawa, ex-professeur à l'Université de Kyoto et actuellement professeur à l'Université de Columbia (New-York). C'est l'inventeur d'une nouvelle particule électrique, le *méson*, dont la masse est intermédiaire entre celles du proton et de l'électron. Le physicien japonais en postula l'existence dès 1935 pour expliquer la stabilité des noyaux atomiques. D'après sa théorie, la particule devait être un « électron lourd » de masse 200, doué d'une vie moyenne extrêmement courte. Comme il est arrivé plus d'une fois dans l'histoire scientifique de ces dernières années, cette prédiction purement abstraite se vérifia trois ans plus tard dans l'étude du rayonnement cosmique. En analysant un cliché, obtenu par Anderson et Neddermeyer, d'une désintégration atomique produite par hasard dans une chambre à brouillard de Wilson, on trouva qu'elle avait exigé un projectile atomique de masse 250. Un autre cliché, obtenu à Bellevue en 1940 par Leprince-Ringuet, attestait la collision d'un électron et d'une particule lourde de masse 240. D'autres vérifications suivirent et la connaissance du méson se précisa. On constata sa dissociation ; on mesura sa vie moyenne : à peu près deux millionièmes de seconde, ce qui concordait avec l'estimation de Yukawa.

La théorie du méson dut se compliquer singulièrement

lorsqu'on disposa d'une autre méthode d'enregistrement de la radiation cosmique : une plaque photographique, exposée à haute altitude, où un méson fortuit vient de temps à autre faire éclater un noyau d'argent dans l'épaisseur de la couche sensible. Il fallut admettre l'existence de mésons différents : léger et lourd, positif, négatif et neutre. Mais la théorie restait cohérente. Elle fut tenue pour confirmée lorsque l'an dernier, Gardner et Lattès créèrent des mésons lourds indiscutables en bombardant du carbone et du glucinium par des particules alpha très puissantes. Alors on put donner à Yukawa ses lauriers d'or, sans inquiétude.



Pour la chimie c'est un Américain William F. Giauque qui est couronné. Il est aussi professeur et enseigne à l'Université de Californie. Il a cinquante-neuf ans. Ses travaux sont divers et importants. On lui doit une méthode en vue d'obtenir des températures extrêmement basses, voisines du zéro absolu qui se trouve, comme on sait, à 273° au-dessous de la glace fondante. Inaugurée il y a une quarantaine d'années au splendide Laboratoire de Leyde par Kamerlingh Onnes, la lutte pour la liquéfaction des gaz rebelles et la conquête du froid s'était arrêtée en 1922 à moins d'un degré du zéro absolu. L'évaporation de l'hélium liquide ne permettait pas de descendre plus bas. On se souvint alors d'une expérience de Langevin montrant qu'un corps magnétique, comme l'alun de chrome et de potassium, s'il est aimanté à refus puis démagnétisé brusquement, se refroidit. En le plaçant dans un bain d'hélium liquide, on abaisse donc notablement la température et c'est ce qui permit à Giauque (en même temps d'ailleurs qu'à d'autres chercheurs comme de Haas à Leyde) de descendre davantage vers le pôle du froid. Utilisant d'autres sels paramagnétiques, on est arrivé à deux ou trois millièmes de degré seulement de ce point où la matière, privée de toute énergie interne, est entièrement paralysée.

Un autre titre de Giauque au prix Nobel est la découverte, avec Johnston, des isotopes de l'oxygène, c'est-à-dire des variétés de ce gaz qui ont un poids différent tout en ayant exactement les mêmes propriétés. L'oxygène le plus commun ayant comme

poids atomique 16, ses isotopes, en quantité très faible dans l'atmosphère, ont pour poids 17 et 18.

***

Quant au prix Nobel de physiologie et médecine, il a été partagé entre le chirurgien portugais Egas Monez et le physiologiste suisse Walter Rudolf Hess. Leurs travaux ont une partie commune et ont conduit au traitement des maladies mentales par la chirurgie du cerveau. Jusqu'à ces dernières années on s'était contenté d'ouvrir le crâne pour opérer tumeurs et abcès au moyen du bistouri électrique : technique infiniment délicate où en France de Martel et Clovis Vincent se sont intrépidement illustrés. La science et l'audace des neurochirurgiens ayant progressé, ils ont passé du plan anatomique au plan physiologique, ils ont appris à attaquer des zones cérébrales plus profondes pour supprimer la douleur ou guérir certaines névroses.

Dans cette application nouvelle et de grand avenir, Egas Moniz a été un précurseur. Professeur à Coïmbre d'abord, à Lisbonne ensuite, il a créé une méthode d'exploration cérébrale qui permet le diagnostic et la localisation des tumeurs. Il a surtout inventé en 1935 la « lobotomie ou leucotomie préfrontale », opération supprimant les connexions nerveuses entre les lobes cérébraux antérieurs et les parties profondes de substance grise, en particulier le thalamus et ses annexes qui sont le siège de l'affectivité et de la sensibilité, qui jouent même un rôle important dans les facultés intellectuelles. Moniz a ainsi obtenu des résultats étonnants chez ces grands malades de l'esprit qu'on appelait des psychasthéniques du temps de Pierre Janet. On va jusqu'à prédire que cette méthode permettra de modifier la personnalité.

Le professeur Moniz, qui a aujourd'hui soixante-quinze ans, a été député dans sa jeunesse, puis ministre de son pays à Madrid, enfin ministre des Affaires étrangères à la fin de la première guerre mondiale. Son partenaire dans la gloire Nobel, W. R. Hess, est aussi un médecin qui dirige l'Institut de physiologie de Zurich. Il a soixante-huit ans. C'est un spécialiste du système nerveux sympathique. Sa citation porte qu'il a découvert « l'organisation fonctionnelle du diencéphale coordonnant l'activité des organes internes ». Le diencéphale ou cerveau

intermédiaire est justement cette partie du cerveau qui renferme le thalamus et ses annexes qui peut suppléer dans une certaine mesure aux fonctions supérieures si l'on enlève les hémisphères cérébraux. Cette coordination d'activités organiques qu'a mise en lumière Hess ne relève pas selon lui de centres déterminés. De même qu'on a renoncé aujourd'hui à rapporter les fonctions psychiques à des territoires de l'écorce, de même dans le domaine de l'activité nerveuse inconsciente, celle du sympathique, la théorie purement anatomique est en échec. Par exemple Hess refuse de croire à un centre du sommeil ; le sommeil n'est pour lui qu'une rupture d'équilibre entre les deux grands systèmes sympathiques. Ces découvertes sont grosses de promesses pour la neurologie et la psychiatrie.

L'ÉLEVAGE DES ATOMES DE PLUTONIUM

Le Commissariat de l'Energie atomique vient de démentir ou plutôt de remettre au point des informations tendancieuses qui avaient été publiées dans la presse sur sa pupille Zoé. On sait que Zoé est le nom donné à la pile atomique de Châtillon, mise en service le 15 décembre dernier. La puissance, qui n'était que de quelques watts à ce moment, est montée progressivement à une dizaine de kilowatts. C'est là un résultat modeste qui convient à une recherche expérimentale. La pile de Clinton aux Etats-Unis fournit 2.000 kilowatts. Mais on n'ignore pas que le Commissariat atomique entend monter une pile de cette importance sur le plateau de Saclay où il a acquis depuis longtemps un vaste terrain non sans inquiéter les populations de la banlieue parisienne. Depuis Hiroshima le public estime que les expériences atomiques doivent se faire dans les landes ou le désert plutôt qu'au voisinage des lieux habités. Il faut pourtant comprendre que si l'énergie atomique doit alléger un jour le travail humain, les gens doivent s'habituer à voir une centrale atomique s'établir près des villes comme une centrale électrique. Une pile atomique n'est pas autre chose qu'une machine thermique, une « machine à feu », ainsi qu'on disait jadis, bien que la chaleur qu'elle produit ne résulte pas d'une combustion quelconque. L'échauffement dû aux désintégrations nucléaires est limité à 1.000° dans les grandes piles américaines,

et on pourrait facilement atteindre davantage s'il ne fallait pas tenir compte de la résistance des organes. D'après le principe de Carnot le rendement est d'autant plus grand que la chute de température est plus grande et que la température de la source chaude est plus élevée.

Mais le public sent très bien qu'une machine atomique est moins simple et moins rassurante qu'une machine à feu. Les neutrons produits en chaîne par la fission de l'uranium 235 peuvent s'en prendre à l'uranium 238, qui constitue la grosse part de la matière active, et par remaniements successifs de son atome donner un élément plus lourd, l'élément 94 ou plutonium, substance aussi explosive que l'uranium 235 et dont on a fait la seconde bombe atomique, celle de Nagasaki. Une pile de 10 kilowatts comme la Zoé châtillonnaise en engendre de 1 à 2 décigrammes par jour. Que va-t-on faire de ce plutonium qui s'accumule inexorablement comme sous-produit de l'honnête réaction thermique ? Le transportera-t-on à la poudrerie militaire du Bouchet, où déjà l'on purifie et concentre les minerais d'uranium, en attendant d'en avoir assez pour fabriquer une bombe ?

Nous ne sommes pas dans le secret des dieux, mais après tout, dans l'état de démence où se trouve le monde, serait-ce un si grand scandale qu'un pays comme la France tînt à fabriquer, lui aussi, sa petite bombe atomique ? Acceptons cependant la vérité officielle que le plutonium français ne servira qu'à des expériences théoriques. Ces expériences sont d'une haute importance. Le problème qui intéresse en ce moment les atomistes est de savoir si le plutonium ne pourrait pas être une sorte de catalyseur de l'uranium 238, c'est-à-dire s'il ne pourrait pas le rendre fissible tout en se régénérant au fur et à mesure. On extrairait ainsi toute l'énergie de l'uranium naturel et non pas seulement une fraction infime. Le plutonium perdrait sa réputation sinistre pour devenir un pacifique agent de l'industrie atomique.

On trouvera toutes les données de ce problème dans un livre qui vient de paraître : *Puissance de l'Atome,* sous la signature de M. Jean Thibaud, directeur de l'Institut de physique atomique de Lyon (1). C'est ce qu'il appelle « l'élevage des atomes

(1) Editions Albin Michel, Collection « Les Savants et le Monde ».

de plutonium ». Il explique que sa réussite, qui repose sur la conduite habile des opérations nucléaires, procurerait une telle économie de minerais d'uranium ou de thorium que la production actuelle suffirait à couvrir tous les besoins d'énergie thermique du monde. Le prix de revient de cette énergie serait équivalent à celui de l'énergie tiré du charbon. Ce sont là de magnifiques perspectives. M. Jean Thibaud les analyse minutieusement avec la rigueur d'un économiste. L'humanité, paraît-il, dispose au moins de 100.000 tonnes d'uranium et s'il n'y avait plus ni bois, ni charbon, ni pétrole, il suffirait de 1.000 tonnes par an pour satisfaire à nos besoins. Mais il y a peut-être mille milliards de tonnes d'uranium à tirer des entrailles du sol.

La seconde moitié de ce bel ouvrage est consacrée au contrôle de l'énergie atomique par un Office international selon le vœu du gouvernement américain. Le professeur Thibaud étudie aussi « l'époque atomique vue sous l'angle spirituel » et il expose un projet de gouvernement mondial. Après le livre de Blackett, cet essai français est un des efforts les plus remarquables pour donner à l'humanité la conscience du danger mortel que la dernière conquête de la science lui fait courir.

LE CONGRÈS DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES

Il est un événement intellectuel qui ne saurait être passé sous silence : la tenue à Paris, du 17 au 22 octobre dernier, pour la première fois, d'un Congrès de philosophie des sciences, sur l'initiative du philosophe Gaston Bachelard et du mathématicien Emile Borel. Les principaux pays du monde civilisé y étaient représentés. Pendant cette semaine insigne, la Sorbonne fut transformée en une cité de l'esprit le plus audacieux et le plus subtil, celui qui éclaire la recherche scientifique contemporaine, et qui est souvent guidé par elle. Le prodigieux développement des connaissances dans tous les domaines impose en effet de briser les vieux cadres de la réflexion philosophique, d'inventer des dialectiques, des logiques, des modes de raisonnement nouveaux. Depuis le commencement du siècle les mathématiciens et les physiciens ont donné le branle. Ils sont d'ailleurs loin de s'accorder dans leur propre discipline. Cela

est inévitable quand on lâche la bride à l'abstraction sans se soucier de cette référence un peu trop confortable qu'on appelait naguère « la réalité ». Toute philosophie est aujourd'hui une véritable aventure qui ne se dénoue même pas toujours par la réussite ou l'échec. A force de déplacer les bornes dans les champs du savoir on s'égare, ce qui est d'autant plus enivrant pour certains romantiques de la science.

Rationaliste tant soit peu nietzschéen, le professeur Bachelard encourage ces tendances aventureuses. Dans son noble discours d'ouverture il a protesté vigoureusement contre les philosophies qui, par lassitude de l'abstraction, défèrent la valeur suprême au sentiment et à la vision personnelle ; il a rompu des lances avec les pragmatistes et a dit son fait à l'existentialisme, philosophie plus à la mode et moins tonique que les propos de William James. Il estime que si la pensée scientifique ne trouve pas si facilement la permanence et la cohésion d'une existence, elle est une « promotion d'existence ». Il légitime ainsi sa fièvre d'avancement, son besoin de se dépasser sans cesse sans se retrancher dans sa dernière conquête. L'existentialisme scientifique est « à la pointe de l'être pensant ». « La philosophie des sciences, résume M. Bachelard, ne pourra donc être un bilan d'idées générales et de résultats acquis. Elle sera le drame quotidien de l'étude quotidienne, la rivalité et la coopération de l'effort théorique et de la recherche expérimentale ».

Les fameuses règles de la méthode cartésienne qu'on déclare encore dans les écoles être l'évangile de la science rationnelle ne peuvent plus suffire aux modernes. Ironiquement M. Bachelard les nomme « la politesse de l'esprit scientifique » et n'y voit qu'une bienséance désuète. Les problèmes sérieux sont ailleurs ; ils viennent du défi que les méthodes scientifiques actuelles lancent au sens commun. « Une méthode scientifique est une méthode qui cherche le risque », dit-il. On pourrait ajouter, en argot contemporain, « et par conséquent la bagarre ». Dans cette bagarre on n'aura pas forcément le dessus. Mais on n'y tient pas tellement, parce que l'échec c'est le fait nouveau, l'idée nouvelle qui va engendrer de nouveaux efforts et de nouvelles bagarres. Curieuse perversion de l'esprit moderne, où l'on retrouve malgré tout un écho pascalien.

Les conflits de méthode scientifique sont pour nos phi-

losophes nouveaux sans importance. Ce qui importe c'est d'avancer, de construire. En ce qui concerne l'édifice de la science, déclare M. Bachelard, on peut le bâtir sans le fonder et cela vaut mieux que de fonder sans bâtir. Tout changement dans les bases de la science entraîne un accroissement au sommet ; « plus on creuse la science, plus elle s'élève ». Imitant le paradoxe économique que plus l'on dépense plus l'on s'enrichit, l'auteur du *Rationalisme appliqué* assure qu'en changeant de méthodes la science devient de plus en plus méthodique. On pensera peut-être que certains rationalismes ont une façon étrange d'appliquer la raison.

Mais ce serait là une critique mineure car l'habitude de la dialectique montre que sous tout paradoxe il y a des vérités parfois très belles sinon très fécondes. Le premier Congrès de philosophie scientifique, autant qu'on puisse en juger par ce qu'en dit son promoteur, a montré que l'anarchie apparente de la pensée moderne est une preuve d'exaltation de la vie, une attestation du progrès spirituel. Le message de l'archevêque de Boston, reproduit tout au long par M. Jean Thibaud dans l'ouvrage que nous avons cité plus haut, proclame que les valeurs spirituelles unissent l'humanité tandis que la puissance matérielle la divise. Quel dommage que la science soit associée si indissolublement aux unes et à l'autre ! On laisserait volontiers les sciences pures nous faire vivre dangereusement, si les sciences appliquées s'efforçaient de nous faire vivre sereinement. Mais peut-on oublier que, sur ces assemblées d'hommes sages, en proie à la frénésie des interprétations de la nature, l'atmosphère atomique est tragiquement suspendue ? Comme le spirituel s'imposerait davantage si l'on pouvait spéculer seulement sur le plutonium de Sirius !

RENE SUDRE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *Jeanne la folle*, pièce en quatre actes de François Aman-Jean. — Théâtre de la Madeleine : *Chéri*, pièce en quatre actes de Colette et Léopold Marchand. — Théâtre de la Michodière : *L'Homme de joie*, comédie en quatre actes de Paul Géraldy et Robert Spitzer. — Théâtre des Mathurins : *Britannicus*, tragédie en cinq actes de Racine. — Théâtre Marigny : *Elisabeth d'Angleterre*, de Ferdinand Bruckner, traduction de Renée Cave.

Jeanne la Folle, la pièce de M. François Aman-Jean, permet d'admirer de fort beaux décors de M. Georges Wakhevitch, entre autres celui du premier acte qui procure un véritable enchantement et de somptueux costumes du même artiste. Par malheur, il y a le texte. Si l'œil se déclare satisfait, l'oreille ne l'est pas et encore moins l'esprit. Il semble que l'auteur, obsédé de Rostand, de Maeterlinck, de Claudel, ait assimilé de la façon la plus fâcheuse ces vers et ces proses qui hantent sa mémoire. Son style invertébré, farci d'images surprenantes, se signale par son mauvais goût comme par son incorrection. C'est du gothique de foire, de la Renaissance de bazar, du symbolisme à l'usage des innocents.

L'histoire, au surplus, est si dénuée d'intérêt qu'il a été difficile d'y occuper quatre actes et que le quatrième répète une partie du troisième. Il s'agit, tout d'abord, de l'infante Jeanne, fille du roi d'Aragon, que l'on marie contre son gré à Philippe le Beau, Archiduc d'Autriche. Au second acte, nous la retrouvons sous les traits de Mme Marie Bell, épouse malheureuse d'un prince qui la délaisse pour des conquêtes faciles. Elle lui adresse des adjurations qui le laissent insensible, ce à quoi il a quelques excuses, reconnaissons-le. Quel est l'homme qui céderait à des instances proférées en ces termes : « *Mon amour était devenu un esprit blanc, volant séraphique, figé dans une cage de musique et d'or...* » La pauvre, par moments, accepte

son infortune. Mais elle ne s'exprime pas mieux pour cela : « *On ne fuit pas son destin. Il vous accompagne et saisit le moment de sortir son petit poignard.* » Jeanne, elle aussi, « *sort son petit poignard* ». C'est pour trancher, devant Philippe, la chevelure d'une favorite qui avait excité sa jalousie. A l'époque on faisait mieux dans le genre cruel, et ce supplice capillaire semble assez innocent. Mais Philippe, qui n'en juge pas ainsi, tance sévèrement l'épouse irritée.

Cela n'empêche pas Jeanne de continuer à lui vouer un amour auquel la mort ne met pas fin. On la retrouve dans une forêt où elle s'est enfuie en transportant le corps de Philippe qu'elle veut soustraire aux soldats venus pour le reprendre. Situation qui nous vaut un dialogue assez étrange avec don Quichotte, apparu là on ne sait pourquoi, ainsi que don Juan, qui est venu lui aussi débiter son petit couplet. Les personnages fictifs se rient de l'anachronisme. Mais le spectateur, qui ne partage pas leur insouciance, se demande de plus en plus à quoi tend cette mascarade.

Au dernier acte, voici Jeanne en pleine décrépitude, dans le couvent où Charles-Quint, son fils, a jugé bon de la faire enfermer. Elle lamente son sort en cette langue dont l'auteur possède le secret que nul ne songe à lui disputer : « *De ce cloître et derrière ces grilles, les nonnes, épouses du Christ, écoutent le refroidissement d'un chagrin.* » Le public écoute aussi, bien que d'une oreille de plus en plus distraite. Et il lui arrive d'entendre encore des choses comme celles-ci : « *Dans l'air flotte une espèce de mélancolie qui a mine de chauve-souris.* »

Mais voici Charles-Quint, qui vient visiter sa mère : « *Mon fils, s'écrie-t-elle, petite boule morose sortie de mon ventre.* » Il y a de quoi être morose et le pauvre monarque, qui a déjà tant d'affaires sur les bras, se serait passé, comme nous, de cet entretien incohérent au cours duquel sa mère l'accable de reproches. Tout en se défendant il laisse échapper qu'il est, lui aussi, fatigué de l'existence, et qu'on pourrait bien le voir un jour se retirer dans quelque couvent. Fine allusion à son sort futur. On pourrait aussi, dans d'autres évocations historiques, montrer Henri III redoutant le couteau d'un fanatique ou Napoléon l'exil sur une île lointaine.

En attendant, il faut renoncer à expliquer pourquoi la Comédie-Française a décidé de monter une pareille pièce et de gaspiller

une demi-douzaine de millions dans cette entreprise. Mme Marie Bell arrive au dernier acte à donner quelque consistance au personnage de Jeanne qu'elle soutient par son art de la composition. Réussite purement mimique et s'il ne lui fallait ouvrir la bouche, on la trouverait sans doute plus expressive encore. M. Jean Debucourt est un sobre Charles-Quint, M. Jean Davy un Philippe le Beau d'une grande élégance, M. Maurice Escande un don Juan mal servi et qui se défend avec mérite. Il n'y a aucune faute à reprocher aux interprètes, toutes devant être mises au seul compte de l'auteur.



On discutera longtemps à propos de *Chéri*, les uns insistant sur le caractère scandaleux des héros, les autres voyant dans cette œuvre des beautés que l'auteur n'a peut-être pas songé à y mettre. Il est difficile de suivre Mme Colette sur le terrain des passions sans craindre d'être aussitôt distancé. Elle s'y avance, maîtresse d'un domaine où l'acuité de ses sens, la sûreté animale de son instinct lui assurent des avantages décisifs. Auprès d'elle, les psychiatres font pauvre figure et les tests les plus subtils semblent d'une innocence enfantine. Ce n'est pas à de telles clefs qu'elle recourt pour ouvrir les refuges secrets où on la voit pénétrer. Nos moyens, comparés aux siens, font de nous des infirmes, semblables à ces animaux de laboratoire chez qui l'on a bloqué tel ou tel centre nerveux. C'est de loin que nous assistons à cette quête royale et que nous dénombrons les aliments dont se repaît la race des grands fauves.

Dans le roman d'où la pièce est tirée, l'auteur disposait de toutes les facilités voulues pour mener son jeu. Au théâtre, il a fallu abréger, indiquer plus sommairement certains traits. Le goût réel du fruit ne se savoure pas du premier coup. Disons aussi que l'action, qui se déroule avant la guerre 14-18, prête à des effets, à des détails d'époque que le spectacle grossit et qui ne sont pas sans faire quelque tort à l'essentiel. Le drame lui-même semble, au début, de la pure comédie. Chéri apparaît comme un greluchon d'un genre assez banal. Qu'il vive de Léa, bien que fils d'une mère richement rentée, que les domestiques l'appellent « Monsieur Chéri », et le considèrent, jusqu'à un certain point comme l'enfant de la maison, ce n'est, pour

le spectateur, que matière à un divertissement sans grande originalité. Le ton commence à changer quand Mme Peloux, mère de Chéri, vient annoncer à Léa qu'elle va marier ce grand garçon. Léa supporte bien les coups que lui porte cette mère aussi tolérante pour son enfant qu'elle le fut jadis pour elle-même. Un léger rappel à l'ordre s'impose pourtant. Mme Peloux s'entend dire que ce projet a été conçu de façon bien précipitée et qu'il est étonnant qu'elle prenne soudain tant d'intérêt à l'avenir de Chéri. « Mais c'est mon fils ! s'exclame-t-elle. — Depuis quand ? » riposte Léa.

Cette courte réplique achève une situation jusqu'alors esquissée. Elle lui donne son sens et sa valeur émotive. Chéri, délaissé par sa mere, confié aux femmes de chambre, témoin fugitif d'une existence opulente et basse, a été recueilli par Léa comme ces jeunes chats qu'on découvre, affamés et maladifs sous une porte cochère. Elle l'a formé à sa façon, bien entendu, et pour son usage, mais, ce faisant, il est devenu grâce à elle, ce garçon sain, vigoureux, qui pratique la boxe et attire les convoitises des femmes. Et, naturellement, cette irrégulière, qui n'a jamais eu d'enfant, s'est sentie prise, à l'approche du déclin, de la passion à forme maternelle à laquelle n'échappe aucune femme digne de ce nom. Que Léa n'y voie rien de choquant, on ne saurait s'en étonner. Mais, à ce titre, elle souffre et son personnage, du coup, acquiert une qualité pathétique.

Chéri, lui aussi, ne tardera pas à souffrir. Nous le voyons à l'acte suivant, alors qu'il est marié. Il a accepté cette union sans élan ni déplaisir, incapable qu'il est de voir plus loin que l'immédiat. Mais, au retour de leur voyage de noces, sa jeune femme le trouve morose, peu occupé d'elle. Aurait-il déjà quelque autre passion en tête ? Elle le lui demande, le supplie de répondre. Un secrétaire, à portée, contient des papiers en désordre. Il y a sans doute là une correspondance qu'il veut lui cacher. Chéri, alors, éclate. Il ouvre le secrétaire, jette les feuilles au hasard. Des lettres d'amour ? Il n'en a jamais eu. Et c'est vrai. Ses seules conquêtes, toutes faciles, ont été des passades. Une seule lettre, parmi toutes celles-là, offre une signification pour lui. Elle est de Léa. Il s'aperçoit maintenant que cette femme lui est restée chère, qu'en la perdant, il a perdu le seul être qui embellissait son existence. Il ne craint pas de l'expliquer à sa femme en termes véhéments et passionnés. Et quand

elle lui dit : « C'est à moi que tu oses avouer cela ? » il s'écrie : « A qui veux-tu que je l'avoue ! »

Tout autre serait odieux. Chéri ne parvient pas à l'être. Chez lui, il n'y a là nul cynisme mais seulement une réaction d'ordre élémentaire, celle de l'animal qui cherche son gîte. La vraie compagne de Chéri, c'est Léa ; toute chaleur, toutes joies lui viennent d'elle. Privé de cette présence, il n'est plus rien.

Qu'on n'allègue pas l'absence de toute dignité humaine, la simplicité foncière dont témoigne un tel désespoir pour conclure que le personnage est indigne d'attention. La puissance de l'auteur se révèle dans ces moments-là. On y voit la prédominance de l'instinct, celle du réflexe de toute créature en danger, qu'elle soit de nature faible ou noble Le drame qui se joue là intéresse les sources profondes de la vie. Chéri ne s'élève guère au-dessus du cerf aux abois, voire même de la plante menacée de périr. Mais qui dira qu'une telle partie engagée contre le sort nous laissent froids ! Les êtres de cette sorte ont la simplicité apparente et la complexité secrète de la nature elle-même. Ils sont plus près d'elle que nous, parce que plus réceptifs, et c'est ce qui les soumet à une fatalité dont la rigueur atteint au tragique.

On l'éprouve encore davantage au dernier acte, quand la femme de Chéri vient chercher son mari en pleine nuit chez Léa. Celle-ci, malgré son arrogance de convention, se sent vaincue. Dans cette compétition dont le dénouement approche, elle n'est plus qu'une figure du passé. Réussirait-elle à conjurer encore une fois le péril, que celui-ci renaîtrait bientôt plus fort à mesure que s'écoule le temps. Aussi se refuse-t-elle même à engager la lutte. Pour un peu, elle mettrait Chéri à la porte. Et s'il s'en va, lui, ce n'est pas qu'il préfère sa femme à Léa. Disons plutôt qu'il se soumet à la force des choses, qu'il va vers la vie, vers le renouveau. Rien n'a changé en lui. C'est une aimantation contraire qui l'attire. Le jeune âge d'une épouse qu'il n'aime pas a eu raison de toutes les séductions de Léa. Inconscient des raisons de ce revirement, il obéit aux lois de l'espèce. Et Léa, semblable à quelque héroïne d'un conte fabuleux, sent aussitôt sa défaite marquer sa chair. Après le départ de Chéri, elle demeure quelque temps comme étourdie, puis se regarde dans un miroir avec une soudaine horreur : « *Quelle est cette*

vieille femme! » gémit-elle. Il n'y a qu'une Colette pour imaginer cette dernière réplique.

Mme Valentine Tessier est Léa tout entière, dans son enjouement passager, sa coquetterie, sa malice. Elle montre cette gaîté qui sonne si souvent le faux, cette apparente insouciance traversée d'une constante inquiétude chez une femme qui sent son bonheur précaire et sans cesse compromis davantage. Dans ce rôle créé par la regrettée Jeanne Rolly, elle a surpassé sa devancière par une vivacité, une animation supérieures. Mme Betty Daussmond, qui joue Mme Peloux, s'y montre réjouissante de perfidie. Avec d'autres moyens que Jeanne Cheirel, elle compose un personnage aussi réussi. Mme Juliette Faber se tire habilement d'affaire en interprétant cette figure sacrifiée qu'est la femme de Chéri. M. Jean Marais est un Chéri plus musclé, plus brutal que Pierre de Guingand. Mais il semble ainsi mieux adapté au personnage. Il se montre bien le Chérubin sans façons, l'enfant tantôt cruel et tantôt douloureux qu'a voulu l'auteur. Dans le rôle de Massot, M. Maurice Varny fait preuve de beaucoup de finesse. Louons aussi le trio de Gorgones, commensales de Mme Peloux.



L'Homme de Joie est une pièce ancienne rajeunie par l'auteur. Peut-on trouver quelques traces de vieillissement chez le personnage principal, cet Henri, séducteur de plages et de villes d'eaux, impertinent, sportif qui tire ses ressources de cent trafics et doit se défendre des femmes tant elles l'obsèdent ? A la vérité, ce héros existera toujours. On le voit ici s'introduire chez une jeune femme, Madeleine, qu'il a rencontrée l'été précédent à Cannes, et tenter de mener à bien une conquête entreprise alors qu'ils étaient tous deux en short. Il tombe d'autant plus mal que Madeleine, instruite, peu de temps auparavant, de l'infidélité de son mari, n'est pas de celles qui croient se venger en rendant la pareille. Cependant le galant réussit à prolonger la conversation et une idée vient à Madeleine. Puisque ce garçon est irrésistible (il le dit et on peut le croire à quelques exceptions près) pourquoi ne lui demanderait-elle pas de la débarrasser de la maîtresse de son mari, une artiste de music-hall, en séduisant celle-ci ? Henri,

amusé, accepte aussitôt. Il a même l'air de prendre une commande. Et les deux complices se quittent sur cet accord.

La mise en œuvre de l'entreprise nous vaut un second acte d'un comique achevé dans la loge de l'artiste. Henri reconnaît en cette Margot une de ses anciennes amies qu'il a brusquement quittée trois ans plus tôt. Il n'aurait aucune peine à la reprendre si elle ne lui gardait rancune de sa désinvolture. Grâce à quoi, elle lui tire sa révérence. Henri, peu affecté, se console en enlevant une jeune danseuse, camarade de Margot.

Que Madeleine, le lendemain, aille aux nouvelles chez Henri. Qu'il la rassure d'abord en se faisant fort de ressaisir quand il le voudra une Margot jalouse de la petite danseuse. Qu'il la trouble ensuite en profitant de son énervement et arrive à ses fins auprès d'elle, c'était assez prévu et le mérite des auteurs n'est pas là. On le voit plutôt dans un dialogue constamment réussi, dans un ajustement impeccable de situations toujours scéniques et sans aucune longueur, en un mot dans une réussite de métier qu'il faut signaler. Ajoutons que le véritable intérêt de la pièce consiste en ceci que les auteurs ont imaginé deux personnages en contradiction constante avec leur véritable nature. Ces personnages sont Madeleine et Edouard, son mari. Ils s'aiment et ne sont nullement faits, ni l'un ni l'autre, pour l'infidélité. Le hasard, représenté pour Edouard, par la rencontre de Margot, les circonstances qui ont suivi pour Madeleine, sont les seules causes de ces deux aventures. Edouard, depuis qu'il est devenu l'amant de Margot, vit dans les remords et l'angoisse. Madeleine, dès qu'elle a cédé à Henri, comprend qu'elle s'est égarée. Ils sont, lui et elle, deux êtres d'espèce différente. Et le sentiment qu'elle en a lui cause de terribles tortures. Pourtant, lorsqu'elle quitte Henri, au terme de leur dernière entrevue, elle déclare, tandis qu'il est sur le seuil de la porte : « Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. » Mais c'est façon de dire qu'elle s'est livrée à une expérience dont le résultat lui prouve que pareille tentative sera sans lendemain. Quant à Edouard, quitté brusquement par Margot qui lui a écrit une lettre sous la dictée d'Henri, il revient à sa femme, tout heureux de ce dénouement.

M. Jean-Pierre Aumont, qui joue Henri, a la désinvolture et l'insolente autorité qui conviennent au personnage. Adroit, dans ce rôle tout d'une pièce, il en fait valoir le texte et parvient

à demeurer sympathique. M. Jacques Morel, en Edouard, est la rondeur, la naïveté et la sincérité mêmes. Il trace là une caricature pleine d'esprit du malheureux engagé dans une affaire qui dépasse ses moyens. Mme Renée Devillers apporte tout son charme et toute sa grâce naturelle à interpréter le rôle de Madeleine. Elle y est fine, plaintive et gentiment touchante. Ce qui n'empêche pas de penser qu'elle vaut mieux. Mme Lysiane Rey, joviale, truculente, d'une séduction juste assez vulgaire pour éviter l'excès, est une étonnante Margot. Signalons aussi Mme Lolita de Silva, fort agréable dans le rôle de la petite danseuse.

***

L'interprétation de *Britannicus* que nous offrent M. Jean Marchat et sa compagnie est intéressante sans être tout à fait convaincante. M. Jean Marchat, dans le rôle de Néron détaille le texte avec beaucoup d'intelligence mais il le détaille un peu trop, à croire par moments qu'il joue la comédie. Il est bien vrai que l'empereur romain recourt à des ruses et à des affectations de sentiments imaginaires qui ne se voient guère dans le répertoire tragique. Mais ce débit parfois irrégulier, cette façon qu'a M. Marchat de faire un sort à chaque mot, de presser ou de ralentir la cadence ne sont pas sans causer quelque tort au rythme de l'alexandrin. En outre le personnage déconcerte. Pourquoi cette tunique noire si courte qui laisse apparaître très haut les jambes nues ? Néron, à l'époque où il fit périr Britannicus, était encore d'un âge tendre, on le sait bien. Mais nous voudrions l'oublier, faute de quoi le rôle serait impossible à tenir. Et ce n'est pas un tel accoutrement qui lui rend de la vraisemblance. On pense plus d'une fois à une charge et le Néron mutin de M. Marchat évoque quelque création de M. Charpini.

Mme Jacqueline Morane, qui a su se vieillir pour jouer Agrippine, est servie par sa belle voix, sa juste diction qui lui assurent dans le pathétique une noblesse naturelle. M. Vandéric, en Burrhus, a par trop l'air de réciter son rôle. En revanche M. Roger Gaillard, qui n'a pas oublié ses années de Comédie-Française, excelle dans le rôle de Narcisse. M. Robert Moncade, en Britannicus, montre beaucoup de feu mais sa gaucherie est évidente. A ses élans juvéniles, à ses réactions, à sa tenue en

scène, il manque la manière. Le classique ne semble pas dans ses moyens. On en dira autant, pour des raisons différentes, de Mme Michèle Alfa. Cette artiste au jeu si aimable dans le théâtre moderne n'est pas à son aise en interprétant Junie. Timide, étouffée, elle n'y donne pas ce qu'on aurait pu attendre d'elle.

Deux scènes dont Boileau avait conseillé la suppression ont été rétablies. L'une est entre Burrhus et Narcisse au troisième acte, l'autre entre Néron, après son crime, et Junie. La première se justifie. La seconde n'était pas indispensable. Quant à la mise en scène, elle est heureuse. Quelques draperies assurent le décor. Quelques coups de projecteur sont donnés à propos et sans excès. M. Marchat sait animer un ensemble. C'est la troupe qui lui manque.

***

Après avoir entendu un certain nombre de pièces « historiques » où d'importants personnages tiennent des propos qu'on ne tolérerait pas d'un enfant, et subi des drames philosophico-poétiques dont le style a la consistance du plâtre, le spectateur éprouve un certain plaisir à écouter l'*Elisabeth d'Angleterre*, de M. Ferdinand Bruckner. On n'y parle pas pour ne rien dire et cela mérite d'être noté. La traduction de Renée Cave donne leur pleine valeur à des propos dont beaucoup sont efficaces. On suit avec intérêt cette âpre partie, ce jeu où une reine, combattue dans son palais par des ministres qu'inspirent son propre favori, se fait violence pour sacrifier l'amour qu'elle éprouve aux intérêts de la couronne. Le bel Essex, partisan de la guerre contre l'Espagne, en est venu à détester sa souveraine à qui il reproche de trop temporiser. Il s'irrite aussi de n'être qu'un jouet pour cette femme perpétuellement victorieuse dans la lutte qu'elle mène contre les tentations des sens. La conspiration montée par lui échoue. Il est arrêté et n'échappera à la mort que si la reine lui fait grâce. Telle est la situation qui domine la première moitié de la pièce.

Tout cela est musclé, d'un tissu serré, d'un mouvement un peu roide mais qui ne manque pas d'agrément. La suite nous touche moins vivement car le côté visuel du spectacle y fait quelque tort à l'intrigue. Sur la scène partagée en éclairages différents se jouent deux actions simultanées. D'un côté, Philippe, roi d'Espagne, assemble son Conseil pour décider de la

paix ou de la guerre. De l'autre, Elisabeth pose la même question à ses ministres. Les imprécations du monarque catholique contre les hérétiques anglais alternent avec les appels de la souveraine qui sait son royaume en danger, s'inquiète devant les manœuvres du parti Stuart et balance encore avant de jeter dans la guerre un pays pauvre où règnent les querelles intérieures. Cette symétrie facile, ces discours qui se répondent, cette synthèse imposée dans les dialogues offraient de belles occasions à un metteur en scène comme M. Jean-Louis Barrault. On imagine s'il a su en profiter. L'ordonnance de ces deux drames est impeccable et, grâce à cela le spectateur les suit sans impatience. Mais visiblement, le niveau a baissé d'un ton. Plus loin, nous assistons aux derniers moments d'Essex, dont Elisabeth a refusé la grâce. La reine, placée sous la lumière d'un projecteur, s'épanche dans un lamento tandis que son favori, de l'autre côté de la scène, est aux prises avec le bourreau, sous une lumière diffuse qui décroît au fur et à mesure que s'approche l'instant fatal.

Encore une fois, ces scènes valent surtout pour le plaisir des yeux. L'action, elle-même, se disperse et l'on ne prend qu'un faible intérêt aux manœuvres de Francis Bacon, rhétoricien subtil, protégé d'Essex, qui le trahit dès qu'il est devenu avocat général et l'accable dans son réquisitoire. A la fin du premier acte, la pièce est jouée. Dès lors, le désespoir de Philippe après la perte de l'invincible Armada, les réjouissances anglaises, la mort même d'Essex ne sont plus qu'un prétexte à une suite de tableaux riches et colorés. Il s'y mêle toutefois un élément humain qui est celui des tortures secrètes de la reine, victorieuse de ses ennemis mais atteinte une fois de plus dans son cœur par la ruine de cet amour sans cesse recherché, jamais obtenu. Et c'est ce qui fait que, d'un bout à l'autre, le drame, en dépit du sacrifice fait par l'auteur à des effets faciles, garde une tenue, une valeur pathétique qui imposent l'attention.

Mme Madeleine Renaud joue Elisabeth. A force d'affirmer qu'elle ne pouvait être la femme du rôle, certains ont continué de le croire en l'entendant. Elle le devient pourtant dès les premières répliques. Ce masque inhumain et trop fier, cette dureté derrière laquelle on sent tant de souffrance contenue, ce rictus même qui cherche vainement à se transformer en sourire sont autant de touches qui marquent sa création et

l'imposent. La voix métallique, le regard d'une acidité dangereuse disent aussi la volonté sans cesse en alerte et si souvent près de faiblir. On oublie Marivaux, toutes ses grâces et ses légèretés coquettes devant ce dangereux animal, que nul n'approche sans risque et qui se meurtrit soi-même en déchirant les autres. Qu'elle apparaisse sous sa perruque rousse, ou coiffée de ce bonnet gris de mégère d'où s'échappent des mèches de cheveux gris, elle est bien cette femme dont le destin âpre et trouble a pesé sur son époque.

M. Jean-Louis Barrault est un Philippe d'Espagne tourmenté, impérieux et plus d'une fois hallucinant. Avec son toupet de cheveux blancs et sa barbiche, il éclaire ses scènes d'une lueur de feu follet dont les derniers sursauts se marquent dans les contorsions de la mort. M. Jean Desailly est un Essex pétri de charme, étourdi sûr de soi, baladin qui reste élégant dans tous ses écarts. M. André Brunot montre ses moyens et son autorité bien connus dans le rôle de lord Cecil. M. Pierre Bertin, en Bacon, n'a pas l'efficacité qu'on lui connaît. Il joue le rôle en beau parleur élégant, en précieux d'avant l'hôtel de Rambouillet. L'auteur du *Novum Organum* fut, certes, un courtisan expert en duplicité. Mais on aurait aimé lui voir déployer moins de grâces mignardes.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

A TRAVERS LA PRESSE

LA DÉFENSE DE L'EUROPE

Le correspondant à Londres de la *Nation belge* consacre un important article à ce sujet. Il y fait état de l'exposé de M. Paul Van Zeeland devant l' « American Committee for United Europe ». Soulignant la gravité de la situation actuelle, l'ancien Premier ministre a déclaré notamment : « Il eût fallu agir plus vite. La pression et la menace sont là pour rappeler à chaque Européen qu'il dispose de très peu de temps s'il veut éviter la guerre, et — à supposer que la guerre éclate — s'il veut être prêt. »

D'autre part, M. Mac Neil, délégué britannique à l'O.N.U., a dit à M. Vychinsky : « Le temps qui nous est imparti pour arriver à nous entendre s'écoule peu à peu... Je ne veux pas dire que nous soyons à la veille de la guerre, mais il faut qu'on sache que cette campagne de sabotage de la paix est aussi désastreuse par ses conséquences que dans son échec. »

Si les Etats de l'Ouest européen n'arrivent pas à s'entendre en vue de leur défense commune, poursuit le rédacteur de l'article, les Etats-Unis tireront la leçon de cette expérience manquée et jugeront le Vieux Continent irrémédiablement perdu. Où en sommes-nous de nos préparatifs ?

« Sur le plan militaire, la défense occidentale, issue du Pacte de Bruxelles, repose sur l'état-major de Fontainebleau où tout ne semble pas pour le mieux dans le meilleur des mondes et où se nouent de regrettables intrigues. Si on a enregistré là la création d'organes de liaison fort utiles, la formation d'une armée occidentale ne semble pas avoir fait de bien grands progrès. Un général américain disait à ce propos : « On se dispute à qui commandera une armée inexistante. »

« Pour le moment, la France, qui est la pierre angulaire de la défense occidentale, est encore à peu près désarmée et peut-être plus faible qu'elle ne l'était en 1940. Elle est encore moralement et matériellement sous le coup de la défaite et lorsque le général de Gaulle déclare que la France redeviendra « la » grande puissance de l'Europe lorsqu'elle se sera donné un autre régime (le sien), n'est-ce pas là une vue de l'esprit ? »

La faiblesse actuelle de la France est due à plusieurs raisons. Et tout d'abord à son instabilité politique. Depuis la Libération, il a été impossible d'élaborer une doctrine de défense à l'échelon gouvernemental. Les cadres militaires manquent aussi, beaucoup de jeunes gens se détournant de l'armée pour entrer dans le commerce ou l'industrie plus rémunérateurs. En particulier l'Ecole Polytechnique ne forme plus guère aujour-

d'hui que des ingénieurs civils. Enfin le matériel est ancien, ce qui contribue à affaiblir le moral du militaire.

« L'armée britannique, par contre, est plus puissante pour le moment et dispose de beaucoup de matériel neuf. Mais le service militaire obligatoire ne paraît pas être, aux yeux des Anglais, une solution ni heureuse ni durable. Beaucoup d'officiers généraux préconisent déjà un retour, du moins partiel, à une armée de métier forcément plus restreinte.

« En tout état de cause, l'armée britannique est incapable d'assurer victorieusement la défense de l'Europe continentale, même avec l'aide de ses alliés français, hollandais, belges et luxembourgeois, d'autant plus que le gouvernement travailliste, financièrement aux abois, cherche à réaliser des économies massives dans le secteur de la défense. Mieux valent les perruques et les dentiers que les canons ! Déjà, on entend communément des stratèges britanniques se demander s'il ne serait pas très aventureux pour l'Angleterre de risquer une autre évacuation éventuelle du continent par son armée. Rien ne garantit, en effet, que le miracle de Dunkerque se reproduirait. »

Tout cela contribue à faire hésiter l'opinion américaine. Les chefs militaires des Etats-Unis, convaincus il y a deux ans de l'impossibilité de défendre le continent, changèrent d'avis après les signatures des pactes de Bruxelles et de l'Atlantique. Mais la désunion qu'ils constatent aujourd'hui en Europe les incline à revenir sur leur attitude antérieure. Il est de moins en moins question, à Washington, des lignes de l'Elbe et du Rhin. Certains, même, envisagent de ne plus s'intéresser qu'à l'Angleterre et à la péninsule ibérique considérées comme « deux gigantesques porte-avions fixes » dont l'aviation américaine devrait s'assurer la disposition.

« Voilà, rapidement brossée, la toile de fond sur laquelle vont se dérouler les conversations officieuses du maréchal Montgomery à Washington. On croit savoir qu'il va exposer aux Américains l'impasse dans laquelle paraît s'être empêtrée l'Union occidentale ; il leur dira également que dans l'état actuel des choses, étant donné la disposition des effectifs, il faut songer soit à réarmer l'Allemagne — ce qui n'apparaît guère souhaitable pour le moment — soit à faire venir en Europe de nouvelles divisions américaines.

« L'état-major de Fontainebleau sera-t-il remanié, ou bien sera-t-il remplacé, ou, tout au moins, soumis à un état-major Atlantique, qui donnerait aux Américains, à la fois, plus de pouvoir stratégique et plus de responsabilités effectives dans la défense du continent européen ? C'est le fond du problème qui se pose aujourd'hui. »

De telles constatations n'inclinent guère à l'optimisme. Sur la question purement militaire, le correspondant du *Monde* à Washington a interrogé le général Bradley. Mais l'entretien a surtout concerné l'éventualité d'une guerre atomique. Sur le sujet qui nous touche, le général s'est contenté de rendre hommage à la vaillance légendaire du soldat français, défenseur de la liberté. Sur l'Allemagne, il s'est exprimé ainsi :

« Trois fois en l'espace d'un siècle l'Allemagne a envahi la France et détruit la paix de l'Europe. On ne peut tolérer qu'elle recommence. D'un autre côté nous souhaitons tous avoir un bon voisin au centre de l'Europe. Economiquement nous avons aidé les Allemands depuis la fin de la guerre, et s'ils le méritent nous continuerons de les assister. Ces deux problèmes une fois résolus nous pourrions considérer leur aptitude militaire. Tant que l'Allemagne ne sera pas économiquement forte, politiquement stable et démocratique, ses forces militaires seraient de peu de valeur. »

Ce qui signifie qu'une fois le redressement économique opéré, l'Allemagne pourrait devenir un allié plus intéressant que nous au point de vue militaire. C'est là l'autre danger qui nous menace et que M. Schuman doit s'employer à conjurer.

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN DÉMOCRATIE POPULAIRE

La propagande officielle du gouvernement hongrois vante à grand bruit les progrès réalisés dans l'enseignement par le régime actuel. De nouvelles écoles ont été ouvertes, le nombre des illettrés diminue, la culture est désormais accessible à tous. On souhaiterait posséder là-dessus quelques détails et savoir quels sont les programmes offerts aux écoliers. Nous l'ignorons pour la Hongrie mais la situation, en Roumanie, nous est exposée par la *Nation Roumaine*, organe de ceux qui sont venus chercher la liberté hors de leur pays. Ce journal nous apprend que l'un des premiers soucis des gouvernants en matière pédagogique a été d'extirper de Roumanie toute influence française :

« Jadis, la Roumanie latine, menacée de toutes parts, jetait son ancre dans le foyer même de la latinité occidentale où elle puisait des forces complémentaires aux siennes. En coupant court à cette fraternité séculaire, on compte bien percer une des armures les plus efficaces de l'être national. On a donc procédé à l'expulsion massive des Français, à la fermeture de leurs écoles et institutions de tout ordre, à l'élimination du français en tant que seule langue étrangère obligatoire dans les lycées, où il fut supplanté par le russe. Cependant, la France demeurait vivante dans les esprits comme dans les cœurs. Ne pouvant arracher des consciences cette réalité impalpable, on s'applique désormais à en empoisonner la source, c'est-à-dire à imposer aux jeunes générations l'image d'une France vidée de sa meilleure substance et de toute personnalité précise, prête à véhiculer des tendances qui sont la négation même de sa mission civilisatrice.

« Qu'il en soit ainsi, nous en avons entre les mains la preuve irréfutable sous les espèces de quatre manuels destinés à l'étude « facultative » de la littérature française dans les quatre dernières années de l'enseignement secondaire, manuels « uniques » et anonymes, sortis des éditions de l'Etat, portant le cachet du Ministère de l'Instruction Publique et datés de 1949 ; c'est dire qu'ils représentent le dernier point de vue en une matière que l'Etat a monopolisée comme le reste.

« La méthode est identique : des textes, flanqués d'un vague appareil grammatical et littéraire. Les textes choisis peuvent, à chaque fois, se répartir en trois catégories : celle des extraits de la grande ou moyenne littérature française, soit un cinquième du nombre des pages ; celle des textes tirés de la littérature communiste française, qui nous font déjà naviguer dans les eaux russes, soit un peu plus du cinquième des pages ; les trois autres cinquièmes sont dévolus à la glorification des grands hommes et des hauts faits de l'Union Soviétique, sans oublier deux de ses séides plus ou moins roumains et plus ou moins ministres, Mme Anna Pauker et M. Gheorghiu-Dej, dont quelque scribe du parti, qui devrait recommencer ses classes, s'est chargé d'écrire la biographie romancée. »

Le manuel de la XIe classe, équivalent de notre classe de philosophie, donne aux futurs bacheliers une idée de la littérature française et de son histoire. 150 pages sont consacrées au sujet :

« En tête, une biographie d'Eugène Pottier, escortée de l'*Internationale* dont il est l'auteur et où l'on trouve, paraît-il, « une forte dose d'humeur bien française ». Suit un morceau intitulé *La lutte contre l'Impérialisme*, traduit de certain rapport de Jdanov et orné des portraits de Lénine et de Staline ; et un « discours » où, en termes menaçants, M. Ilya Ehrenbourg déclare la *Paix aux Peuples* : de part et d'autre, le même rabâchage de mots d'ordre, bien éventés pour nous, mais qu'il faut à toute force inculquer à des adolescents sans défense

« Après ce préambule, où l'on aperçoit déjà que la littérature française est une bien belle chose, nous entrons en matière avec un exposé d'une page sur la littérature du moyen-âge et un jugement d'Engels (mais oui !) sur la Chevalerie, relevé d'un grand portrait de ce patriarche à la barbe fluviale, le tout illustré par moins d'une page des *Quatre fils Aymon*, ainsi « commentée » :

« Ce texte illustre abondamment les idées d'Engels... Un acte vil, un meurtrier, un père dénaturé, voilà ce que nous montre le fragment que nous avons lu et qui fait partie d'une geste considérée cependant comme des plus belles. »

« En voilà pour les *Quatre fils Aymon* et pour la littérature médiévale...

Le XVIe siècle tient tout entier en une « explication historique... et marxiste » de la Renaissance où Rabelais, Ronsard et la Pléiade sont traités en trois lignes. Suit un exposé sur la littérature « à l'époque de l'absolutisme royal ». Racine y est cité comme « poète courtisan ». Ni Pascal, ni Bossuet, ni Fénelon ne sont nommés. Pour ce qui est du XVIIIe siècle, Montesquieu déplaît, « le problème religieux chez Voltaire devient suspect » et Rousseau lui-même n'est qu'un rêveur soumis à des penchants idéalistes.

« Pour caractériser la *Langue Française après la Révolution* (et avant ?), on est allé chercher dans sa tombe obscure un Paul Lafargue, Ferdinand Brunot, comme chacun sait, n'ayant rien écrit en la matière... Et la Grande Révolution, décidément méprisable, passe comme une lettre (censurée) à la poste. L'exposé d'une page et demie qui introduit le romantisme vaut son pesant d'or. Il s'intitule l'*Avènement de la Bourgeoisie*, car il faut, n'est-ce pas, être « scientifique » jusqu'au bout et même au-delà. On y découvre que Descartes offrait à la bourgeoisie française « un excellent instrument de lutte contre la classe féodale », ce que vous ignoriez, à coup sûr. A partir de 1820, « toute la littérature est dominée par une sorte de maladie idéaliste. »

Le romantisme ayant été ainsi traité, on assiste à la naissance de la littérature prolétarienne avec le cordonnier Savinien Lapointe et J. P. Gilland. Après quoi, la littérature française se tait. Ni Flaubert, ni Leconte de Lisle, ni Verlaine, ni Mallarmé, ni Proust, ni Valéry ne figurent dans les pages du manuel. En revanche Karl Marx, Engels, Lénine vu par Maurice Thorez sont en bonne place. Et Aragon n'est pas oublié.

« Les « Lectures supplémentaires » sont d'un éclectisme tout à fait plaisant : un extrait de M. Jean Cassou : le *Manifeste Communiste* de Marx et Engels ; un article russe sur Botvinik, le champion d'échecs, d'où il appert que, même sur ce terrain, l'U. R. S. S. est de taille à mater le pion à quiconque ; trois pages d'A. France ; enfin, en deux pages ornées du portrait de Jdanov et de citations de Staline, la doctrine rituelle de la *Critique et de l'Autocritique*, « d'après M. Léonov ». Et cette fois-ci c'est bien tout. »

Pour la littérature du moins. Car la politique pure, si l'on peut dire, occupe une large place. C'est ainsi que M. Jules Moch (que vient-il faire là ?) est traité d'« ennemi acharné de la classe ouvrière. » Et que l'on invite les élèves à traiter ce sujet : « Le plan Marshall comme instrument de l'expansion de l'impérialisme et ses effets en France. » On leur apprend, par la même occasion, que Louis Aragon est là pour écarter ce péril et que « les social-démocrates de droite (?) » avides de toucher des dollars, « sont en réalité des traîtres à la patrie ».

Tel sera l'enseignement donné aux écoliers de Roumanie. D'une « démocratie populaire » à l'autre, on peut imaginer que les méthodes ne changeront pas. Et cela nous renseigne sur le rôle des nouvelles écoles ouvertes à la jeunesse hongroise.

MENUS-PROPOS

NOVEMBRE A PARIS

Au Musée des Arts décoratifs, pavillon de Marsan, on peut voir actuellement l'exposition Egypte-France. Cette grande manifestation, d'un très réel intérêt, est organisée par la Société des Amis de l'Art d'Egypte, placée sous le haut patronage de Sa Majesté le roi d'Egypte avec le concours de l'Union Centrale des Arts décoratifs et de l'Association française d'action artistique.

Cette exposition est divisée en six parties bien distinctes : l'Egypte antique, l'Egypte vue par les Français, du Moyen âge au XIXe siècle, l'expédition d'Egypte, l'Egypte et la France au XIXe siècle, l'Egypte et la France contemporaines, ouvrages et publications faisant partie de la bibliothèque privée de S. M. le roi Farouk Ier d'Egypte.

Il y a de quoi intéresser grandement tous les savants et les amateurs dans la partie réservée à l'Egypte antique, copte, musulmane. Une salle est réservée aux moulages, aux photographies et aux copies en couleurs de monuments égyptiens, l'autre salle aux pièces originales. Ces pièces sont presque toutes inconnues du grand public, même des spécialistes ; elles proviennent de collections particulières, et les objets prêtés par le Louvre sont exposés pour la première fois. On comprend aisément toute l'attention que les visiteurs apportent, tandis qu'ils examinent un *Fragment de coffre* en bois stuqué de l'Epoque Ptolémaïque, ou le *Profil du dieu Amon* en granit rouge, Nouvel Empire ; ici une *Petite stèle* portant l'image d'un défunt recevant l'imposition des mains d'un prêtre funéraire, de la Basse Epoque ; là le *Taureau Apis*, bronze de l'Epoque Saïte. De l'Epoque Copte, on verra différentes étoffes, une *Icone représentant Saint Paul et Saint Antoine*, une *Serrure en bois* ornée d'un chien de garde, ou encore un *Panneau de bois sculpté* représentant une scène champêtre, du IVe siècle. Dans la section de l'Egypte arabe, on trouve une superbe *Reliure d'un livre* en cuir perforé et repoussé agrémenté de dorures ; les parties perforées sont doublées de satin vert pâle ; cette reliure date de la période des Mameluks du VIIe siècle de l'hégire (XIIe siècle après J.-C.). On reste ensuite longuement penché sur trois Corans. Le premier, *Coran de la main de Ali* fils de Mahomed (an 774 de l'hégire, 1372 après J.-C.) a été calligraphié par le sultan Chaaban, qui fut l'un des sultans de la dynastie des Mameluks Baharites en Egypte ; la composition géométrique est accompagnée de décorations en or et en couleur, l'encadrement est de fleurs et de branches ; les titres des chapitres sont inscrits à l'encre blanche dans des rectangles dont le fond en or est décoré d'ornements coloriés. Le second est un *Coran calligraphié* par Hamad Allah (année 957 de l'hégire) : la page de garde est collée sur un mince cuir, elle est décorée, ainsi que les deux premières pages d'arbres, de fleurs, de feuilles ; ici le fond est d'or et la décoration bleue. Le troisième, *Coran calligraphié* est de l'année 1078 de l'hégire, presque entièrement doré tandis que

les titres des sourates sont écrits à l'encre blanche. Cette énumération ne peut donner qu'un faible aperçu de la richesse inouïe offerte à nos regards par ces trois Corans.

La partie de l'Egypte vue par les Français, du Moyen âge au XIXe siècle, comprend aussi bien les écrivains que les musiciens, les dessinateurs, peintres et sculpteurs, aussi bien les architectes, les ornemanistes que les ébénistes. Manuscrits, cartes géographiques, livrets de musique, miniatures, bustes, peintures, tombeaux, meubles, sont en très grand nombre et chaque chose a en soi un attrait particulier, mais que nous ne pouvons, hélas ! citer ; il en est de même pour l'Egypte et la France contemporaines.

La partie réservée à l'expédition u Egypte est particulièrement brillante ; on y voit les portraits de Bonaparte au crayon noir et à l'aquarelle, une toile représentant Bonaparte au siège de Saint-Jean-d'Acre où il a prêté ses chevaux pour transporter les blessés ; des portraits de Denon, de Desaix, de Kléber, de Monge, de Tallien. Des dessins, des peintures et des médailles évoquent un certain nombre d'épisodes. Enfin une série de documents consacrés à la description de l'Egypte à cette époque.

Dans une autre partie de l'exposition, on voit deux portraits de Champollion, des souvenirs de Mariette, de Maspéro. Un peu plus loin un portrait de Ferdinand de Lesseps, tous les souvenirs relatifs au Canal de Suez et une toile de dimensions respectables, — elle mesure trois mètres de longueur sur deux mètres quarante de haut, — qui représente l'inauguration du Canal, le 17 novembre 1869.

Il aurait manqué quelque chose à cette exposition si l'Obélisque de la place de la Concorde n'y avait été mentionné. On sait que l'Obélisque a été donné à Louis-Philippe par Méhémet Ali. Il faisait partie du temple d'Amor à Louqsor où il avait été placé par Ramsès II. Pour le transporter il fallut construire tout exprès, dans les chantiers de Toulon, un navire qui fut remorqué jusqu'en Egypte par un brick de guerre ; ce navire ensuite remonta le Nil. Deux mois furent nécessaires pour le convoyer jusqu'à Paris et le 25 octobre 1836 il fut érigé place de la Concorde. L'histoire de cette translation et la description des travaux qu'elle nécessita est racontée dans un ouvrage de J.-B. Lebas que la Bibliothèque nationale a prêté pour cette manifestation, manifestation qui donne l'idée la plus précise et la plus brillante des rapports historiques de l'Egypte et de la France.

***

A la Bibliothèque nationale, galerie Mazarine, M. Julien Cain a eu le bonheur de pouvoir accueillir une charmante et émouvante exposition, celle du centenaire de Frédéric Chopin.

On y voit de précieux manuscrits musicaux, des lettres adressées à différents personnages, à des dames qui jouèrent dans la vie de Chopin des rôles tendres ou passionnés. On admire le moulage des mains habiles aux longs doigts, le masque du maître défunt, on s'attendrit devant une mince mèche de cheveux et devant le faire-part des obsèques qui eurent lieu à la Madeleine. Le visiteur s'arrache à ces souvenirs douloureux pour contempler un buste de Dantan où Chopin nous apparaît bien vivant, des crayons, des esquisses sur lesquels le musicien n'est encore auréolé que de génie et de jeunesse ; la gloire ne fera sentir son poids que sur des toiles plus tardives. Un grand portrait de George Sand, par Charpentier, semble vouloir dominer, nous allions dire réglementer l'ordre de cette manifestation, mais nous délaissons bien vite George Sand, malgré toute sa personnalité, malgré la sensualité des lèvres largement ourlées et le lourd regard chargé de promesses « animalesques », car tout au fond un rideau de velours beige aux souples plis nous attire, et les reflets luisants d'un Pleyel surmonté du portrait de Chopin par Delacroix appellent notre attention. C'est là, devant ce clavier ouvert que le visiteur ressent le mieux le choc évocateur. Car en contemplant ces touches d'ivoire jauni sur lesquelles furent composés tour à tour : *Pré-*

lude en différents tons, Nocturne en sol mineur, Marche funèbre en si bémol mineur, Etude pour la méthode de Mochelès, Mazurka en la mineur, Tarentelle en la bémol, Fantaisie en fa mineur et le *Scherzo en ré bémol*, il ne peut empêcher son cœur d'être lourd des accents déchirants de la Marche célèbre, ses oreilles de bourdonner d'accords mélodieux qui le font même songer à suivre la mesure d'une entraînante mazurka.

***

Le 23 novembre M. André Gide, dont le prix Nobel a couronné la carrière en France et à l'étranger, a eu quatre-vingts ans. Un grand nombre d'admirateurs ont saisi l'occasion de son anniversaire pour lui rendre hommage. On a pu voir dans les locaux de la Bibliothèque Sainte-Geneviève une exposition organisée par les amis de la bibliothèque Jacques Doucet où figurent toutes sortes de souvenirs relatifs à l'existence et à la carrière d'André Gide. Des photographies, des livres, des manuscrits, des traductions évoquent les travaux multiples et les amitiés de l'écrivain, qui est aujourd'hui l'un des doyens des lettres françaises.

Si André Gide a ses fervents passionnés, il a aussi, en raison de ses audaces, de ses analyses intellectuelles, ses critiques qui voient en lui une sorte de réfractaire individualiste. Mais tous s'accordent à reconnaître l'excellence de son langage qui, par sa simplicité, sa propriété, sa clarté est de tradition toute française.

IL Y A CENT ANS

La principale préoccupation de l'Assemblée est de voter le budget. Des impôts nouveaux paraissent inévitables : ils sont accueillis avec froideur et l'Assemblée cherche à en établir le moins possible. Le problème du relèvement financier n'est pas certes un problème inconnu. C'est la quatrième fois qu'il se pose en France depuis moins de soixante ans. Après les ravages de la Révolution de 1793 il a fallu l'œuvre du Premier Consul pour reconstituer les finances publiques. Après 1815, il a fallu l'œuvre de la Restauration. Après les journées de 1830, il a fallu le travail de la Monarchie de Juillet. Après les démolitions de 1848, il faut un effort, dont l'Assemblée mesure l'ampleur. A vrai dire, ce qui chaque fois a le plus servi le relèvement, ce ne sont ni les impôts, ni les emprunts ce sont les économies, et surtout c'est la renaissance du crédit qui a suivi une politique d'ordre, c'est le travail et la confiance.

Les journaux de l'opposition remarquent que la propagande révolutionnaire continue de se développer, et qu'elle ne sert pas le crédit. On voit dans les petites villes et dans les campagnes des colporteurs qui sous prétexte d'offrir du bleu pour le linge ou du cirage transportent au fond de leurs boîtes des libelles révolutionnaires et des almanachs aussi séditieux que pittoresques.

***

La ligne de chemin de fer qui relie Epernay à Châlons est terminée. La ligne qui reliera Paris à Avignon a été étudiée et l'Assemblée paraît décidée à en confier l'exécution à une compagnie, malgré les objections systématiques de l'extrême gauche.

***

M. de Lamartine a fait connaître par une lettre rendue publique que son état de santé l'a tenu hors de l'Assemblée où il doit siéger. Il exprime l'espoir de pouvoir bientôt retrouver son activité. Il ajoute que, s'il est obligé par la maladie de prolonger son absence, il jugera qu'il est de son devoir de renoncer à son mandat et de rendre leur liberté à ses électeurs.

***

M. Mignet a écrit pour l'Académie des Sciences Morales une notice développée sur la vie et l'œuvre de M. Rossi. Cette étude historique est très appréciée.

***

A Notre-Dame de Paris, l'Avent sera prêché par le Père Lacordaire.

***

La saison théâtrale est d'une grande activité. Au Théâtre-Français, M. Arsène Houssaye a pris la direction, et le ministère doit se prononcer sur divers sujets touchant les pouvoirs de l'administration. Il a réussi à faire revenir Mlle Rachel, qui après une série de déplacements jugés un peu longs va reparaître sur la scène. On annonce une pièce de M. Emile Augier, *Gabrielle*, et une tragédie de M. Ponsard, *Charlotte Corday*.

Sur d'autres scènes, nombre de spectacles plus frivoles ont un vif succès. Dans son feuilleton des *Débats*, M. Jules Janin fait un grand éloge de *la Bohème* de M. Henry Murger.

LES LIVRES

ASPECTS DE CHOPIN, par Alfred Cortot ; 1 vol. in-16. Albin Michel.

A l'occasion du centenaire de la mort de Chopin, M. Alfred Cortot, le célèbre virtuose, publie ce livre consacré à la gloire du grand musicien. M. Cortot ne s'est pas proposé d'écrire une biographie complète de Chopin, mais seulement d'envisager certains traits de son existence, de son caractère et de son génie. C'est ainsi que le premier chapitre entretient le lecteur de l'aspect physique de Chopin et de quelques-uns de ses portraits, les uns le reproduisant dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa gloire, les autres alors que la maladie a ravagé son visage. Citons parmi les titres des chapitres : « La main de Chopin », « Chopin pédagogue », « Caractère de Chopin ». Deux amples études constituent l'essentiel de l'ouvrage. « L'œuvre de Chopin » décrit l'éclosion et l'épanouissement de son génie. Dans « Les concerts de Chopin » M. Cortot trace un tableau des succès que l'illustre Polonais rencontra dans les capitales d'Europe. Les lecteurs goûteront ce livre écrit par un musicien sur un musicien et dont la valeur technique est grande.

JOURNAUX A LA MER, textes inédits (1830-1839) d'Honoré de Balzac ; introduction et notes de Louis Jaffard ; 1 vol. Ed. du Conquistador.

« Balzac journaliste », c'est l'un des chapitres les moins connus de l'existence du grand écrivain. Entre 1830 et 1834 surtout, Balzac fréquenta assidûment les salles de rédaction et collabora à divers journaux, notamment au Feuilleton des journaux politiques. Découvrir ces articles a été une des tâches les plus difficiles qui s'imposaient aux chercheurs balzaciens. Si quelques-uns étaient signés, d'autres ne portaient qu'une initiale et certains rien du tout. Seules certaines conceptions familières au futur auteur de la Comédie humaine, qui y étaient exposées, permettaient de les lui attribuer ; mais, dans quelques cas, il peut y avoir doute. Dans le XXIIe volume des œuvres complètes (Calmann-Lévy) un nombre important d'articles avaient été réunis, d'autres ont été ajoutés dans l'édition Conard. Toutefois quelques-uns restaient encore ensevelis dans les collections de journaux publiés sous la monarchie de Juillet. M. Louis Jaffard les a tirés de cet oubli et les a rassemblés en un élégant petit volume, avec une introduction et de substantiels commentaires sur chacun des textes publiés.

LES LIVRES

MERS-EL-KEBIR, par Pierre Varillon ; 1 vol. in-8°. Ed. Amiot-Dumont.

Cet important ouvrage, dont la **Revue** a donné quelques-uns des principaux passages, apporte le récit définitif du drame de Mers-el-Kébir, depuis ses origines jusqu'aux conséquences sur la suite de la guerre. On sait que les défenseurs de la thèse britannique ont prétendu que M. Churchill avait pu concevoir quelques doutes sur la volonté du gouvernement français de soustraire notre flotte à l'Allemagne. Or l'auteur, qui possède tous les textes à ce sujet, publie une note inédite de l'amiral Darlan adressée le 28 mai 1940 à l'amiral Le Luc, chef d'Etat-Major des Forces maritimes françaises. Il est dit dans ce document qu'au cas où serait signé un armistice dont les conditions comprendraient la reddition de la flotte, l'ordre de livrer les bateaux ne serait pas exécuté. Ceux-ci pourraient même se réfugier dans les ports anglais. Impossible de se montrer plus net. D'autre part, au Conseil suprême du 13 juin où il fut question de la possibilité d'un armistice devant M. Churchill qui ne récrimina pas ainsi qu'il le reconnaît lui-même, aucune assurance touchant le sort de la flotte ne fut réclamée par le Premier britannique. Le même jour, au cours d'un Conseil de ministres tenu à Cangé, le général Weygand déclara qu'il ne pouvait être question de livrer un seul bâtiment et l'Ambassadeur d'Angleterre, sir Ronald Campbell en fut avisé le soir même. Le 15 au matin, ce diplomate reçut de nouvelles assurances de M. Paul Reynaud. Le 16, ainsi que l'établit la minute manuscrite d'un message de l'amiral Auphan, Darlan était toujours disposé à envoyer la flotte dans les ports anglais. Le 18, lors d'un Conseil de cabinet tenu à Bordeaux, il fut décidé que le gouvernement refuserait l'armistice si l'Allemagne faisait figurer la livraison de la flotte parmi ces conditions. Le lendemain, M. Paul Baudouin, ministre des Affaires Etrangères, en prenait l'engagement d'honneur devant M. Alexander, Premier Lord de l'Amirauté, l'amiral sir Dudley Pound, Premier Lord de la Mer et lord Lloyd, secrétaire d'Etat aux Colonies. Les pourparlers de Wiesbaden devaient nous délivrer de cette menace et nous dispenser de donner à la flotte l'ordre d'appareiller vers l'Angleterre. Mais il devient impossible, après ces documents et témoignages, de continuer à soutenir que nos alliés n'avaient pas obtenu toutes les garanties nécessaires.

Nos lecteurs se rappellent avoir lu dans **La Revue** le saisissant récit que M. Pierre Varillon y a fait du drame qui se déroula a Mers-el-Kébir, le 3 juillet 1940 : l'escadre anglaise bombardant les navires français à l'ancre dans la rade.

L'opération fit surtout le jeu de l'Allemagne. Sans Mers-el-Kébir, nos bâtiments ne se seraient pas trouvés à Toulon, contraints de se saborder en novembre 42. Ils auraient été à leur mouillage antérieur, en Afrique du Nord, prêts à se joindre à la flotte alliée. L'auteur le démontre de façon péremptoire par le seul exposé des faits. Son livre fournit une contribution magistrale à l'histoire de ces tragiques années.

ISABELLE LA CATHOLIQUE. — COMMENT SE FIT L'ESPAGNE, par Janine Bouissounouse ; 1 vol. in-8°. Hachette.

Cette reine dont l'existence fut courte, puisqu'elle mourut à cinquante-trois ans, tient une place très importante dans l'histoire de l'Espagne. Montée sur le trône à vingt-trois ans, douée d'une rare volonté, elle se proposait de conquérir, d'unifier, de pacifier l'Espagne. A ce dessein, elle devait se sacrifier corps et âme. Tout d'abord elle rétablit l'autorité royale, allant de ville en ville, rendant la justice comme Saint Louis, écoutant, arbitrant. Lentement, la prospérité revint et le pays se releva de ses ruines. Son pouvoir affermi, après de longs préparatifs, Isabelle s'attaqua à la grande œuvre de sa vie, la « Reconquête » de l'Espagne sur les Maures que couronna en 1491 la capitulation de Grenade. L'année suivante, Christophe Colomb partait, sous les auspices de la reine, pour le grand voyage qui devait aboutir à la découverte du Nouveau Monde. Sans doute Isabelle eut-elle tort de laisser, après bien des hésitations, s'installer l'Inquisition. Il n'en reste pas moins que, secondée par l'habile diplomatie de son mari Ferdinand, elle plaça l'Espagne au premier rang des grandes puissances.



Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, boulevard Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 4e trimestre 1949. — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon.

Imprimé en France — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 4e trimestre 1949 - Editeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon